

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- |  |  |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/<br>Couverture de couleur   | <input type="checkbox"/> Coloured pages/<br>Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/<br>Couverture endommagée  | <input type="checkbox"/> Pages damaged/<br>Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée  | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/<br>Pages restaurées et/ou pelliculées  |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/<br>Le titre de couverture manque   | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées   |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/<br>Cartes géographiques en couleur   | <input type="checkbox"/> Pages detached/<br>Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)   | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/<br>Transparence   |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/<br>Planches et/ou illustrations en couleur  | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/<br>Qualité inégale de l'impression   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin/<br>La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la<br>distorsion le long de la marge intérieure  | <input type="checkbox"/> Only edition available/<br>Seule édition disponible   |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from filming/<br>Il se peut que certaines pages blanches ajoutées<br>lors d'une restauration apparaissent dans le texte,<br>mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont<br>pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata<br>slips, tissues, etc., have been refilmed to<br>ensure the best possible image/<br>Les pages totalement ou partiellement<br>obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,<br>etc., ont été filmées à nouveau de façon à<br>obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments: /<br>Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.  |  |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
									✓		



Publiée par POIRIER, BESSETTE & Co., 150, rue Notre-Dame

Vol. II

{ PAR AN  
\$2.50 }

MONTREAL, 9 DECEMBRE 1886

{ UN NUMERO  
5 CENTS }

No. 10

## UN ENLEVEMENT SOUS LA REGENCE



Deux des hommes étaient auprès de la voiture, dont ils tenaient la portière ouverte.

# UN ENLEVEMENT SOUS LA REGENCE.

## I

### LA PETITE MAISON DE LA RUE DE REUILLY.

Le marquis Pier Angelo Baldi était fort riche.

Sa famille, établie en France depuis le règne de Henri IV, y avait acquis de grands biens, et une grâce spéciale de la reine Marie de Médicis, reconnaissante de quelque mystérieux service, avait métamorphosé en gentilhomme le médecin Nicolo son aïeul.

En voyant le train princier du marquis, en assistant à ses fêtes, personne ne songeait à lui reprocher l'origine presque récente de sa noblesse, et la petite maison qu'il s'était fait bâtir, rue de Reuilly, réalisait largement le vœu de Socrate; elle était toujours pleine d'amis.

Cette maison était une merveille de goût et d'élégance. Cachée au milieu d'un jardin, elle dérobaient facilement ses mystères nocturnes à l'œil des passants, fort rares, du reste, à cette époque, dans ce quartier assez reculé.

Aussi la folie s'y donnait-elle libre carrière, peu soucieuse des importunités des voisins ou des tracasseries du guet.

C'est dans ce sanctuaire des plaisirs faciles et des joies bruyantes que nous allons introduire le lecteur.

Mais avant de poursuivre ce récit il importe d'en fixer la date.

Louis XIV était mort depuis trois ans.

Les derniers revers de ce long règne avaient épuisé les forces et la richesse du pays. La tristesse et la sévérité de la vieillesse du grand roi pesaient également sur la ville et sur la cour.

Au lendemain de sa mort éclatèrent les passions trop longtemps contenues par une discipline inflexible. La régence fut une sorte de carnaval dans lequel le plaisir dégénéra en licence et dans lequel on se moqua trop souvent de la famille, de la vertu, de la religion et de l'honneur.

Telle était la société française au moment où commence cette histoire, c'est-à-dire en 1718, pendant la jeunesse de ce 18<sup>e</sup> siècle qui devait présenter de si étranges alternatives d'abaissement et de grandeur.

Le marquis Pier Angelo Baldi était un digne fils de son temps : c'était un homme élégant et dépryé, cachant sous le masque de la bonne compagnie une âme sans scrupules.

Ce soir là il donnait à souper dans la petite maison de la rue de Reuilly.

Ses convives étaient l'élégant duc de Richelieu, le chevalier de Sauval, le comte de Verviers, le financier Barnavon, — plastron habituel de ces messieurs, — et le comte don Andrés de Corona, secrétaire intime du prince de Cellamare, ambassadeur d'Espagne.

Tous avaient pris place autour d'une table magnifiquement servie, dont le marquis faisait les honneurs, et comme il arrive généralement, en pareille circonstance, la conversation, après avoir été un peu froide au commencement du repas, s'était échauffée peu à peu sous l'influence des vins. De nombreuses santées avaient été portées. Les convives en étaient arrivés à l'heure des confidences; et le duc de Richelieu venait de raconter sa dernière aventure, (on sait qu'il lui en advenait plusieurs par semaines). A qui le dé? crièrent à la fois plusieurs des invités.

— Messieurs, dit le gros Barnavon, je vous dénonce le comte Andrés. Il n'a ouvert la bouche depuis le commencement du souper, et son verre est encore tout plein devant lui.

Celui qu'on attaquait ainsi directement leva sa tête pensive et regarda les convives d'un air distrait.

C'était un beau jeune homme de vingt ans, au visage pâle, aux traits nobles doucement éclairés par des yeux bleus pleins de charme, dont l'expression était rendue plus séduisante

encore par la nuance foncée des cheveux qui se répandaient en boucles épaisses autour de son front.

— Barnavon a bien raison, cher comte, dit Baldi : vous n'avez pas le vin gai aujourd'hui.

— C'est un outrage au maître de céans, reprit Richelieu. Il faut être joyeux, morbleu !

— Mais il me semble, duc, objecta don Andrés en souriant que vous l'êtes suffisamment comme cela.

— Par le diable, il ne s'agit pas de moi, mais de vous, comte. Seriez-vous malade ?

— Nullement.

— Alors, si vous n'êtes pas malade et si vous voulez qu'on vous pardonne le silence que vous avez gardé jusqu'à présent, racontez-nous une histoire d'amour, une de ces belles aventures du pays d'Espagne, où les femmes ont tant d'éclairs dans les yeux et tant de trésors dans le cœur.

— Oui, approuva Barnavon, une histoire... ; j'aime les histoires à la folie.

— Messieurs, dit don Andrés en se levant et en promenant sur l'assemblée un regard comiquement solennel, les contés légers me sont interdits par ma nouvelle position.

— Bah ! cher ami, allez-vous vous faire moine ?

— Non, messieurs, je vais me marier...

— Pauvre garçon, dit Richelieu, je comprends son abattement... Mais êtes-vous réellement décidé à ce sacrifice ?

— J'ai donné ma parole.

— Est-elle jolie !

— Charmante,

— Et vous la nommez... sans indiscretion ?...

— Mademoiselle Marguerite d'Uzès.

— La filleule de la duchesse du Maine ?

— Précisément.

— Les bénéfices du mariage valent bien la peine qu'on en accepte les charges. A quand la noce ?

— Je ne sais. Bientôt, probablement.

— Nous serons invités ?

— De droit, cher duc.

— Et moi ? dit Barnavon.

— Vous aussi, mon gros Crésus.

Le marquis Baldi avait écouté ce colloque sans s'y mêler; il jugea à propos d'intervenir.

— Vous demandiez tout à l'heure une histoire d'amour à don Andrés, voulez-vous que je vous en dise une, moi, messieurs ?

— Nous écoutons ! s'écrièrent les convives d'une seule voix.

— Eh bien, messieurs, figurez-vous que j'ai rencontré, il y un mois, sortant de la messe, la jeune fille la plus délicieuse, la plus merveilleuse, la plus piquante, la plus adorable, la plus...

— Passe, marquis, souffla Richelieu. Nous connaissons les lettres de madame de Sévigné.

— Elle était suivie d'une horrible duègne et marchait sans lever les yeux, de sorte que je ne pus attirer son attention par le moindre signe.

— C'est dommage.

— Trois jours après, ayant bien réfléchi, je m'aperçus que j'étais fou de ma belle inconnue.

— Il t'a fallu trois jours pour cela ; je m'en serais aperçu tout de suite, moi.

— Je m'aperçus donc que j'étais fou d'amour, et je voulus revoir celle qui m'avait mis en un tel état. J'y réussis. Pendant trois dimanches, caché derrière un pilier de la chapelle où elle entendait la messe, j'eus le loisir de l'observer et d'analyser toutes les grâces de sa personne.

— Et dans quelle église s'ébauchait cette idylle ?

— A Saint-Merri !

A cette réponse, don Andrés fit un mouvement de surprise et prêta toute son attention au narrateur.

Au même instant, et comme Pier Angelo allait continuer, un laquais entra et vint lui parler bas.

— Elle est là.

Le marquis tressaillit.

— Messieurs, dit-il, veuillez m'excuser. On m'attend.

—La fin de l'histoire, il nous faut la fin de l'histoire !

—Allons, vous voulez tout savoir. Eh bien, messieurs, l'histoire n'est pas finie ; mais il est probable qu'elle ne tardera pas à l'être, car c'est justement pourquoi l'on m'appelle.

—Quoi ! votre belle inconnue ?...

—Elle est chez moi : vous l'avez deviné.

—Peste, marquis, c'est l'avoir vite humanisée !

—Ne vous hâtez pas de le croire... Ma déesse ignore dans quel Olympe elle est descendue.

—Ceci devient piquant... Faites une chose, marquis.

—Laquelle ?

—Présentez-nous votre déesse.

—Je ne vous promets pas cela. Vous me pardonnez, messieurs ?

—Allez, allez, et bonne chance !

Le marquis entra résolûment dans une chambre voisine.

Don Andrés le suivit des yeux avec une singulière émotion. Une crainte qui répondait à de secrètes préoccupations s'était emparée de son esprit ; en entendant le récit de Pier Angelo. Il sut toutefois se composer un visage impassible et, tout en paraissant s'intéresser aux joyeux propos des autres convives, il se mit à donner toute son attention aux bruits extérieurs.

Il lui sembla qu'en concentrant sa volonté sur un seul point il arriverait à surprendre le dialogue qui allait avoir lieu entre le marquis Pier Angelo et sa mystérieuse conquête.

Et peu à peu, sans se rendre compte de son action, il en vint à se rapprocher de la porte, qui venait de se refermer sur l'Italien.

## II

### PRISE AU PIÉGE

Les demi-confidences du marquis ont besoin d'un éclaircissement.

La belle dévote de Saint-Merri s'appelait Claire de Torsac ; elle était orpheline et vivait avec son frère le chevalier Renaud de Torsac, un des amis et des serviteurs les plus dévoués du régent, Philippe d'Orléans.

Pier Angelo n'avait pas tardé, comme on le suppose bien, à connaître le nom de son inconnue, et il ne s'était arrêté guère aux dangers que pouvait présenter une aventure scabreuse avec la sœur d'un personnage en faveur. Il avait entamé immédiatement une campagne en règle, et il l'avait entamé selon les mœurs d'un temps qui ne connaissait pas de scrupules. La gouvernante de Claire, dame Gertrude, avait été séduite par ses soins, et moyennant une grosse somme d'argent avait comploté avec lui la perte de la jeune fille.

Tandis que le marquis soupait joyeusement rue de Reuilly, un émissaire s'était présenté chez le chevalier de Torsac, qui habitait une maison du quai Bourbon, près du Louvre. Là, ayant sollicité l'honneur de parler à Claire, il lui avait dit que son frère, absent depuis le matin, et grièvement blessé en duel, la mandait d'urgence auprès de lui.

Aux premières paroles alarmantes de cet homme, Claire, entraînant à sa suite dame Gertrude, s'était précipitée vers l'escalier, et s'était jetée dans une voiture qui attendait devant la porte.

Elle n'avait pas eu un seul doute ; elle n'avait pas pressenti un seul danger ; elle ne voyait qu'une chose : son frère l'appelait à son lit de mort.

La situation respective de nos personnages ainsi clairement définie, nous pouvons aborder la suite de cette intrigue.

Arrivée à la maison de la rue de Reuilly, Claire fut introduite dans un petit boudoir tendu de soie brochée, et lorsqu'elle essaya d'interroger le domestique qui avait ouvert la porte devant elle, celui-ci s'inclina cérémonieusement, sans rien dire, et sortit.

—Où sommes-nous, dame Gertrude ? murmura Claire avec inquiétude. Et pourquoi ne nous mène-t-on pas auprès de mon pauvre frère ?

—Je ne sais, mademoiselle. Je vais m'informer.

—Oui, va, va. Je meurs d'impatience.

Gertrude sortit. Elle ne devait plus revenir.

Claire s'assit dans une bergère, auprès d'une table chargée de fleurs et éclairée par un flambeau à cinq branches.

Machinalement, sa main ouvrit un livre qui se trouvait devant elle, et ses yeux s'y portèrent.

Mais à peine eut-elle lu dix lignes, qu'elle rougit de confusion, et referma le volume.

C'était un de ces ouvrages licencieux que le goût de l'époque faisait éclore par milliers.

Claire regarda alors autour d'elle avec une vague appréhension.

Dans les coins de la chambre, de grandes jardinières en bois de rose imprégnaient l'atmosphère de senteurs enivrantes ; un feu doux se mourait dans la cheminée de marbre sculpté et, de temps en temps, le bruit d'un éclat de rire arrivait à l'oreille de la jeune fille.

Instinctivement, elle se sentit dans un lieu funeste et elle eut peur. D'ailleurs dame Gertrude ne revenait pas.

Claire était restée un instant songeuse ; tout à coup elle se leva, marcha vers la porte et l'ouvrit.

Puis elle se recula en étouffant un cri de surprise.

Le marquis Baldi était devant elle.

Sa contenance était digne, presque solennelle.

Claire crut voir en lui un nouveau messenger de malheur.

—Ah ! mon frère ? monsieur, dites-moi ce qu'est devenu mon frère ?

—Ne craignez rien, mademoiselle, votre frère ne court maintenant aucun danger.

Sur ce mot, Pier Angelo ferma la porte et s'avança vers Claire de Torsac.

—Vous voulez me tromper, monsieur... Mon frère est mort, peut-être ?... mais, mort ou vivant, je veux le voir.

—Votre frère n'est pas mort, mademoiselle, je vous en donne ma parole d'honneur.

—Il est ici, du moins, puisqu'il m'a appelée vers lui ?

Baldi fit un effort sur lui-même et répondit :

—Excusez-moi, mademoiselle, M. le chevalier de Torsac n'est pas ici.

—Il n'y est pas. Pourquoi, alors, m'a-t-on conduite dans cette maison ? Où suis-je, monsieur ?...

—N'ayez aucune crainte, mademoiselle... Vous êtes chez moi...

—Chez vous... qui donc êtes-vous, monsieur ?

—On m'appelle le marquis Baldi et je suis le plus dévoué de vos serviteurs.

—Mais cette blessure, ce message de mon frère ? M'expliquez-vous...

—Veuillez vous asseoir, mademoiselle, et écoutez-moi.

Claire fixa un regard étonné sur cet homme dont le calme et les paroles l'épouvantaient.

—Vous allez me juger bien mal, mademoiselle, dit-il, mais quand vous m'aurez entendu, peut-être trouverai-je grâce à vos yeux. Il y a un mois, j'ai eu le bonheur de vous voir pour la première fois et, dès cet instant, mon âme tout entière vous a appartenu.

—Monsieur...

—Vous avez peur de me comprendre. Pourquoi ne vous dirai-je pas tout de suite que, redoutant la colère qu'un aveu hâtif pourrait éveiller en vous, redoutant de vous perdre pour toujours si j'osais vous adresser la parole au passage, j'ai voulu m'assurer un entretien que personne ne pût troubler et que ce désir, plus fort que moi-même, m'a fait commettre une trahison ?

Claire se leva pâle d'indignation.

Baldi crut qu'elle allait le foudroyer de son mépris, mais la jeune fille, le regardant d'un oeil profond, lui jeta ces mots d'une voix froide et brève.

—Continuez, monsieur.

Cette attitude déconcerta le séducteur. Il s'attendait à lutter contre un effet de colère ; le mur de glace qui s'élevait tout à coup devant lui paralysait son ardeur. Il reprit toute-

fois, en essayant de donner à sa voix une inflexion passionnée :

—Maudissez-moi, accablez-moi, mademoiselle, je l'ai bien mérité. Oui, je n'ai pas craint de jeter le trouble dans votre cœur en vous faisant croire à un danger imaginaire !... Je vous ai montré votre frère, blessé, mourant, appelant à son chevet sa sœur bien-aimée. Rien de tout cela n'est vrai... mais ce qui est vrai, c'est ce que je sens en moi, c'est cet amour immense qui me pousse vers vous et sert d'excuse à ma folie. Les fautes pareilles à celle que j'ai commise se pardonnent quand on veut les comprendre... Claire, je vous aime... Montrez-moi à votre tour que vous savez pardonner.

Et le roué se laissa galamment tomber aux pieds de la jeune fille.

—Vous êtes gentilhomme ? demanda celle-ci, conservant toujours sa froideur hautaine.

—Certes ! répondit Pier Angelo, interdit du peu d'effet produit par sa déclamation.

—Eh bien, continua Claire, je m'en étonne, car vous avez dans l'âme les sentiments d'un valet.

Et comme le marquis se relevait, bondissant sous l'insulte :

—Allons, monsieur, assez de comédie, ordonna la jeune fille... Ouvrez cette porte et livrez-moi passage... j'ai hâte de sortir d'ici.

Une métamorphose subite s'était faite dans l'attitude de Pier Angelo. Ce n'était plus le gentilhomme aux belles manières et à la parole respectueuse.

—Allons, reprit Pier Angelo, d'une voix railleuse. Vous avez franchi le seuil de la maison du marquis Baldi ; c'est vous dire que vous n'en sortirez que selon son bon plaisir.

Claire fit un pas vers la sonnette et en agita violemment le cordon.

—Peine inutile, mademoiselle. Les sonnettes de cet appartement sont muettes. Et rendissent-elles un son éclatant comme celui du carillon de Saint-Merri, que personne ne viendrait, ni mes gens, ni votre excellente duègne qui roule en ce moment vers le quai Bourbon... Vous voyez donc que tout est inutile et que le plus simple est d'accepter les hommages que je suis heureux de vous offrir.

—Oh ! lâche ! lâche ! murmura Claire, les dents serrées et la lèvre frémissante.

—A quoi bon cela, ma belle enfant ? L'amour d'un gentilhomme est chose bien portée et vos beaux yeux ne perdront rien de leur éclat pour s'être attendris un instant.

—Insultez-moi, monsieur... L'heure viendra où mon frère vous fera payer cher vos outrages.

—Votre frère ? Oh ! mademoiselle, laissez-moi croire que vous êtes assez avisée pour ne pas faire à votre frère la confiance de cette petite aventure ; ce n'est pas moi qui en souffrirais le plus.

—Par pitié, monsieur, supplia Claire, près de s'évanouir ; laissez-moi sortir d'ici. Je ne dirai rien à mon frère, je vous le jure, et je vous pardonnerai vos outrages.

Le marquis ne raisonnait plus. Il prit la main de Claire et essaya de l'attirer doucement vers lui.

La jeune fille bondit, comme si un fer rouge l'eût touchée, et se réfugia au fond de l'appartement.

—Ah ! mordieu, il faudra bien que je vous apprivoise à la fin. Mes amis riraient fort, s'ils apprenaient de quelle façon s'est dénouée mon entreprise.

Et Pier Angelo s'élança vers sa victime, qui lui échappa en se retranchant derrière la table chargée de fleurs.

Pendant un instant, ce fut une poursuite silencieuse et acharnée.

Les yeux fixés sur ceux de son persécuteur, Claire épiait ses mouvements, et quand Pier Angelo allait faire un pas à sa rencontre, elle mettait entre elle et lui un nouvel obstacle.

On n'entendait dans la chambre que la respiration haletante de Claire, et les sourdes exclamations du marquis.

Claire sentait ses forces l'abandonner peu à peu.

La respiration lui manquait.

Ses yeux se voilèrent ; une lassitude subite brisa tous ses membres. Elle ne vit plus rien.

Puis, tout à coup, elle sentit autour de sa taille un bras robuste. Un cri terrible partit de ses lèvres, et son âme sembla s'échapper avec ce cri.

Au même instant, la porte s'ouvrit avec fracas, et don Andrés de Corona parut sur le seuil.

L'appel désespéré de Claire avait été entendu.

Don Andrés embrassa la scène d'un coup d'œil.

Le marquis Baldi était debout au milieu de la pièce.

Claire, défaillante et blanche comme un lis, était tombée sur le tapis.

A la vue de don Andrés, le marquis fronça le sourcil.

—Vous vous trompez de porte, comte, fit-il d'une voix saccadée, qu'il tentait vainement d'affermir ; ce n'est pas ici que vous vouliez entrer, j'imagine !

Sans lui répondre, Andrés s'avança vers Claire.

—C'est bien elle ! murmura-t-il.

Claire ouvrit les yeux, et sans doute elle reconnut le jeune homme comme le jeune homme la reconnaissait, car elle se leva et se jetant au devant de lui :

—Au nom du ciel, monsieur, cria-t-elle, défendez-moi de cet homme !

Et son doigt menaçant désignait l'Italien.

—Comte, reprit ce dernier, vous plairait-il de retourner à table ? Nos amis doivent être inquiets de vous... Rien de ce qui se passe ici ne regarde mes convives.

—Ce qui se passe ici est une lâcheté, répondit Andrés d'une voix nette et ferme. Je puis l'empêcher et je l'empêcherai... Prenez mon bras, mademoiselle, vous n'avez plus rien à redouter désormais.

—Pardieu, don Andrés, cria le marquis, mis hors de lui par cette tranquillité insultante, vous êtes ivre, je pense ?

—C'est possible ; mais demain, je serai de sang-froid et nous nous retrouverons, marquis Baldi.

—Sangdieu ! pas demain, tout de suite.

Et l'Italien jeta son gant à la face du gentilhomme.

Don Andrés poussa un rugissement de colère ; l'éclair de son épée brilla à deux pouces de la poitrine du marquis.

—Rangez-vous, rangez-vous, mademoiselle ! cria-t-il alors à Claire, qui s'était jetée entre les combattants.

—Oui, rangez-vous, ricana Pier Angelo. Ce n'est pas au bras de ce Don Quichotte que vous sortirez d'ici.

Au bruit de la querelle, tous les convives avaient envahi l'appartement ; malgré les fumées de l'ivresse qui leur troublaient le cerveau, ils voulurent s'interposer entre les deux adversaires ; peine inutile ! la fureur du marquis et du comte était désormais impossible à calmer.

Une minute avait suffi pour faire d'eux des ennemis implacables.

—Allez donc, messieurs, consentit Richelieu que ces sortes d'affaires émouvaient peu. Nous serons juges du tournoi.

Les deux champions étaient aux prises.

Rendu au calme que lui avait fait perdre un instant le sanglant outrage du marquis, don Andrés avait un immense avantage sur son adversaire, dont l'exaspération égarait la main.

Le combat dura à peine trois minutes.

A la seconde reprise, l'épée d'Andrés traversa le bras droit du marquis, depuis le poignet jusqu'au coude.

On s'empressa autour du blessé ; le comte de Corona revint vers Claire et, s'inclinant respectueusement comme si rien d'étrange ne s'était passé :

—Mademoiselle, dit-il en lui offrant la main, je suis maintenant tout à vos ordres.

Claire allait prendre le bras de son libérateur lorsqu'un grand tumulte se fit entendre dans la salle à manger.

Presque aussitôt, un homme entra, le visage bouleversé, les lèvres bordées d'indignation ; et, en entrant, il poussa si rudement Barnavon, que le gros financier, affaibli par les excès du souper, perdit l'équilibre et alla tomber derrière la bergère.

Cet incident burlesque n'empêcha pas les assistants de prêter une vive attention à la scène.

A la grande surprise d'Andrès, Claire venait de s'élançer dans les bras du nouveau venu.

C'était son frère, c'était celui que Richelieu avait appelé le calottin, — le chevalier Renaud de Torsac.

— Ma sœur ! dit le chevalier sans s'occuper de ce qui se passait autour de lui.

Et prenant la tête de sa sœur entre ses deux mains, il l'embrassa au front avec une tendresse toute paternelle.

En deux mots, Claire lui dit ce qui s'était passé dans cette maison. Renaud savait le reste.

En rentrant chez lui, en n'y retrouvant pas sa sœur, alors que dame Gertrude était déjà de retour au quai Bourbon, il avait, à force de menaces, arraché à l'horrible vieille le secret de sa trahison, et, comme on le voit, il était arrivé trop tard pour secourir lui-même la jeune fille, mais assez tôt pour la recevoir pure des mains de son libérateur.

— Comte, dit-il au jeune Espagnol, le service que vous venez de me rendre ne se paie pas avec des paroles, mais avec l'amitié de toute la vie. Voulez-vous être mon ami ? voulez-vous, être mon frère ?

Pour toute réponse, don Andrès laissa tomber sa main dans la main loyale qu'on lui tendait, et une pression énergique transmit sa sympathie au cœur du chevalier.

Renaud de Torsac s'avança alors vers le groupe de gentils-hommes qui donnaient leurs soins au marquis, étendu sur la bergère.

— Marquis Baldi, prononça-t-il d'une voix incisive, en dardant sur le blessé un regard haineux, votre aïeul, le médecin Nicolo, fut un empoisonneur et un traître ; votre père, un assassin impuni : vous cherchez, vous, à voler l'honneur des familles ; c'est moins dangereux, mais c'est aussi lâche. Marquis Baldi, vous n'avez pas dégénéré. Tous les moyens vous sont bons pour nuire ; mais guérissez votre blessure, et le jour où nous nous retrouverons face à face, ce jour-là, marquis, je jure Dieu que personne n'aura plus rien à souffrir de vous.

Et, sans attendre l'effet de cette sanglante apostrophe, Renaud de Torsac quitta la maison de la rue de Reuilly, suivi de Claire, qui s'appuyait languissamment sur le bras de don Andrès.

Le blessé n'ouvrit pas les yeux et pas un muscle de sa face ne bougea, mais si l'un des assistants avait alors penché l'oreille jusqu'à ses lèvres, il aurait pu l'entendre murmurer :

— Oui, tous les moyens me sont bons pour la vengeance ; chevalier, je ne te ferai pas mentir.

### III

#### OU L'ON FAIT LA CONNAISSANCE D'UN VALET BIEN AVISÉ, QUI DONNE DES CONSEILS A SON MAÎTRE.

Don Andrès de Corona, que nous ne connaissons encore que par sa généreuse intervention en faveur de Claire de Torsac, était né à Namur, vers 1698...

Sa mère, qu'il devait perdre fort jeune, avait quitté cette ville pour regagner l'Espagne, sa patrie, alors qu'Andrès venait d'atteindre sa deuxième année.

La pauvre femme était morte à Madrid, laissant pour tout héritage, entre les mains de l'enfant, quelques titres de famille et son portrait enchâssé dans un médaillon d'or...

Andrès n'avait jamais entendu dona Laura de Villanera lui parler de son père... Ce silence cachait sans doute un secret... L'enfant, devenu homme, ne chercha en aucune occasion à remuer les cendres du passé, par respect pour la mémoire de la morte... D'ailleurs, il avait désormais un nom : le comte de Corona avait recueilli l'orphelin, l'avait adopté, et enfin lui avait légué son titre et sa fortune.

Grâce à ce puissant patronage, don Andrès avait conquis la position brillante qu'il occupait auprès du prince de Cellamare.

C'était un des plus brillants gentilshommes de la cour de Madrid ; il se faisait vite aimer pour la franchise de son caractère et la loyauté qu'il apportait dans toutes ses relations.

Jaloux de sa liberté, en arrivant à Paris, il avait sollicité de l'ambassadeur la permission de vivre seul.

A cet effet, il avait loué un petit appartement à l'angle de la rue Saint-Nicaise et de la rue Saint-Honoré, non loin du Palais-Royal, ne gardant auprès de lui qu'un jeune valet de chambre, Castillan, aux allures vives, gai comme un pinson, adroit comme un singe et répondant au nom de Sambuca.

Peu de jours après la soirée qui avait failli avoir, chez le marquis Baldi, une fin si tragique, Sambuca entra, selon sa coutume, dès huit heures du matin, dans la chambre de son maître.

Il portait sur un plateau d'argent une tasse de chocolat, qu'il plaça devant don Andrès.

Le comte prit la tasse sans rien dire, en but quelques cuillerées, puis la repoussa dans le plateau.

— Oh ! oh ! fit Sambuca, vous perdez l'appétit, sénor.

— Tu trouves, Sambuca ?

— Oui ; depuis huit jours vous n'êtes plus reconnaissable. Auparavant, quand j'entrais dans votre chambre, je saisisais toujours au vol quelque brique de chanson ; à Madrid, vous étiez le plus enragé donneur de sérénades de toute la ville ; on vous appelait le cavalier sans souci ; aujourd'hui, plus rien ! Avez-vous fait vœu de silence et de mortification comme les trapnistes ?

Don Andrès ne se fâchait pas de la familiarité de Sambuca ; il avait grande confiance dans l'honnêteté et dans le dévouement du jeune homme et lui concédait bon nombre de privilèges qui le rangeaient plutôt dans la catégorie des amis que dans celle des serviteurs. Aussi, répondit-il en souriant, après avoir laissé passer ce torrent de verbiage :

— Tu sais comme moi, Sambuca, ce qui m'empêche de chanter et me force à réfléchir.

— Voulez-vous parler de votre prochain mariage avec mademoiselle d'Uzès ?

— Ce n'est pas précisément cela.

— Si, c'est un peu cela ; mais, c'est surtout la rencontre que vous avez faite de mademoiselle Claire de Torsac, et le service que vous lui avez rendu, répliqua finement le Castillan.

— Qui te fait croire ?...

— Eh ! mon Dieu ! la chose est bien simple, et si vous le voulez, je vais vous dire la raison de votre ennui et de vos réflexions.

— Vous êtes audacieux, maître Sambuca. N'importe, parlez ; je ne suis pas fâché de savoir jusqu'où va votre perspicacité.

— Eh bien, sénor, voici précisément ce qui se passait dans votre cerveau lorsque je suis entré ici. Vous vous disiez : Il y a un an que je fais la cour à mademoiselle Marguerite d'Uzès, parce que la duchesse du Maine et le prince de Cellamare ont arrangé entre eux que je l'épouserai. Depuis un an, cependant, je n'ai pas ressenti pour elle ce qu'on appelle véritablement de l'amour. Cependant il faut que je l'épouse, car j'en ai pris l'engagement solennel dans un moment où il m'était indifférent de me marier avec la première femme venue, à la condition qu'elle fût suffisamment jolie pour me faire honneur.

— D'autre part, ajoutiez-vous, j'ai rencontré depuis peu une charmante personne, belle, jeune, noble et riche, ce qui ne gêne rien (l'observation est de moi, sénor) ; je l'ai suivie, je l'ai admirée, je l'ai aimée, et enfin j'ai eu le rare bonheur de lui rendre un de ces services que les femmes sont toujours bien aises de récompenser. Je voudrais épouser mademoiselle de Torsac, que j'adore, et j'ai donné ma parole d'être le mari de mademoiselle d'Uzès... Comment faire pour accorder ces deux termes et rompre délicatement au profit de l'une les liens qui m'attachent à l'autre ?

— N'est-ce pas ainsi que vous raisonnez, sénor, et ma perspicacité est-elle en défaut ?

— Non, répondit Andrès, d'un ton sérieux. Tu as dit vrai, Sambuca. Je suis l'homme le plus embarrassé de France et de Navarre.

— S'il vous faut un bon conseil, sénor !



—Sois tranquille, j'aurai recours à toi, mon ami. Mais sache d'abord que mon mal est plus grave que tu n'as pu te l'imaginer. Ce n'est pas de la semaine passée que date mon amour pour Claire de Torsac. Il a six mois, cet amour ! Depuis six mois je n'ai pas laissé passer un dimanche sans aller guetter à Saint-Merri l'apparition de Claire de Torsac.

—Alors, elle vous connaissait ?

—Je ne sais si elle m'avait remarqué... quant à moi, j'étais tellement absorbé dans la contemplation de mon idole, que je ne me suis pas même aperçu que j'avais un rival et que, depuis quelques semaines, le marquis Baldi fréquentait l'église Saint-Merri aussi assidument que moi-même, et y jouait le même rôle. Je te dis que j'ignore si elle m'avait remarqué et, pourtant, dans cette odieuse scène qui s'est passée chez l'Italien, quand Claire m'a vu, avant de savoir si j'allais lui porter secours ou rire de sa défaite, elle a eu un de ces cris qui semblent faits pour saluer l'intervention d'un ami.

—Je comprends la fin du roman. La belle dévote de Saint-Merri avait laissé glisser son regard le long de son livre d'Heures, et vous avait bellement remarqué. Et j'imagine qu'à l'heure présente mademoiselle Claire bénit l'impudence du marquis Baldi, qui vous a fourni l'occasion d'un bel acte dont elle sera ravie de vous accorder le prix.

—Quoi ? tu penses ?...

—Je pense que mademoiselle Claire songe à vous dans ce moment avec autant de bonheur que vous à elle... A propos, l'avez-vous revue ?

—Je me suis présenté trois fois à l'hôtel du quai Bourbon. Mademoiselle de Torsac est malade de son émotion, et encore trop faible pour recevoir.

—Par Saint-Jacques ! on vous a éconduit !

—Non, j'ai trouvé chaque fois le chevalier, et chaque fois j'ai longuement causé avec lui.

—De sorte que si vous n'avez pas vu la sœur, vous êtes dans les meilleurs termes avec le frère ?

—C'est un galant homme et un brave cœur. Nous nous aimons déjà comme si nous étions du même sang.

—Allons, sénor, je vois avec plaisir que vos affaires sont en bon chemin.

—Ah ! mon pauvre Sambuca, et mon mariage ? Tu n'y songes pas !...

—Bah ! votre mariage ? ce n'est pas un obstacle, tant qu'il n'est pas béni par le prêtre.

—Tu en parles gaiement. Que ferais-tu à ma place ?

—A votre place, ma foi, je commencerais par aller voir mademoiselle Claire, et si l'occasion se présentait de lui dire que je l'aime, eh bien, je le lui dirais. Quant à mademoiselle d'Uzès, elle a votre parole, et une parole de gentilhomme ne se reprend pas.

—Je ne puis la reprendre, en effet.

—Bon Dieu, ne la reprenez pas, mais arrangez-vous pour qu'on vous la rende.

—C'est difficile.

—Comptez sur le hasard, c'est le Dieu des joueurs et des amoureux.

—Corbleu, tu as raison, Sambuca. J'ai deux ou trois mois devant moi.

—Deux ou trois mois ! mais dans ce délai, mon maître, on a le temps de faire et de défaire cent mariages. Trois mois ! Et vous réfléchissez ?... allez, sénor, allez savoir des nouvelles de mademoiselle de Torsac.

Sans plus tarder, Sambuca s'occupait de la toilette de son maître ; puis quand il l'eut galamment parfumé et accommodé au gré de ses désirs, il lui donna ses gants, son épée, et lui ouvrit la porte de l'appartement.

—Sénor, dit-il, en s'inclinant, le sourire aux lèvres, je vous vois partir avec confiance. Aveugle celle qui tenterait de vous résister.

Ce fut sur ce compliment hyperbolique du fidèle Sambuca, que le comte André quitta son logis, tressaillant d'avance à la pensée qu'il allait franchir dans quelques minutes le seuil de la maison de sa bien-aimée.

## IV

## LA PREMIÈRE ENTREVUE.

Pendant que le jeune secrétaire de l'ambassade d'Espagne cheminait, en rêvant, le long de la rue Saint-Honoré, la contrepartie de la scène à laquelle nous venons d'assister avait lieu chez Claire de Torsac.

La jeune fille était assise dans une chaise longue, devant une large fenêtre donnant sur le quai.

Elle était pâle ; ses beaux cheveux noirs un peu en désordre et à peine retenus par un fichu de guipure de Venise, se répandaient en ondes épaisses sur son cou mollement fléchi, dans une attitude pleine de mélancolie et de grâce. Les yeux de Claire battus par l'insomnie se perdaient languissamment dans l'azur du ciel, et ses mains, ses belles mains de patricienne, étendues parallèlement sur ses genoux, se détachaient comme un marbre diaphane et resplendissant sur le bleu sombre de sa pelisse de soie.

Claire était plutôt belle que jolie ; elle ne connaissait rien des miévreries du monde précieux de son époque ; elle avait appris de son frère une franchise presque virile, et, sans rien abandonner de sa pudeur, elle savait dans bien des cas céder à ces généreux mouvements de l'âme qu'une femme vulgaire eût pris le soin de tempérer comme une faute contre la mode et le bon goût.

La jeune fille rêvait depuis un instant, les yeux ouverts ; elle revoyait la sombre maison de la rue de Reuilly, et tout à coup au milieu des ténèbres apparaissait à ses yeux, terrible et beau comme celui de l'archange vainqueur, le fulgurant visage de don André.

Elle pensait à son retour chez son frère, alors qu'appuyée au bras de son sauveur, elle se laissait guider sans rien dire à travers les rues obscures, écoutant avec une sorte d'affroi les rapides battements de son cœur auxquels répondait le cœur d'André.

Claire en était là de son rêve, lorsque son frère, entré dans la chambre sans qu'elle le vit, la ramena à la réalité, en l'embrassant doucement au front.

—C'est toi, Renaud, murmura la jeune fille, je t'attendais.

—Tu m'attendais ; c'est qu'alors tu avais quelque chose à me dire.

—Mille choses, Renaud. Qu'as-tu fait ce matin ?

—Je suis allé chez le régent.

—Bien vrai !

—Bien vrai, petite sœur. Que croyais-tu donc ?

—J'étais inquiète. Depuis cette affreuse scène, j'ai toujours peur qu'il t'arrive malheur.

—Quel malheur, bon Dieu ?

—Que sais-je ? Je me disais : peut-être Renaud est-il allé se battre avec le marquis Baldi ?

—Sois tranquille, petite sœur. Le marquis a le bras en écharpe, et quand je me battrais avec lui, je veux qu'il puisse bien se défendre, car je ne le ménagerai pas.

—Laisse là ce vilain homme, je t'en prie. Laisse-le vivre.

—Ces questions d'honneur ne sont pas de ta compétence, Claire, reprit sérieusement le chevalier. Mais tu as raison en principe, laissons là ce vilain homme et parlons de ton sauveur.

—M. de Corona ? s'écria Claire avec élan. Qu'est-il devenu ?

—Il s'est présenté trois fois cette semaine.

—Ah !

—Je n'ai pu lui permettre pourtant de venir te saluer, car tu étais bien faible, et ton état m'inquiétait.

—Oh ! maintenant, frère, je vais bien, je vais tout à fait bien, interrompit Claire.

—Cela veut dire, insinua Renaud, avec un malin sourire, que tu remerciais volontiers ton libérateur.

—Et pourquoi non ? Est-ce mal, cela, Renaud ?

—Mal ! au contraire, c'est le devoir d'un cœur reconnaissant, et tu n'es pas ingrate, petite sœur.

—L'ingratitude est un vilain défaut, dit la jeune fille, dont le visage s'éclaira d'un radieux sourire.

Comme si une bonne fée eût prévenu les désirs secrets de Claire de Torsac, la gouvernante qui avait succédé à la trop vénale Gertrude, ouvrit la porte de la chambre et vint dire à voix basse au chevalier :

—M. le comte de Corona est dans le salon.

Renaud se leva, en disant à Claire :

—Attends-moi ; je reviens.

Mademoiselle de Torsac se demandait la raison du brusque départ de son frère, lorsque Renaud rentra, conduisant par la main le comte André.

En se trouvant inopinément en présence l'un de l'autre, les deux jeunes gens poussèrent un cri de surprise.

Claire essaya de se lever, pour aller à la rencontre du visiteur.

—Restez, je vous en prie, mademoiselle ! s'écria André avec empressement.

Mademoiselle de Torsac retomba dans la chaise longue et tendit sa main au comte, qui la baisa avec respect.

—Mon frère vous a déjà remercié, monsieur, murmura ensuite la belle malade ; mais cela ne me dispense pas de vous dire à mon tour combien je vous ai d'obligation.

—Ce que j'ai fait, mademoiselle, ne mérite pas un remerciement. C'est plutôt à moi de rendre grâce à Dieu qui m'a envoyé à votre secours, quand il pouvait reporter cette faveur sur un autre.

—Un autre l'eût-il acceptée comme vous, monsieur le comte ?

—C'était le devoir d'un gentilhomme.

—Le marquis Baldi est un gentilhomme, lui aussi, fit amèrement Claire de Torsac. Puis comme désireuse de sortir des banalités de cette présentation, elle ajouta vivement :—Mon frère m'a dit, monsieur de Corona, quelle cordiale sympathie il a trouvée en vous. Je suis heureuse, pour ma part, que la méchante aventure dont j'ai été l'héroïne ait gagné à Renaud un véritable ami.

—Oui, intervint le chevalier, les amis sont rares par les temps qui court. Aussi quand on en tient un, ne le laissez-on plus échapper.

Et sa main chercha celle d'André qu'il serra avec énergie.

—Chevalier, répondit André en souriant, soyez assuré que je ne veux pas vous échapper. Fasse Dieu que mon amitié vous soit facile à porter. Je suis complaisant pour ceux que j'aime, mais aussi fort exigeant à leur égard. Peut-être bien vous demanderai-je des choses que vous ne pourrez pas m'accorder ?

En disant ces mots, André se hasarda à regarder Claire, qui rougit.

—Je vous en défie, s'écria le chevalier.

Et son sourire ironique sembla répondre aux pensées intimes de don André.

Le comte se leva pour cacher son trouble. Il craignait de s'être laissé deviner.

Heureusement pour lui, car il ne savait par quelle point renouer la conversation, la gouvernante vint apporter au chevalier un pli scellé des armes de France.

Renaud en prit rapidement connaissance.

—Le régent me mande au Palais-Royal, dit-il ensuite. Excusez-moi, cher comte ; j'espère vous rencontrer encore à mon retour.

Quand André se vit seul avec Claire,—il comptait pour rien la gouvernante, laquelle s'était assise dans un coin et brodait,—il se trouva singulièrement embarrassé.

Mademoiselle de Torsac vit cet embarras ; pour en tirer le comte, elle lui adressa une de ces questions banales qui rendent subitement l'esprit à lui-même.

—Monsieur de Corona, demanda-t-elle, aimez-vous le séjour de Paris ?

André avait résolu de suivre le conseil de Sambuca. Pour cela, il fallait saisir au vol cette question innocente et en faire un moyen de transition.

Aussi, répondit-il doucement :

—Il y a huit jours, mademoiselle, j'aimais mieux Madrid

que Paris. Aujourd'hui Paris me semble la ville la plus merveilleuse du monde.

L'allusion était directe.

Claire pouvait demander au comte le sujet de sa subite préférence.

Elle ne l'osa pas. Elle craignait de deviner sa réponse ; il lui sembla plus prudent de maintenir la conversation sur un terrain moins brûlant.

—Paris a de ces surprises, reprit-elle. On y arrive sans étonnement, on y vit sans en sentir le charme, puis un jour on s'aperçoit qu'on s'y est attaché, et que le quitter serait un chagrin.

—C'est que ce jour-là, répondit André, suivant toujours son idée, c'est que ce jour-là on a trouvé dans la grande ville un attrait qu'on ignorait la veille, un lien mystérieux qu'il serait pénible de briser.

—Je vois avec plaisir, monsieur le comte, que vous êtes dans de bonnes conditions pour que mon frère vous ait longtemps auprès de lui.

—Qui sait ? Un caprice du ministre peut me rappeler à Madrid.

Claire pâlit.

—Je ne pense pas cependant que le ministre ait ce caprice. Il me sait très-attaché au prince, et le prince lui-même a projeté de me lier à la France d'une manière tout à fait solennelle, se hâta d'ajouter l'Espagnol.

—Ah ! vraiment !

Un rayon de curiosité brilla dans les yeux de Claire.

Don André venait d'avoir une pensée singulière. Ne pouvant avouer encore son amour, il voulut du moins éprouver la situation d'esprit de la jeune fille, et il reprit en la regardant fixement :

—Oui, le prince s'est mis en tête de me marier.

Claire le regarda à son tour d'un air scrutateur.

André ne sourcilla pas.

Après s'être remise d'un tressaillement involontaire, mademoiselle de Torsac répliqua d'un ton froid qui contrastait étrangement avec la cordialité de son premier accueil :

—Je comprends maintenant, monsieur le comte, que vous soyez ainsi attaché à l'homme qui veut faire votre bonheur.

La manière dont ces paroles furent dites déconcerta don André.

—Mon Dieu, fit-il d'un ton léger, je ne songeais guère à me marier. Le prince m'a présenté à mademoiselle d'Uzès.

—Ah ! c'est mademoiselle d'Uzès que vous épousez ? je vous félicite, monsieur.

—Ne vous hâtez pas trop, mademoiselle ; ce mariage est encore à l'état de projet.

—Mais si vous avez donné votre parole ?...

—Je l'ai donnée.

—Alors, il me semble que tout est pour le mieux, et que votre bonheur est certain. Soyez heureux, monsieur le comte, vous le méritez grandement.

Le comte allait répondre, mais Claire ne lui en donna pas le temps. Son visage se couvrit de pâleur, et deux larmes vinrent humecter ses paupières ; il lui fallut faire un violent effort pour ne pas éclater en sanglots.

—Mon Dieu, qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria André.

Claire rappela à elle toute son énergie pour répondre d'une voix calme

—Ce n'est rien. Allez retrouver mon frère, monsieur. Quand vous me reverrez, je serai guérie.

Elle appuya sur ces derniers mots avec une intonation qui fit bondir de joie le cœur du jeune homme.

—Elle m'aime ! pensa-t-il avec ivresse. Ah ! comme il eût voulu alors se jeter à ses pieds, lui dire que ce mariage projeté lui était odieux, lui crier qu'il n'y avait plus pour lui qu'une femme au monde, et que cette femme c'était elle, et lui demander pardon de l'avoir éprouvée, de l'avoir fait souffrir un instant pour satisfaire son égoïsme.

Mais l'inexorable gouvernante était là. Il fallait fermer son cœur et mettre un sceau sur sa bouche.



Don Andrés s'inclina cérémonieusement devant Claire et quitta l'appartement.

Dès que la porte se fut refermée sur lui, la jeune fille donna un libre cours à ses larmes.

Elle avait vu le ciel ouvert devant elle ; une parole avait suffi pour dissiper le brillant mirage. Cet Andrés, qu'elle avait aimé sans le connaître, cet Andrés, que le hasard avait envoyé à son aide, se faisant ainsi l'auxiliaire d'un amour pur et timide, elle allait le perdre pour toujours ; il allait donner son nom à une autre !

V

## LE MENDIANT DE SAINT-ÉTIENNE-DU-MONT.

C'eût été mal connaître le marquis Baldi que de croire qu'il renoncerait à son amour et à sa vengeance. Pendant que Renaud de Torsac s'endormait dans une fâcheuse sécurité, Pier Angelo s'était guéri de sa blessure et se préparait à agir.

Le soir du jour où Andrés avait eu avec Claire cet entretien qui avait si cruellement éveillé sa jalousie et fait couler ses larmes, un homme franchissait la porte d'un hôtel situé sur le quai des Morfondus à l'angle du terre-plein du pont Neuf.

Malgré la simplicité de son costume et les vastes plis de son manteau qui l'enveloppaient de la tête aux pieds, il eût été facile, pour un de ses familiers, de reconnaître en lui le marquis Baldi, — dont cet hôtel était la demeure.

Mais dans les voies obscures et tortueuses qu'il allait traverser, le marquis ne courait pas grand risque d'être rencontré par ses amis...

Il s'engagea dans le quartier des Ecoles, choisissant de préférence les rues étroites et arriva devant Saint-Etienne-du-Mont.

Un mendiant était accroupi sur les marches de l'église.

Il paraissait vieux et paralytique ; devant lui une écuelle de bois servait à recevoir les aumônes qu'on lui jetait et il roulait dans ses doigts les grains d'un long chapelet de corne, en murmurant des prières d'une voix dolente.

Pier Angelo se plaça à quelques pas du bon pauvre, puis, sûr d'avoir attiré son attention, il lui fit un signe léger de la main.

Le mendiant comprit sans doute, car il se leva, assura ses béquilles sous ses bras et se mit à suivre de loin le marquis.

En sortant de la cour Sainte-Geneviève, l'Italien entra dans une taverne sombre et basse, où il s'assit devant une table.

Une minute après, le mendiant était campé en face de lui ; il avait jeté ses béquilles dans un coin et son corps s'était redressé.

Le vieillard était devenu un jeune homme.

—Cosimo, dit le marquis, sans s'étonner de cette subite transformation, Cosimo, j'ai besoin de toi.

—Monseigneur sait que je suis à ses ordres ; je regrette seulement qu'il ne m'emploie pas plus souvent.

—Que veux-tu ; j'ai pour habitude de faire mes affaires moi-même, autant que possible... mais l'entreprise dont je veux t'entretenir est difficile...

—Et vous avez besoin de quelqu'un qui endosse les horions, pendant que vous cueillerez les profits. Je comprends. Eh bien, monseigneur, causons de votre affaire, mais d'abord, faites demander du vin, cela délie la langue et facilite les transactions.

—Volontiers, fit Baldi.

Il appela l'hôtelier et fit servir devant le mendiant, non-seulement du vin, mais encore un énorme quartier de bœuf et une large platée de choux au lard.

—A la bonne heure, murmura le faux vieillard, voilà ce que j'appelle poser comme il faut les bases d'une alliance. Parlez, maintenant ; je vous écoute.

—Ce que je veux de toi, commença Baldi, demande beaucoup d'adresse, beaucoup de courage et surtout beaucoup de discrétion.

—On en aura... suivant le prix que vous y mettez.

—En outre, tu ne pourras tout seul mener l'affaire à bonne fin. Il te faudra des auxiliaires.

—On en aura, répéta imperturbablement le mendiant.

—Des gens sûrs, solides à l'attaque et à la défense ; ne craignant pas un coup d'épée et prêts à se faire tuer pour assurer le succès d'une entreprise.

—Je n'en emploie pas d'autres.

—Il en faudra trois, peut-être quatre. Quand pourras-tu te les procurer ?

—Demain ! ce soir, s'il est nécessaire.

—Bien ! il importe que je vous aie sous la main au premier signal.

—Dès que c'est entendu, vous pouvez compter sur moi. J'attends que vous me disiez dans quelle sorte d'aventure vous allez nous engager. S'agit-il de vous débarrasser d'un ennemi ?

—Non !

—Est-il question d'un enlèvement ?

—Tu l'as dit, Cosimo.

—J'aime mieux cela, quoique les difficultés soient plus grandes.

—Ne vante pas ta marchandise d'avance, maraud. Il s'agit d'une jeune fille, qu'il faudra conduire où je t'indiquerai.

—Où ?

—Tu le sauras plus tard.

—Vous me dites, monseigneur, que j'enlèverai la poulette ; mais vous ne me dites pas où il faudra la dénicher.

—Dans une maison du quai Bourbon.

—Je vois cela, d'ici.

—Nous choisirons un moment où la jeune fille sera seule avec sa gouvernante et nous escaladerons la fenêtre du premier étage, qui n'est pas très-élevée. Les soins de l'opération te regardent.

—Soyez tranquille ; je vous ferai le chemin aussi commode qu'un escalier.

—Maintenant, un détail ! La jeune fille un frère ; il peut se faire que ce frère revienne pendant que nous tenterons l'entreprise.

—Et, dans ce cas ?

—Dans ce cas, tu as un poignard et tu sais t'en servir, j'imagine ?

—Compris ! chantonna le mendiant, mais le frère se paye à part.

—Tu penses à tout, Cosimo.

—Qui y penserait pour moi, si je ne le faisais pas ? Notre métier devient difficile, monseigneur. Les limiers de la police éventent nos ruses et, comme nous pouvons, moins fréquemment que par le passé, nous mettre à la disposition de ceux qui ont besoin de nous, il faut nécessairement que ceux qui ont besoin de nous nous payent plus cher.

—C'est logique. Je compte bien aussi être généreux. Tu auras mille livres le jour de l'exécution de notre projet, et le double après.

Cosimo fit la grimace.

—Deux milles livres pour hasarder la peau de quatre braves garçons, ce n'est pas cher, grommela-t-il.

—Oh ! oh ! monsieur Cosimo, vous êtes donc bien riche ?

—Non, mais j'imagine que si j'allais trouver le frère de la belle fille que vous voulez enlever et que je lui révélasse notre petit arrangement, il me payerait mieux pour le lui avoir appris que vous pour l'accomplir.

—Tu es un habile coquin, Cosimo ; malheureusement tu oublies un détail ; je ne t'ai pas nommé la personne à qui nous aurions affaire.

—Vous ne m'avez pas nommé la personne, mais vous m'avez à peu près indiqué la maison. Et comme on connaît son Paris sur le bout du doigt, on devine parfaitement que s'il y a une jeune fille à enlever, quai Bourbon, cette jeune fille ne peut être que la perle du quartier, la belle Claire de Torsac, laquelle a précisément un frère qu'on nomme le chevalier Renaud.

Le marquis se mordit les lèvres.

— Il est donc inutile, monseigneur, continua impudemment le mendiant, de jouer au plus fin avec nous. Faites les choses comme il convient à un grand seigneur tel que vous l'êtes, et vous n'aurez qu'à vous applaudir de mon honnêteté.

— Ta franchise me plaît, Cosimo, et je veux t'épargner des scrupules de conscience. Je te donne ma parole que nous nous entendrons et que tu seras content.

— Je prends acte de la promesse et je suis tout à vous. Quel jour faudra-t-il me mettre à vos ordres ?

— Tiens-toi prêt ; quand il sera temps, je t'avertirai. De la discrétion, surtout.

— Je serai muet comme la statue de saint Jacques.

— Adieu, Cosimo.

— Monseigneur !

— Quoi ?

— Vous partez ainsi ? Le temps fraichit, monseigneur, et j'ai besoin d'un manteau.

— Dis donc que tu veux les arrhes de notre marché, ce sera plus franc. Tiens.

Le marquis fit rouler sur la table quelques pièces d'or que Cosimo empocha. Puis, saisissant ses béquilles, le mendiant sortit de la taverne et vint, en clopinant, reprendre sa place sous le portail de Saint-Etienne-du-Mont.

## VI

## UNE CONSPIRATION

Quoique ce roman soit étranger à l'histoire du temps, les personnages qui y jouent un rôle touchent de si près à la politique et aux intrigues de la cour que pour l'intelligence du récit, quelques explications paraîtront sans doute nécessaires à nos lecteurs.

Nous avons déjà dit que la scène se passait en 1718, trois ans après la mort de Louis XIV, sous la régence de Philippe d'Orléans.

On sait quelles difficultés le régent avait rencontrées dans l'entourage de Louis XIV. Madame de Maintenon, toute dévouée aux princes légitimés voulait assurer la régence au duc du Maine. Elle avait arraché au vieux roi, un testament qui, sans conférer à son favori le titre de régent, lui en donnait en réalité toute la puissance. Le duc du Maine devait être investi, pendant toute la durée de la minorité de Louis XV, du commandement des troupes et de la garde et de l'éducation du roi.

Mais Louis XIV ne se faisait guère d'illusion sur ce qui adviendrait après lui de ses volontés dernières. Il savait que le testament de Henri IV et celui de Louis XIII étaient restés lettre morte. Il devait en être de même du sien. Le premier acte du Parlement, après le décès du grand roi, avait été de déposséder le duc du Maine du commandement des troupes et de reconnaître au duc d'Orléans, le premier prince du sang, la plénitude des pouvoirs, de la régence.

De là, une haine mortelle entre le régent et le duc du Maine, ou, pour mieux dire, entre le régent et la duchesse du Maine, qui gouvernait son mari, et qui, malgré le vote du Parlement, n'avait pas renoncé à gouverner la France. Pendant les premières années de la régence, il y eut à Sceaux, résidence du duc du Maine, une conspiration permanente.

Toute l'ancienne cour était dans la conspiration, et une alliance étroite s'était faite entre l'Espagne et les conjurés.

C'est qu'en effet, la régence de Philippe d'Orléans ne portait pas moins d'ombrage au roi d'Espagne, Philippe V qu'au duc et à la duchesse du Maine.

À la suite des malheurs qui avaient atteints la famille royale, la couronne de France reposait sur la tête d'un enfant de cinq ans, dont la santé paraissait chancelante et dont on croyait la vie condamnée.

Quel serait le successeur de Louis XV, en cas de mort prématurée du jeune roi ?

Dans la descendance directe de Louis XIV, il ne restait que le duc d'Anjou, devenu roi d'Espagne sous le nom de Philippe

V. Mais Philippe V en acceptant le trône d'Espagne avait renoncé au trône de France pour lui et ses descendants. Par suite de cette renonciation, l'héritier légitime était le premier prince du sang dans la branche collatérale, c'est-à-dire le duc d'Orléans ; car nous ne tenons pas plus compte qu'on n'en tenait alors, de l'édit abrogé après la mort de Louis XIV, par lequel le vieux roi prétendait assurer sa succession à ses bâtards au défaut de la descendance légitime. Mais on sait ce que valent les renonciations. Aujourd'hui encore, en 1886, il y a en France un parti d'Anjou qui conteste celle de Philippe V. C'est assez dire qu'en 1718 la résolution arrêtée du roi d'Espagne était, en cas de mort de son neveu, de revendiquer le trône de France.

Mais pour assurer le triomphe de ses projets, il fallait arracher la régence au duc d'Orléans, car tant que ce dernier serait possesseur du pouvoir, il lui serait trop facile de se proclamer roi, le jour où le trône viendrait à être vacant.

C'est sur la dépossession du régent, que l'entente n'avait pas tardé à se faire entre la cour de Sceaux et celle de l'Escorial.

Le marquis de Cellamare, ambassadeur d'Espagne, était un des agents actifs de la conspiration et travaillait de concert avec les amis de la duchesse du Maine.

Au moment où commence notre récit, le plan de la conspiration était arrêté. Ce plan empruntait à la légèreté des mœurs de l'époque et à l'esprit aventureux de la duchesse du Maine, un caractère romanesque et peu sérieux, qui devait aboutir à l'échec des conjurés. On avait décidé de s'emparer du régent au milieu d'un bal masqué. Ensuite, on convoquerait les Etats généraux : on leur ferait déclarer qu'entre les mains du duc d'Orléans, la vie de Louis XV n'était pas en sûreté ; et on leur ferait proclamer la régence de Philippe V, avec le duc du Maine comme lieutenant général.

Mais il fallait d'abord s'emparer du duc d'Orléans.

Parmi les conjurés, qu'on avait surnommés du nom d'un ordre créé par la duchesse du Maine : *Les chevaliers de la mouche à miel*, figurait au premier rang le marquis Baldi. Don André, peu soucieux de la politique, ne s'y était point mêlé ; mais en sa qualité de secrétaire du prince de Cellamare, il fréquentait habituellement la cour de Sceaux. Nous avons vu qu'on y comptait sur lui et que la duchesse du Maine lui destinait la main de Marguerite d'Uzès. On sait aussi que ce projet était également mal vu des deux jeunes gens, dont il contrariait les inclinations.

Mais si le roi d'Espagne et la duchesse du Maine avaient leurs *Chevaliers de la mouche à miel*, le régent avait, de son côté, son *Régiment de la calotte*, un régiment anonyme, dans lequel s'étaient enrôlés les partisans de la jeune cour, en se jurant de servir de gardes du corps à Philippe d'Orléans, et de jouer les machinations tramées contre lui.

Renaud de Torsac, l'un des amis intimes du régent, était un des principaux officiers du *Régiment de la calotte*. On voit que la haine réciproque de Torsac et de Baldi avait plus d'une raison d'existence. La politique avait déjà créé entre les deux jeunes gens une rivalité que l'outrage fait à Claire de Torsac devait rendre mortelle. A cette époque, la politique et l'amour, les conspirations et les intrigues galantes marchaient de front.

C'est le soir même du jour où Baldi s'était assuré, dans la personne du mendiant de St. Etienne du Mont, un complice prêt à réaliser ses projets contre Claire, que les *Chevaliers de la mouche à miel* avaient décidé de procéder à l'enlèvement du régent. Le bal masqué, à la faveur duquel cette entreprise devait s'exécuter, avait lieu à Saint-Mandé chez ce pauvre Barnavon qui n'en pouvait mais, et qui risquait sa tête sans le savoir, mais dont le marquis Baldi se servait comme d'une raquette et qu'on avait choisi comme amphytrion à cause de son insignifiance même, pour ne pas éveiller les soupçons.

Ce soir là, les deux cours étaient à Saint-Mandé chez Barnavon. On aurait pu y retrouver à l'exception de Claire de Torsac, retenue chez elle par le soin de sa santé, tous les personnages avec lesquels le lecteur a déjà fait connaissance.

C'est assez dire que le *Régiment de la Calotte* était sous les armes, tout prêt à résister aux tentatives des *Chevaliers de la mouche à miel*.

Il n'entre pas dans le cadre de ce récit de faire l'histoire de la conspiration. Disons seulement que les officiers du *Régiment de la Calotte* s'étaient donné pour mot d'ordre, sans qu'on le sut, d'avoir dans chacune de ces fêtes un personnage, qu'à raison de sa taille et de son costume, les conjurés pussent toujours confondre avec le régent.

Ce soir-là, Renaud de Torsac, devait être de garde. Mais dans le cours de la soirée, croyant voir quelque chose de suspect, il avait passé son domino à don Andrés, pour se dissimuler dans les bosquets et surveiller quelques individus aux allures douteuses.

Il en résulta que don Andrés portait vers minuit le domino et le masque de Torsac, domino et masque entièrement semblables à ceux de Philippe d'Orléans. Le quiproquo fut complet. Ce fut le propre secrétaire du prince de Cellamare que les conjurés arrêtèrent en croyant se saisir du Régent. Il fut baillonné avant d'avoir pu se faire reconnaître et porté dans un pavillon écarté, d'où, une fois la fête terminée, on devait le mettre dans une chaise de poste et l'entraîner sous bonne escorte jusqu'à Madrid.

Naturellement, lorsqu'on vint le chercher, on s'aperçut de la méprise. La duchesse du Maine croyait déjà tenir le duc d'Orléans et elle ne tenait que don Andrés, c'est-à-dire un de ses amis, presque un des conjurés. On lui fit des excuses et on lui fit promettre le silence. Il n'y avait pas autre chose à faire.

Mais le Régent était sain et sauf et la conspiration était évanouie.

Le reste appartient à l'histoire.

Ce fut le prince de Cellamare qui fut arrêté en dépit de sa qualité d'ambassadeur et reconduit en Espagne. Le duc du Maine fut mis en prison et la duchesse reléguée en Bourgogne. Les plans des ennemis du duc d'Orléans étaient déjoués. Peu de temps après, il s'allia avec l'Angleterre et n'eut plus rien à craindre de la Cour d'Espagne.

## VII

### UNE ÉPREUVE.

Don Andrés de Corona avait quitté Saint-Mandé à la suite de son arrestation imprévue et si funeste aux desseins de ses amis. Il rentra chez lui et se mit au lit, et son premier soin en s'éveillant, après cette nuit d'émotion, fut d'aller rendre ses devoirs à mademoiselle Claire de Torsac.

L'entrevue, à laquelle le chevalier assistait, fut assez froide.

Claire répondit avec politesse aux compliments du comte; elle ne montra plus cette franchise expansive qui avait tout d'abord charmé don Andrés.

Renaud remarqua avec surprise ce changement dans la conduite de sa sœur, et se promit de lui en demander bientôt la raison.

Vis-à-vis de don Andrés, il observa une grande réserve, et ne fit aucune allusion aux événements qui s'étaient passés à Saint-Mandé.

Les deux hommes sortirent ensemble de la maison du quai Bourbon: Andrés pour aller s'expliquer avec le prince de Cellamare, Renaud pour faire sa visite quotidienne au Palais-Royal.

Le chevalier resta peu de temps auprès du régent.

En revenant chez lui, il avait le visage soucieux, presque triste.

Tout en montant l'escalier qui conduisait à la chambre de Claire, il secoua la tête comme pour en chasser les pensées sombres, et entra chez sa sœur avec l'expression souriante qu'il prenait d'habitude en l'abordant.

— Petite sœur, dit-il sans préambule, il faut que tu m'expliques ta conduite de tout à l'heure à l'égard de notre ami Andrés.

— Qu'as-tu trouvé d'étrange dans cette conduite, mon cher Renaud?

— Il m'a semblé que tu subissais la visite du comte plutôt que tu ne l'acceptais.

— Lui ai-je donc dit quelque chose de désobligeant?

— Non; mais tu lui as fait sentir que sa présence te gênait et qu'il ferait bien peut-être de ne pas revenir.

— T'a-t-il dit cela? demanda vivement Claire.

— Il ne me l'a pas dit; mais il m'est permis de le supposer.

— Et pourrais-je te demander à mon tour, mon frère, quel est le motif qui te rend si jaloux de la bonne opinion que M. de Corona peut avoir de ma politesse!

— Le motif? Il me semble qu'il y en a un suffisant dans le service qu'il t'a rendu.

— Le comte fait bon marché lui-même de ce service; c'est pour lui chose banale, et il ne nous croit pas engagés vis-à-vis de lui à des procédés exceptionnels.

— Serais-tu ingrate, petite sœur?

— Nullement; je m'inspire du sentiment du comte. Je ne veux pas donner à son acte plus de valeur qu'il ne lui en accorde personnellement.

— C'est un tort. Voilà pourtant un mot qui déconcerte mes projets.

— Tes projets? quels projets avait-tu faits, mon frère?

— A quoi bon te le dire, puisque le comte n'est plus pour toi qu'un indifférent?

Claire regarda le chevalier d'un air interrogateur.

— Que signifie cela? murmura-t-elle.

— Écoute, Claire: ta froideur subite à l'égard de don Andrés n'est pas naturelle; tu ne veux pas me l'expliquer, je t'y forcerai.

— Voyons un peu, fit Claire avec une certaine malice.

— Je suis ton seul parent, ton seul protecteur, ma chère Claire, et ma vie est entourée de bien des périls auxquels je puis succomber. Si ce malheur arrive, tu seras abandonnée dans la vie, à cet âge où une femme a le plus besoin de secours.

— Où va nous mener ce grave préliminaire?

— A ceci: je voudrais te marier.

— Tu es bien bon. Sais-tu d'abord si j'ai du goût pour le mariage?

— Je ne t'ai pas consultée, c'est vrai; mais ayant trouvé sur ma route un brave garçon, un loyal gentilhomme, un cœur honnête et droit, — chose rare au temps présent, — je me suis surpris à penser que pour peu qu'une douce sympathie s'établît naturellement entre mon protégé et toi, le goût du mariage te viendrait bien vite.

— Ah! et pourquoi ne m'as-tu pas parlé plus tôt de ce beau projet!

— Parce que j'attendais un encouragement?

— Et tu n'as pas été encouragé?

— Pas du tout.

— Alors il faut y renoncer.

— Loin de là; je prétends le poursuivre.

— Tu as de la persévérance.

— Je te le prouverai. Ai-je besoin maintenant de te dire le nom de l'homme que je te destinais?

— Cela me fera plaisir; je suis curieuse.

— Ne fais pas l'ignorante, tu sais bien qu'il s'agit de don Andrés.

Claire demeura impassible.

— Je ne m'en doutais pas le moins du monde, répondit-elle.

— Est-ce vrai, cela?

— Très-vrai.

— Oh! la malice des femmes! fit Torsac. Et pourquoi ne t'en doutais-tu pas?

— Parce que je pensais qu'ayant quelqu'un à m'offrir pour mari, tu aurais d'abord demandé l'avis de ce quelqu'un, et qu'en ce cas il ne pouvait être question de M. de Corona.

— Je ne lui ai parlé de rien encore. Tu comprends bien qu'avant de connaître ses sentiments, j'avais à me rendre compte des tiens.

— Tu aurais dû commencer par interroger le comte, mon frère, cela t'aurait dispensé de m'entretenir de mariage aujourd'hui.

—Pour quelle raison ?  
 —Par la raison assez concluante que le comte t'aurait répondu qu'il va se marier.  
 —Se marier ! avec qui ?  
 —Avec mademoiselle Marguerite d'Uzès.  
 —Un mariage d'amour ?  
 —Probablement.  
 —Elle est jalouse, — pensa Torsac. — Puis, tout haut : — Et tu applaudis à cette union ; tu en es heureuse pour le comte, car c'est une brillante alliance qu'il va contracter !  
 —Ce n'est pas à moi qu'il appartient de le féliciter.  
 —Du moins, tu ne regrettes pas qu'il se soit engagé avant de te connaître ?  
 —Nullement.  
 —Allons, tant mieux ! fit Torsac d'un ton dégagé, cela me met à l'aise. Je songeais à sacrifier mes intérêts politiques à ceux de ton cœur, mais puisque tu ne tiens pas à don Andrés, puisque tu n'as jamais songé à lui, je puis laisser aller les choses.  
 —Que veux-tu dire ?  
 —Je veux dire que don Andrés pourrait bien être compromis dans une conspiration contre le régent. Il est innocent, mais son entourage et son chef sont coupables et il y a des charges contre lui. Je pourrais sauver mon beau-frère, lui donner asile ; mais dès qu'il ne s'agit que d'un étranger, peu m'importe qu'on l'arrête demain matin et qu'on le condamne à mort dans huit jours.  
 Claire se leva pâle comme un linge, et se jeta, tout éplorée, dans les bras de son frère, en murmurant d'une voix étouffée :  
 —Sauve-le ! au nom du ciel, sauve-le !  
 —Tu vois donc bien que tu l'aimes ! s'écria Torsac triomphant. Il a fallu bon temps pour te le faire avouer.  
 —Eh bien, oui, je l'aime, répliqua Claire en étanchant ses larmes ; mais pourquoi as-tu voulu m'arracher cet aveu, puisque don Andrés doit être l'époux d'une autre femme ? Pourquoi me forcer à rougir devant toi quand je pouvais ensevelir mon secret dans le silence de mon cœur ?  
 —Parce que le mariage qui semble devoir te séparer de don Andrés n'aura pas lieu.  
 —Qui l'empêchera ?  
 —Quelqu'un de ma connaissance.  
 —Vraiment ! s'écria Claire avec un tressaillement de joie qu'elle fut impuissante à modérer.  
 —Ce quelqu'un, continua Torsac, s'appelle le vicomte Julien de Marsanne ; il aime mademoiselle d'Uzès, et j'ajouterai, dût en souffrir l'amour-propre de don Andrés, qu'il en est aimé. Pendant qu'on arrange officiellement le mariage de Marguerite avec le comte de Corona, elle se laisse faire la cour par le beau Julien. Le malheur, c'est qu'un aussi galant cavalier n'ait pas d'autre fortune que son nom, son épée et ses vingt ans. Mais on trouvera au vicomte une charge honorable et on lui permettra de ravir à don Andrés sa fiancée. Ma sœur n'en sera pas fâchée, j'imagine.  
 —Renaud, comme tu es bon !  
 —Tu me remercies maintenant, sournoise !  
 —Mais, demanda tout à coup Claire, avec une certaine hésitation, mais si le comte aime mademoiselle d'Uzès ?  
 —S'il l'aimait, je ne t'aurais rien dit ; mais il t'aime, toi : voilà pourquoi j'ai parlé.  
 —Il m'aime ? Il te l'a avoué ?  
 —Non ; ses regards et son trouble m'ont trahi. Sois tranquille, Claire : c'est ton bonheur que je cherche. Je ne l'ai point fondé sur un terrain douteux.  
 —Le comte doit m'en vouloir. Je l'ai traité avec tant de froideur... avec tant de dépit ! ajouta-t-elle d'un ton renfermant à lui seul toute une confession.  
 —Eh bien, tu lui demanderas pardon demain matin, car dès ce soir, il sera notre hôte. Il le faut pour sa sûreté.  
 —Il est donc vraiment en danger ? Ce n'est pas un conte que tu m'as fait ?  
 —Malheureusement non. Rassure-toi pourtant, je peux obte-

nir pour Andrés le pardon du régent ; jusque-là, il restera caché ici et les gens de d'Argenson ne l'y viendront pas chercher. Vous aurez le temps, mes chers amoureux, de laisser parler votre cœur pendant cette douce captivité.

—Et s'il refuse de venir ? s'il refuse d'éviter la conséquence de ses actes ?

—Sois tranquille, il viendra. Je le lui ordonnerai en ton nom.

## VIII

## L'ENLÈVEMENT.

Claire ne s'était pas couchée.

Elle attendait le retour de son frère.

A demi étendue dans une causeuse auprès de son feu presque éteint, elle se laissait doucement bercer par ses riantes pensées.

Depuis une heure sa gouvernante l'avait quittée, et son esprit s'abandonnait à l'aise aux impressions de son cœur.

De temps en temps elle prêtait l'oreille aux bruits du dehors.

Elle espérait entendre s'ouvrir la lourde porte de l'hôtel et saisir dans l'escalier le murmure discret de la voix de Renaud, guidant les pas du comte de Corona.

Mais rien ne se faisait entendre ; la nuit était noire, le vent soufflait dans la rue et minuit allait bientôt sonner.

L'inquiétude s'empara sérieusement de Claire.

—Si Renaud était arrivé trop tard ! pensait-elle ; si le comte était arrêté !

A cette pensée, elle frissonna.

Puis, la réflexion ne réussissant pas à calmer ses inquiétudes, elle vint à la fenêtre et, collant son front brûlant contre les vitres, elle se mit à regarder dans la rue.

Au milieu de l'ombre, il lui sembla apercevoir des formes humaines se mouvant mystérieusement en face de la maison.

Il y avait là cinq hommes enveloppés de manteaux ; à quelques pas d'eux, stationnait une voiture attelée de deux chevaux dont le sabot frappait le pavé sans le faire retentir sous le choc du fer.

On eût dit des chevaux fantômes, à les voir s'agiter ainsi silencieusement.

Si l'œil de Claire avait pu percer les ténèbres, elle aurait remarqué que les pieds de ces chevaux étaient enveloppés de chiffons ; ils pouvaient galoper sur les pierres sans faire aucun bruit.

—Quels sont ces hommes ? se demanda la jeune fille. Des malfaiteurs, peut-être ! Faites, ô mon Dieu, que leur présence auprès de nous ne soit pas le présage de quelque malheur.

Claire abandonna la fenêtre et vint s'agenouiller sur un prie-Dieu placé à côté de son lit.

Elle appuya sa tête sur ses mains, et ses lèvres s'agitèrent doucement.

Elle pria Dieu de lui ramener son frère sain et sauf.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le nom de don Andrés n'était pas oublié dans cette pieuse demande.

La jeune fille, réconfortée par son oraison, allait se lever lorsqu'elle entendit, derrière elle, ce grincement léger que produit le diamant promené sur une vitre ; en même temps un choc ébranla la croisée, le vent s'engouffra dans la chambre de Claire, et un homme, muet et masqué, se dressa devant elle.

Elle poussa un gémissement de terreur et retomba sur le prie-Dieu.

L'inconnu s'avançait lentement.

—Au secours ! à l'aide ! balbutia mademoiselle de Torsac d'une voix étranglée.

—Il est inutile d'appeler, prononça le mystérieux aventurier d'une voix grave. Personne ne viendra.

—Qui êtes-vous ? que voulez-vous ?

L'inconnu détacha son masque.

—Regardez, mademoiselle, et vous saurez, sans que je vous le dise, qui je suis et ce que je veux.

Claire examina son ennemi et fit entendre une sourde exclamation en reconnaissant le marquis Baldi.

—A moi, Cosimo ! crie ce dernier.

Deux autres hommes s'élançèrent dans la chambre. Ils se précipitèrent vers Claire de Torsac, jetèrent sur sa tête une écharpe de gazo qu'ils serrèrent autour de sa bouche comme un bâillon, puis, malgré ses mouvements désespérés, ils l'entraînèrent vers la fenêtre.

Une solide échelle était appliquée contre la balustrade du balcon.

Cosimo prit la jeune fille entre ses bras et descendit dans la rue, malgré ce fardeau, avec l'agilité d'un chat.

Son compagnon et le marquis le suivirent aussitôt ; deux des hommes étaient auprès de la voiture dont ils tenaient la portière ouverte.

Cosimo emportait Claire, évanouie, lorsque don Andrés et Renaud apparurent au détour du quai.

—Vite, fit Baldi à Cosimo, monte sur le siège et va où tu sais.

—Prends deux hommes et laisse-m'en deux ; nous tiendrons tête à l'orage.

Renaud vit confusément dans l'ombre une forme blanche emportée dans les bras d'un homme et, sans savoir qu'il s'agissait de sa sœur, il comprit qu'il se commettait là quelque violence, dont il était en son pouvoir d'arrêter les suites.

A ce moment Claire, dont le bâillon s'était dérangé, poussa un faible cri.

D'un commun accord, Renaud et Andrés mirent l'épée à la main et s'élançèrent vers la voiture.

—Fouette ! cria Baldi à Cosimo, tout en se plaçant avec ses deux acolytes de manière à barrer la route aux défenseurs inattendus de mademoiselle de Torsac.

La lourde voiture s'ébranla et se mit à rouler silencieusement sur la chaussée.

—Arrêtez ! misérables ! ordonna Torsac.

Personne ne répondit, mais trois épées brillèrent dans la nuit, menaçant la poitrine du chevalier.

—Passage ! passage ! cria Andrés qu'une secrète intuition avertissait du danger couru par Claire.

Et, se joignant au chevalier, il attaqua avec fureur les trois bandits.

La voiture disparaissait dans l'éloignement.

Quand Baldi fut certain qu'elle était hors de toute atteinte, il abaissa son épée, et pendant que ses seconds paraient tant bien que mal les coups du chevalier et du comte.

—*Andiamo*, murmura-t-il.

—Allons, traduisit un des bandits.

L'autre ne dit rien. L'épée d'Andrés venait de lui traverser la poitrine.

Baldi et son auxiliaire se précipitèrent en avant, frappèrent Andrés et Renaud au visage, du pommeau de leur arme, et les laissant étourdis de ce coup, disparurent à travers les rues tortueuses du quartier.

Cependant, le bandit blessé par Andrés se roulait sur le sol en gémissant.

—Ayez pitié de moi, signor, murmura-t-il.

—Andrés ! Andrés ! s'écria tout à coup le chevalier, vois ; la fenêtre de ma sœur est ouverte ; il y a là une échelle : c'est Claire qu'ils ont enlevée !

—Claire ! Claire ! rugit don Andrés.

Et saisissant l'échelle, sans autrement réfléchir et sans attendre que Renaud eût ouvert la porte de l'hôtel, il l'appliqua contre la fenêtre et se précipita dans la chambre du premier étage.

Le chevalier entendit d'en bas un long cri de colère et de désespoir.

—Partie ! enlevée ! tonnait le comte qui redescendit aussitôt, courut au bandit étendu sur le pavé et le secouant rudement.

—Parle, misérable, où l'a-t-on emmenée ? Parle, ou je t'achève.

Renaud, fou de douleur et d'indignation, était comme suspendu aux lèvres du blessé.

Le mourant étendit les bras, chercha la main du comte et la serrant nerveusement.

—Je ne sais... Cosimo... m'a dit...

La langue du bandit s'embarrassa ; un hoquet violent sortit de sa poitrine ; sa main lâcha celle du comte.

Il était mort.

—Rien ! rien ! nous ne saurons rien, murmura Renaud avec angoisse.

—Ne cherchez pas, Renaud, répondit Andrés illuminé soudainement : le ravisseur de Claire, c'est le marquis Baldi ; ma haine me le fait deviner.

—Vous avez raison ; venez, courons à sa poursuite.

Mais à ce moment un poignet vigoureux le saisit. C'était celui de Sambuca qui, attiré par le bruit, arrivait, mais trop tard, hélas ! et désespéré de n'avoir pu défendre Claire.

—Arrêtez, cria-t-il à son maître. C'est bien assez que j'ai été une fois inutile, n'essayez pas d'un acte de violence qui ne sauverait rien et laissez-moi faire. Le Baldi doit avoir pris ses précautions et vous ne trouveriez personne chez lui. Mais je me charge de cette affaire, et, foi de Sambuca, j'aurai retrouvé la piste avant vingt-quatre heures.

L'avis était sage. Nos deux amis durent le reconnaître, et, tout en rongant leur frein, se résigner à attendre.

## IX

### LE JOUEUR DE LUTH.

L'aube blanchissait à peine les toits ; les fenêtres de l'appartement du marquis Baldi étaient encore fermées, lorsqu'un homme, couché au coin du quai des Morfondus, se frotta longuement les yeux et se mit sur son séant.

Cet homme avait tout l'accoutrement d'un bohémien : un manteau en loques couvrait à peine sa veste éliminée ; sa tête brune était protégée par un vaste feutre percé de huit à dix trous ; par un de ces trous passait, en guise de plumet, une longue mèche de cheveux noirs, et autour du corps du gitano serpentait une corde effilée à laquelle pendait un luth, indiquant sa profession de musicien.

Une fois assis, la tête appuyée au parapet, le bohémien tira de sa poche un croûton de pain, frotté d'ail, et se mit à déjeuner.

Après quoi, il regarda du côté de la maison du marquis, où rien ne semblait bouger encore.

Huit heures sonnèrent au beffroi du Palais.

—Ce marquis n'est pas matinal, murmura le bohème. J'avais pensé qu'il se lèverait de bonne heure pour courir chez mademoiselle Claire. Bast ! attendons, il ne peut tarder.

Sambuca se trompait (on devine que le bohémien et notre ami Sambuca n'étaient qu'un même personnage) ; — le marquis ne se montra pas ; mais le mendiant de Saint-Etienne-du-Mont vint frapper à la porte de la maison de Baldi.

—Quel est ce gibier-là ? pensa le Castillan : sans doute quelque gredin que le marquis emploie à ses vilénies.

Pendant cette réflexion la porte s'était ouverte et refermée sur le mendiant.

.....  
Nous quitterons un instant Sambuca pour suivre ce dernier dans l'appartement du marquis.

—Ah ! te voilà, fit Baldi d'un air satisfait, à la vue de son complice.

—Oui, monseigneur, je suis déjà venu hier ; mais vous étiez absent, m'a dit votre valet de chambre.

—Absent forcément, Cosimo. Aujourd'hui, je suis libre de mon temps et prêt à t'écouter.

—Je serai bref, monseigneur. Quand, en ferrailant contre les deux importuns qui sont venus nous déranger l'autre nuit vous m'avez dit : Fouette ! j'ai fait de mon mieux pour vous obéir et mettre en sûreté le dépôt dont vous m'avez chargé.

—La demoiselle était évanouie : ce dont je ne m'aperçus qu'à l'arrivée, l'ayant laissée seule dans la voiture, suivant vos recommandations.

“ Nous étions loin de Paris et nous n'avions plus rien à craindre.

“ Je repris la jeune fille entre mes bras ; doucement, je la transportai dans l'appartement que vous aviez fait préparer et je la déposai sur son lit.

“ Puis, je congédiai mes gens et je restai seul avec la servante et le valet commis à la garde du logis.

“ J'étais fatigué et j'avais sommeil ; toutefois avant de prendre un peu de repos, je tenais à m'assurer de l'état de la belle captive.

“ L'évanouissement durait toujours.

“ Votre servante, qui se nomme, je crois, Rosette, cherchait vainement à le faire cesser.

“ Quelques gouttes d'eau vinaigrée sur le front, entre les dents une cuillerée de mélisse, ce fut tout ce qu'il fallut pour en finir.

“ Mademoiselle de Torsac ouvrit les yeux et murmura péniblement ces mots :

— Mon frère !

— Votre frère n'est pas là, mademoiselle, lui dis-je, très-respectueusement. Vous êtes chez M. le marquis Baldi.

“ Elle me regarda avec effroi ou plutôt avec égarement.

“ Je ne jugeai pas à propos de prolonger l'entretien plus longtemps, et je conseillai à mademoiselle de Torsac de faire ce que j'allais faire moi-même, c'est-à-dire de s'endormir, la nuit étant fort avancée.

“ Elle me fit un geste de la main sans parler et je sortis.

“ Le lendemain, Rosette me dit que la demoiselle avait eu le délire pendant toute la nuit ; je me rendis dans sa chambre pour vérifier le fait et j'eus peine, je l'avoue, à reconnaître la jolie femme que nous avions enlevée la veille.

“ Ses traits étaient contractés, ses yeux sans rayonnement, et tous ses membres tremblaient de fièvre.

“ Je l'engageai à sortir, à prendre l'air dans le parc, qui est, ma foi, une fort agréable prison ; mais comme la veille, elle me fit un geste incompréhensible et resta muette.

“ Entre nous, monseigneur, je crois que vous avez fait là une triste capture.

— Pourquoi, Cosimo ?

— Parce que, si je ne me trompe, la pauvre fille est devenue folle.

— Folle ! s'écria le marquis.

— Les émotions qu'elle a éprouvées sont suffisantes pour détraquer le cerveau d'une femme.

— Cela se passera, Cosimo ; après quelques jours de repos, elle reviendra à la raison. Du reste, j'irai la voir demain.

— Ce ne sera pas votre présence qui la guérira, à coup sûr. Dans son délire, elle vous nommait, et je dois avouer que votre nom ne sortait pas de sa bouche accompagné d'épithètes flatteuses.

— Je n'ai pas la prétention de lui inspirer de l'estime. Claire de Torsac représente ma vengeance.

— A votre place, moi, je renverrais la demoiselle à Paris. Que ferez-vous d'une pauvre insensée ?

— Tu deviens vertueux, Cosimo. Sois tranquille, je la renverrai à Paris comme tu me le conseilles ; mais quand je me déciderai à prendre ce parti, et à donner cette satisfaction à Renaud de Torsac, c'est que la honte de la sœur m'aura payé les outrages du frère.

— En ce cas, hâtez-vous, monseigneur, car je crains fort que, prenant les choses à cœur comme elle le fait, elle ne se sauve du déshonneur en se jetant par la fenêtre ou en se noyant dans l'étang du parc.

— J'y veillerai. Tu peux te retirer, Cosimo.

— Ainsi ferai-je, dès qu'il vous plaira d'en finir avec moi.

— Tu veux ton argent ? C'est trop juste ; si je ne t'en ai point parlé déjà, c'est que je n'ai pas un denier chez moi à cette heure.

Cosimo fit une grimace significative.

— Rassure-toi, reprit le marquis. Je vais envoyer quérir la somme promise, et comme je ne veux pas qu'on te voie trop

fréquenter mon hôtel, j'irai te la porter moi-même à la taverne Sainte-Geneviève, avant la fin de la journée.

— Ne ferai-je point pied de grue ?

— Il me semble que tu doutes de ma parole, maraud ? Allons, va, et sans répliquer, s'il te plaît !

Joignant le geste à l'injonction, l'Italien prit Cosimo par les épaules et le mit dehors.

En sortant de la maison, Cosimo prit rapidement le chemin du carré Sainte-Geneviève, pendant que Sambuca persistait dans sa faction.

Des visiteurs entrèrent chez le marquis, des domestiques se montrèrent sur le seuil de la porte, mais, au grand désappointement du Castillan, Pier Angelo ne parut pas.

Les passants commençaient à circuler en assez grand nombre sur le quai, et plusieurs regardaient Sambuca avec curiosité.

Le bohémien de fraîche date songea alors qu'il n'était point adroit de se tenir là, immobile, au milieu d'une rue, quand on semble y être venu pour exercer ses talents.

En conséquence, il posa sur le pavé, devant lui, une sébile de fer-blanc, prit son luth et préluda légèrement.

Un cercle de badauds se forma aussitôt autour de lui.

Et Sambuca, sans perdre de vue la porte du marquis Baldi, se mit à chanter les couplets suivants, poésie et musique écloses sans doute dans quelque tribu de gitano, et jurant fort avec le genre des chansons galantes dont Paris répétait alors les refrains :

Plus pâle que la lune dans la nue argentée,  
Avec des cheveux fauves coulant comme un or fluide sur ses épaules,  
Des yeux sombres et éclatants comme une nuit pleine d'étoiles  
Et une bouche pareille à la grenade sanglante,  
Telle est Anita, la belle fille,  
La fille du vieux chef de la montagne.

Ces paroles étaient accompagnées d'un air sauvage, que Sambuca disait avec un mordant tout à fait caractéristique.

Les badauds écoutaient surpris de cette mélodie farouche, si nouvelle à leurs oreilles.

On applaudit, et la menue monnaie tomba en pluie sonore dans la sébile du chanteur.

En même temps, la foule criait :

— Encore ! encore !

Mais Sambuca ramassa son argent, jeta son luth sur son épaule, fendit la foule étonnée, et se mit à courir dans la direction de la rue Dauphine.

— C'est un pauvre fou, fit un grave bourgeois en se touchant le front.

La fuite de Sambuca n'était pas un acte de folie.

Pendant qu'il achevait le dernier couplet de sa chanson, il avait vu le marquis Baldi sortir de chez lui et s'enfoncer dans la rue Dauphine.

C'est pourquoi il avait pris le même chemin, afin de s'attacher aux pas de Pier Angelo, qu'il rejoignait, en effet, vers le milieu de cette rue.

Sambuca modéra alors son allure et se mit à suivre le marquis qui se dirigeait tranquillement vers les hauteurs du quartier Sainte-Geneviève.

## X

OU SAMBUCA COMMENCE A CROIRE QU'IL DÉPENSE SON HABILITÉ EN PURE PERTE.—UNE RÉFLEXION CONSOLANTE.

Sambuca arriva jusqu'à la taverne déjà connue du lecteur sans éveiller l'attention de l'Italien, qui entra dans le bouge et vint s'asseoir, sans rien dire, en face du mendiant de Saint-Etienne-du-Mont, lequel l'attendait devant les restes d'un substantiel déjeuner.

Le valet de don Andrés entra après lui et, s'adressant à l'hôte, espèce de dogue en tablier blanc :

— Mon maître, dit-il, avez-vous de l'esprit ?

— Pourquoi ? grogna le tavernier.

— Parce que si vous en avez vous prendrez les deux pièces d'or que voici, et ferez ce que je vais vous dire, sans m'en demander la raison.



—Si c'est là ce que vous appelez avoir de l'esprit, j'en ai beaucoup, répondit l'hôte en empochant les deux pièces.

—A la bonne heure. Répondez-moi maintenant. Il y a dans la petite salle, là, au fond, un mendiant et un gentilhomme, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Eh bien, donnez-moi un cabinet à côté d'eux ; un cabinet... indiscret, vous me comprenez ?

—Parfaitement, fit l'hôte. Mais...

—Quoi ?

—Vous espionnez donc, mon petit monsieur ?

—Affaire d'amour, mon brave, fit Sambuca à l'oreille du tavernier. Cela n'a rien de compromettant pour votre maison.

—C'est différent. D'ailleurs vos affaires ne me regardent pas, après tout. Entrez là mon garçon.

Sambuca franchit une porte basse et se trouva dans un cabinet assez obscur, meublé d'un escabeau et d'une table boiteuse, sur laquelle le complaisant tavernier plaça une bouteille et un verre.

Le jeune Castillan colla son œil à la fente de la cloison, pour reconnaître le mendiant et le marquis, puis son oreille pour entendre ce qu'ils disaient.

Un mot devait suffire à Sambuca pour le tirer d'embarras. Que Baldi prononçât le nom du lieu où il avait caché Claire, et Sambuca se chargeait de la rendre libre avant deux jours.

Malheureusement, ce nom ne fut pas prononcé. Baldi se borna à remettre à Cosimo une lourde bourse ; ce dernier remercia en protestant de son dévouement, et le marquis sortit sans qu'un coin du voile qui cachait le secret de la retraite de Claire se fût soulevé devant l'honnête espion.

Le pauvre garçon se désolait.

—Encore un jour de perdu, pensait-il ; un jour de souffrance pour mademoiselle Claire, un jour d'angoisses pour mon maître et pour le chevalier de Torsac.

—Mais suis-je fou ! murmura-t-il tout à coup. Si le marquis est parti sans rien m'apprendre, le mendiant est là encore, et le mendiant doit tout savoir, puisqu'il a reçu le prix de sa complicité. Il s'agit seulement de faire parler cet homme. Pour ceci, il faut ou le séduire, ou l'effrayer. De l'adresse, Sambuca.

Il prit son verre et sa bouteille, sortit du cabinet et vint s'établir dans la salle commune, juste à côté de la porte de la petite pièce où le mendiant était resté seul.

Peu d'instants après, Sambuca entendit ce dernier remuer ses béquilles, et la porte s'ouvrit.

Alors le malin serviteur, se souvenant d'une mauvaise plaisanterie d'écolier, saisit l'instant où le faux paralytique passait devant lui et étendit si à propos la jambe en avant, que Cosimo trébucha contre cet obstacle inattendu et tombant tout de son long, embarrassé par ses béquilles, alla donner du nez sur le pavé.

Sambuca se précipita à son secours, avec tous les signes du regret le plus vif.

—Ah ! pauvre homme ! pauvre homme ! gémit-il tout en le relevant ; comment ma maudite jambe s'est-elle trouvée là exprès pour vous faire choir ?

—C'est bon, gronda Cosimo tout meurtri et ne songeant pas à reprendre ses béquilles.

—Vous m'en voulez ? fit Sambuca, d'un ton peiné.

Le mendiant fit deux pas vers la porte.

—Allons, pensa le Castillan, il n'est pas plus paralytique que moi.

—Hé ! mon brave, cria-t-il ensuite, et vos béquilles ? vous les oubliez.

Cosimo, comprenant son imprudence, étouffa un juron.

Il tendit la main pour recevoir les deux engins que lui offrait Sambuca, mais celui-ci ne les lâcha pas.

—Donnez donc, fit Cosimo avec impatience.

—Un instant, je ne veux pas que vous me quittiez fâché ; je ne vous rendrai vos jambes que si vous me promettez de vider avec moi une bonne bouteille de bourgogne.

—Topo ! répliqua Cosimo, gagné par les façons engageantes du bohémien.

Après avoir commandé au tavernier la bouteille de bourgogne si libéralement offerte, Sambuca engagea son compagnon à rentrer dans l'arrière-salle, et de l'air le plus naturel du monde, se plaça de manière à lui couper le chemin de la porte.

## XI

### A BON CHAT BON RAT.

Le vin attendu pétilla dans les verres, et le Castillan ayant bu à la santé de Cosimo, s'accouda en face de lui et, le regardant fixement :

—Fameux vin, n'est-ce pas ? demanda-t-il. J'imagine que vous n'en buvez pas souvent de pareil, soit dit sans vous offenser.

—Les pauvres diables comme nous boivent de l'eau, répondit piteusement Cosimo.

—Votre place à Saint-Étienne-du-Mont n'est donc pas bonne ?

—Vous me connaissez ?

—Je vous ai vu il y a quelques jours sur l'escalier de l'église.

—C'est là que je passe mon temps, en effet. Triste place, allez. Il y tombe plus de sous rognés que d'écus de six livres.

—Je le crois ; heureusement vous avez plus d'une corde à votre arc, lança Sambuca, en clignant de l'œil d'un air significatif.

Cosimo leva la tête avec un étonnement mêlé d'inquiétude.

—Vous vous trompez, répliqua-t-il, je vis d'aumônes et n'ai point d'autres ressources.

—Une autre bouteille ! cria Sambuca.

Puis, revenant à son interlocuteur :

—Regardez-moi, dit-il ; mes hardes ne valent pas les vôtres, j'ai l'air d'un gueux, et j'en suis un ; et cependant je vous régale de bourgogne, et je paye rubis sur l'ongle. Ce qui veut dire, mon brave, que je sais toutes les finesses du métier. Ne faites donc pas le malin avec un camarade, et avouez franchement que vos béquilles sont une amorce et que vous vous portez aussi bien que moi. Les loups ne se mangent pas entre eux, que diable !

Cosimo hésita, puis franchement :

—Bah ! fit-il, vous avez raison. Buons un coup à la santé du bourgeois crédule.

—A la bonne heure, dit Sambuca. Voilà ce que j'appelle un bon compagnon.

—Ça, mon nouvel ami, interrogea Cosimo, pourrait-on savoir depuis quand vous exploitez la bonne ville de Paris et ce que vous y faites, car je ne pense pas vous avoir encore rencontré.

—Je chante, comme vous l'apprend ce luth pendu à mon côté, et les profits de mon métier de chanteur n'étant pas gros, je les renforce en me mettant au service des gentilshommes qui ont besoin d'un garçon résolu et discret.

—Le métier a du bon, mais il est dangereux. On peut se brouiller avec le lieutenant de police.

—Quand on a des parlementaires comme ceux-ci, fit Sambuca, on s'entend avec tout le monde.

Et le jeune homme tira de dessous son manteau et allongea sur la table deux pistolets curieusement damasquinés.

Cosimo regarda son étrange compagnon avec une sorte d'incertitude.

—Voilà de belles armes, dit-il ensuite en étendant la main vers les pistolets.

—N'est-ce pas ? fit Sambuca avec bonhomie. Vous pouvez ajouter : de bonnes armes, car elles portent bien la balle, et ne manquent jamais leur but quand elles sont maniées par votre serviteur.

Et sans paraître avoir remarqué le geste de son partenaire, Sambuca replaça les pistolets à sa ceinture.

—Moi, reprit Cosimo, je ne prends pas de ces précautions-là, n'ayant pas occasion de me hasarder dans des aventures périlleuses.

—Ouais, pensa Sambuca, l'aveu est bon à recueillir. Nous allons nous entendre.

—Tenez, mon compère, continua-t-il, quand les braves gens se rencontrent, ils ne demandent pas mieux que de s'accorder. Pourquoi ne vous proposerais-je pas de vous associer à une expédition lucrative ?

—Fardieu, je veux bien. De quoi s'agit-il ?

—Il s'agit d'une bonne action.

—Une bonne action ?

—Oui, une fois n'est pas coutume, n'est-ce pas ? Et, en somme, une bonne action bien payée vaut mieux qu'une vilénie dont on vous marchandé le prix.

—Sans doute. Expliquez-vous.

—Voici la chose. Il y a un grand service à rendre à l'un des plus riches seigneurs de la cour.

—On le nomme ?

—Le chevalier Renaud de Torsac

Cosimo eut un haut-le-corps dont Sambuca feignit de ne pas s'apercevoir.

—C'est un généreux gentilhomme, continua-t-il ; on lui a enlevé sa sœur, et en attendant qu'il tue ou qu'il fasse pendre les auteurs du rapt, il veut retrouver la jeune fille.

—Ce désir est louable, reprit Cosimo, qui s'était remis. Et, ajouta-t-il naturellement, le chevalier de Torsac connaît-il le nom de ceux qu'il veut punir ?

—Parfaitement : l'un est le marquis Pier Angelo Baldi, l'autre...

—L'autre ?

—Un bandit du nom de Cosimo. Il tuera le premier, parce qu'il est gentilhomme ; quant à l'autre, mon Dieu, il se contentera de l'envoyer au lieutenant de police. A vous de voir, mon compère, si vous voulez m'aider à obtenir ce double résultat.

—Nous en recauserons, balbutia Cosimo en se levant. Voici l'heure des vêpres, il faut que j'aille à Saint-Étienne-du-Mont.

—Un instant, je n'ai pas tout dit.

Et, Sambuca, se tournant vers la porte, la ferma, et mit la clef dans sa poche.

—Que faites-vous, compagnon ? demanda Cosimo visiblement agité.

—J'assure la position. Nous nous sommes suffisamment amusés aux bagatelles. Il est l'heure de jouer la vraie pièce, maître Cosimo.

Le mendiant eut peur.

—Qui vous a dit ?... murmura-t-il, vous croyez...

—Je crois que tu es Cosimo, et comme je te tiens, je ne te lâche pas.

Et Sambuca fit de nouveau prendre l'air à ses pistolets.

—Veux-tu m'assassiner ? murmura le bandit tremblant.

—Non ; je veux simplement que tu m'avoues où tu as conduit mademoiselle Claire de Torsac.

—Mais, j'ignore absolument...

—Ne nie rien : j'étais là, tout à l'heure, quand le marquis Baldi est venu ; c'est ainsi que j'ai su ton nom, et que j'ai appris ta participation à l'enlèvement.

—La preuve ?

—La preuve, c'est qu'il t'a payé et que tu l'as remercié en fort bons termes, dit Sambuca en tapant sur la besace de Cosimo, laquelle rendit un son métallique.

—Tu es un fort rusé coquin, répliqua Cosimo, enfin maître de son émotion.

—Je suis charmé de la bonne opinion que je t'inspire ; mais nous ne sommes pas ici pour nous faire des compliments. Parle vite.

—Et si je refuse de parler ?

—Si tu refuses, c'est qu'alors tu as du goût pour la potence ?

—Bah ! On ne me pendra pas sans preuves.

—Tu sais que la torture n'est pas abolie. On te fera parler, bon gré, mal gré.

—Je ne parlerai pas, puisque je ne sais rien.

—Encore cette histoire ! fit Sambuca en levant les épaules.

Allons, exécute-toi de bonne grâce. Tu y gagneras la vie et de plus une jolie somme que je te promets au nom de mon maître.

—Le marquis donne sans compter, réfléchit Cosimo ; je ne ferai pas la sottise de le trahir.

Et, avec une conviction nouvelle, il répéta :

—Je ne sais rien.

—C'est dommage, lança froidement Sambuca ; mais comme, si tu ne sais rien du sort de mademoiselle de Torsac, il est avéré que tu as prêté main-forte au marquis Baldi, et que tu es prêt à recommencer, je te prévienso que je vais t'en ôter le moyen, en te faisant sauter la cervelle.

Cosimo vit le canon d'un pistolet à deux pouces de sa tête et fit un brusque saut de côté.

—C'est une plaisanterie, j'espère, dit-il en s'efforçant de sourire. Tu veux m'éprouver ?

—Par saint Jacques de Compostelle, mon patron, avança Sambuca, d'un ton qui n'admettait plus de doute, je te jure que si, lorsque j'aurai compté jusqu'à trois, tu n'as point parlé, tu es un homme mort.

Cosimo cherchait instinctivement à gagner la porte ; peine inutile, puisque la porte était fermée à clef.

—Un ! compta Sambuca.

Le bandit se mit à l'abri derrière la table ; mais la bouche du pistolet le rejoignit aussitôt.

—Ne fais donc pas l'enfant, raila Sambuca. Je compte deux.

Cosimo, éperdu, regarda son ennemi ; à la contraction des muscles de son visage, il comprit toute l'énergie de sa résolution.

Au moment où les lèvres du Castillan s'ouvraient pour prononcer le nombre fatal, Cosimo étendit les bras en s'écriant :

—Baisse ton arme ; j'avoue... j'avoue tout.

—C'est bien heureux. Ainsi, tu as enlevé mademoiselle de Torsac

—Oui.

—Tu sais où elle est ?

—Oui.

—Et tu me conduiras vers elle ?

—Quand tu voudras.

Cosimo fit toutes ses réponses d'un ton dégagé, presque joyeux. Une idée libératrice semblait avoir traversé le cerveau du bandit qui regardait Sambuca d'un air singulièrement triomphant.

—A l'instant, ordonna le Castillan.

—Suis-moi donc, fit Cosimo. Nous allons passer chez moi, où je changerai de costume, car je ne puis garder ces habits de mendiant : quand j'aurai fait ma toilette, nous partirons.

—Hâtons-nous, en ce cas ; il faut que je sois de retour chez mon maître avant ce soir.

—Sois tranquille, je ne te mène pas loin.

Sambuca paya le tavernier et, par mesure de précaution, prit le bras de son compagnon, qui l'entraîna dans la direction de la rue Saint Jacques.

Les deux hommes parcoururent cette rue dans toute sa longueur, et s'arrêtèrent devant une des dernières maisons.

—Voici mon domicile, fit Cosimo. La maison a deux issues.

Par l'une j'entre avec mon costume de mendiant, par l'autre je sors avec mon habit d'aventures. De la sorte, je n'éveille pas les commérages du quartier.

—C'est fort bien combiné, approuva Sambuca.

—Entrons.

Cosimo monta avec Sambuca au premier étage, et l'introduisit dans une pièce carrée, espèce de pandémonium où gisaient entassés les objets et les costumes les plus divers.

—Peste, remarqua Sambuca, voilà une vraie boutique à voleur. Et toi qui faisais le vertueux, Cosimo !

—Que veux-tu ? la modestie sied à tout le monde.

Tout en causant, le bandit s'habillait.

Il jeta sa souquenille dans un coin et s'affubla, en un tour de main, d'un costume complet de ratine grise.

Ainsi vêtu, il avait l'air d'un honnête et naïf courtaud de boutique.

Quand la transformation fut complète :

—Viens, dit-il à son compagnon.

Sambuca suivit son guide qui, par un escalier obscur, le fit descendre au rez-de-chaussée.

Un corridor sombre et humide s'ouvrait à l'extrémité de cet escalier.

Au bout de ce corridor filtrait un rayon de lumière, vers le milieu était percée une porte, invisible au premier examen et que Sambuca ne put, par conséquent, remarquer.

—Prends ma main, conseilla Cosimo à son compagnon, et tiens-toi bien, car les dalles sont humides et tu pourrais tomber.

Sambuca saisit la main droite du bandit et tous deux s'avancèrent avec précaution dans l'étroite allée dont le pavé raboteux et inégal se déroba à chaque instant sous leurs pieds.

A la hauteur de la porte que nous avons signalée, Sambuca sentit une bouffée d'air souterrain passer sur son visage.

—Où va-t-on par là ? demanda-t-il à Cosimo.

—Vas-y voir ! cria ce dernier avec un ricanement sauvage.

Et imprimant à Sambuca une violente poussée, en même temps, qu'il abandonnait sa main, il le lança, par la porte malheureusement ouverte, sur les marches glissantes d'un escalier aboutissant à l'un des carrefours des catacombes creusées sous le quartier Saint-Jacques.

Sambuca roula le long des marches, en poussant un cri de fureur désespérée ; puis le bruit de son corps meurtri par la pierre cessa de se faire entendre ; Cosimo resta un instant penché sur le souterrain pour s'assurer qu'aucun son inquiétant n'en remontait ; après quoi, il referma soigneusement la porte et mit les verrous en disant :

—Pauvre sire, qui se croyait maître de moi ! Pourris là-dans, mon compère ; personne ne viendra t'y chercher, et tu n'auras point le loisir de me faire pendre.

Le bandit s'élança au bout du corridor et prit la direction du quai des Morfondus, dans l'intention évidente d'aller se vanter auprès du marquis Baldi du service nouveau qu'il venait de lui rendre en le débarrassant du seul homme capable de trahir son secret.

Ce même soir, le chevalier de Torsac recut un rapport de messire Voyer d'Argenson, lieutenant de police, rapport complètement négatif et désespérant touchant le sort de Claire.

Pour surcroît de malheur, Andres arriva assez inquiet.

Sambuca, parti avant le jour, n'avait pas encore donné de ses nouvelles.

Les deux amis se regardèrent avec découragement.

Claire était-elle décidément perdue pour eux, ou ne devaient-ils la revoir que morte ou déshonorée ?

Question terrible à laquelle le chevalier et le comte ne purent songer sans une terreur qui abattit leurs dernières forces.

## XII

### CLAIRE.

Pendant que Renaud, Andres, Sambuca et les chevaliers de la Calotte, dévoués à Torsac, battaient Paris dans tous les sens pour avoir des nouvelles de Claire, la jeune fille languissait dans la retraite où la haine du marquis Baldi l'avait murée.

Claire avait été conduite à Meudon, dans une petite villa cachée au milieu des bois

Un parc de peu d'étendue l'entourait ; la porte grillée de fer en était gardée, nuit et jour, par un serviteur incorruptible.

Cet homme, suivant les ordres précis de son maître, ne pénétrait jamais dans la maison, réservée à Claire et à Rosette, cette servante dont nous avons entendu prononcer le nom par Cosimo.

Quoiqu'elle n'eût point vu encore le marquis, quoique sa prison ne manquât ni d'air ni d'espace, Claire vivait dans des in-

quiétudes continuelles qui avaient sensiblement altéré sa raison.

Rebelle aux consolations de Rosette, bonne fille au fond, malgré la consigne sévère qu'elle avait acceptée, mademoiselle de Torsac ne se hasardait qu'avec crainte dans le parc ; derrière chaque arbre, au tournant de chaque chemin, elle croyait voir se dresser la forme menaçante de Baldi ; sous les charmilles remuées par le vent, il lui semblait reconnaître le bruit des pas du marquis.

Alors, elle s'enfuyait vers la maison, affolée de terreur et se renfermait à double tour dans sa chambre.

La nuit, elle ne dormait pas, ou, si elle dormait, son sommeil était peuplé d'images effrayantes.

Au milieu des ces angoisses, elle se surprenait parfois à accuser Andres et son frère de n'être point venus encore à son secours.

Elle ignorait combien son enlèvement avait été enveloppé de mystère et avec quel soin le secret en avait été gardé.

Au bout de trois jours de cette existence infernale, l'énergie de Claire se réveilla et elle songea à se sauver elle-même, puisque les autres ne pouvaient rien tenter pour son salut.

Elle essaya d'abord de corrompre Rosette. Quand la servante entra dans sa chambre et s'apitoya sur la pâleur de son visage et sur l'abattement de ses traits, la jeune fille lui prit la main.

—Vous êtes bonne, Rosette, dit-elle, et je vous fais pitié, n'est-ce pas ?

—Oh ! mademoiselle, cela me saigne le cœur quand je vois que vous avez pleuré.

—Ainsi, vous seriez heureuse de me trouver gaie et souriante ?

—Sans doute.

—Eh bien, Rosette, savez-vous ce qu'il faut faire pour me voir ainsi ?

—Que faut-il faire, mademoiselle ?

—Il faut avoir compassion de mon chagrin et m'ouvrir, ce soir, la porte de cette maison, quand le gardien sera endormi.

—C'est impossible.

—Pourquoi impossible ? Craignez-vous de perdre votre place ? Je vous prendrai avec moi.

—Ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est que le gardien...

Rosette hésita.

—Le gardien ?...

—C'est mon mari, mademoiselle, fit Rosette en rougissant, et il me tuerait si je consentais à ce que vous dites.

—Je vous plains bien, allez, continua la jeune femme en pleurant, mais je ne puis que vous plaindre. Mon mari est tout dévoué au marquis et rien ne pourrait le faire manquer aux ordres qu'il a reçus.

—Mais savez-vous, Rosette, qu'en obéissant à ces ordres, votre mari s'expose gravement, qu'il peut être arrêté, mis en prison, le jour où je serai maîtresse de mes actes, car il faudra bien enfin que je sorte d'ici ! s'écria-t-elle avec un geste d'énergie révolte.

—Je ne sais pas ce qui arrivera quand on saura ce qui s'est passé, répondit Rosette, mais ce que je sais bien, c'est que ma complaisance ne peut aller jusqu'à vous rendre libre.

—Si vous ne pouvez me rendre libre, comme vous dites, Rosette, du moins pouvez-vous vous charger d'une lettre et la faire remettre à mon frère.

—Qu'obtiendrez-vous avec une lettre, mademoiselle, puisque vous ne savez pas où vous êtes et qu'on m'a défendu de vous le dire ?

—Qu'importe ? Je pourrai donner de mes nouvelles à Renaud et calmer ses inquiétudes. Voulez-vous prendre ma lettre ?

—Excusez-moi, mademoiselle.

—Vous refusez ?

—J'en suis désolée ; mais il le faut.

—C'est bien, répliqua froidement Claire, je croyais trouver encore quelque bon sentiment dans votre cœur ; je vois que je me suis trompée ; laissez-moi.

—Ah ! mademoiselle, ne me jugez pas ainsi. Si je vous fais autant de peine, ce n'est pas de mon plein gré, allez !

Dès ce moment, Claire perdit toute espérance. Une surexcitation nerveuse portée au plus haut point la fit revenir à cet état d'égarément que Cosimo avait signalé au marquis, et bien des fois le démon du suicide s'assit à son chevet et lui souffla à l'oreille de sinistres conseils.

La mort n'était-elle pas le moyen d'échapper à la honte, et son frère ne préférerait-il pas pleurer sur son cadavre que de la retrouver vivante et souillée ?

Claire était alors dans la situation du condamné qui se sait voué au supplice et qui l'attend de jour en jour en se demandant pourquoi on tarde tant à le frapper.

—Que voulez-vous ? demanda Claire.

—Mademoiselle, je ne sais comment vous dire cela.

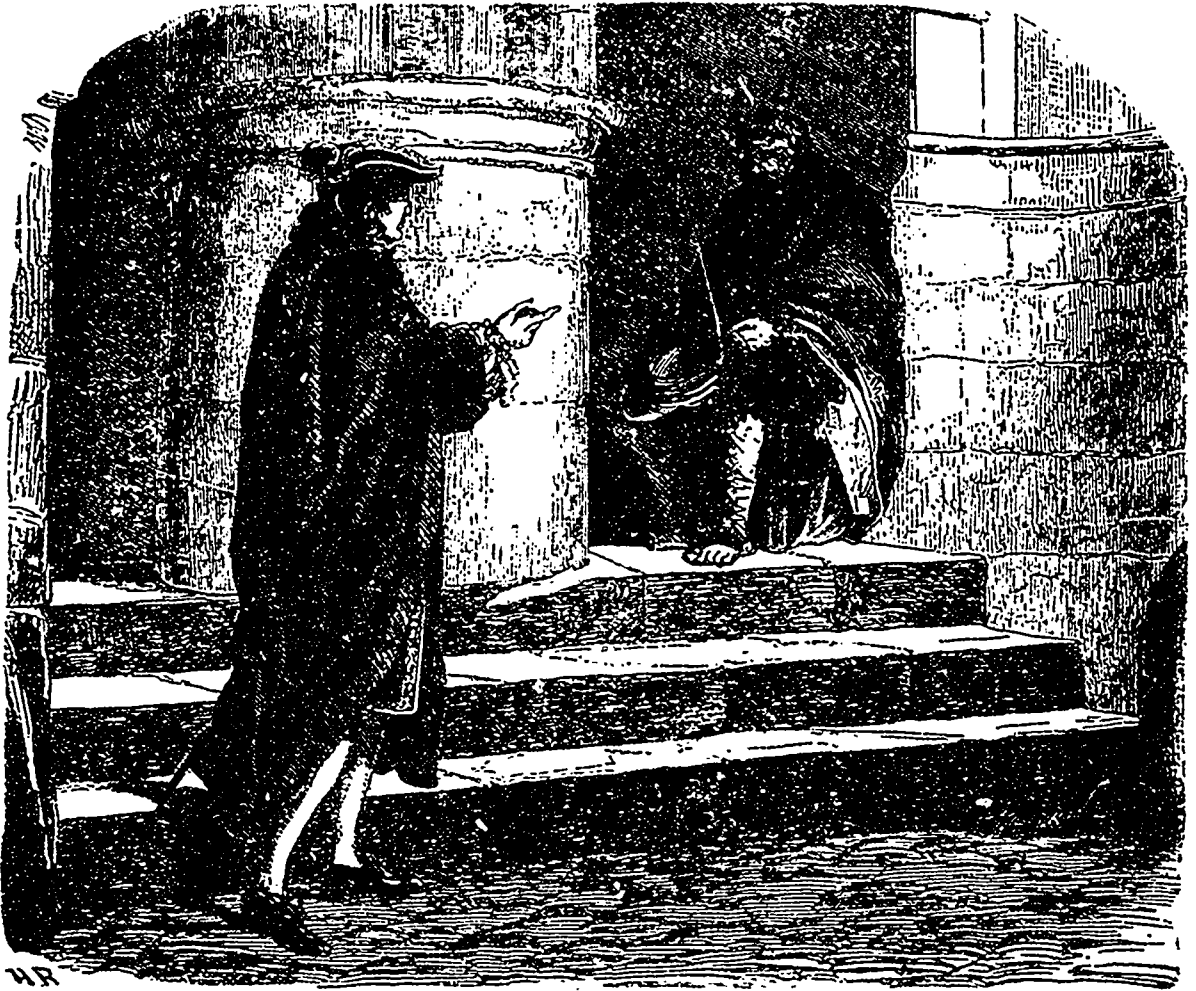
—Parlez, Rosette. Je suis prête à tout apprendre.

—Eh bien, mademoiselle, voilà ce que c'est. Un homme à cheval est arrivé tout à l'heure et nous a prévenus que le marquis serait ici dans trois jours au plus tard. Mon mari m'a bien défendu de vous le dire, mais comme je pense que vous ne me trahirez pas, j'ai pris sur moi de vous en informer.

—Je vous remercie, Rosette, répondit simplement mademoiselle de Torsac.

Surprise de ce calme qui cachait une violente émotion, Rosette regarda un instant sa maîtresse d'un air ébahi et, ne trouvant rien à répondre, prit le parti de sortir après une révérence toute gauche.

Quand Claire fut seule, elle se glissa dans un petit salon voisin de sa chambre, détacha d'un trophée d'armes anciennes



Cosimo, le mendiant de Saint-Etienne du Mont.

Elle attendait le marquis Baldi ; elle désirait sa présence autant qu'elle l'avait d'abord redoutée.

—Quand il viendra, pensait-elle, je n'aurai plus qu'un instant à souffrir, car je mourrai avant que ses lèvres m'aient fait entendre une parole outrageante.

Dans sa pensée, sa mort ne serait légitimée aux yeux de Dieu qu'à la condition d'être le suprême refuge de sa vertu.

Elle ne devait pas songer à se dérober au danger avant l'heure où ce danger se dresserait devant elle.

La pauvre enfant rêvait ainsi, pendant les longues heures du jour ; assise près d'une fenêtre, elle regardait, sans les voir, les arbres secoués par le vent d'automne ; et suivant, dans le ciel gris, le vol des oiseaux voyageurs, sa pensée l'emportait à leur suite vers son frère et vers son amant.

Vers le milieu du quatrième jour de captivité, Rosette entra d'un air embarrassé dans la chambre.

un poignard à lame large et acérée, puis le cachant dans son corsage.

—Le marquis peut venir dès à présent, murmura-t-elle, je suis prête à le recevoir.

### XIII

#### LA PORTE SECRÈTE.

La nouvelle de la disparition de Claire n'avait pas tardé à se répandre dans tous les cercles fréquentés par les amis de Torsac et du marquis.

Et, comme il arrive en pareil cas, cette nouvelle était commentée de mille manières.

Les uns disaient que la jeune fille s'était enfuie avec un amant ; d'autres qu'on l'avait enlevée.

Ces derniers étaient les amis de Torsac et nommaient tout haut le marquis Baldi, auteur présumé du rapt de Claire.

Si différentes qu'elles fussent dans les détails, toutes les versions s'accordaient sur un point. Claire était depuis une semaine, de gré ou de force, au pouvoir d'un homme ; qu'elle se fût donnée à cet homme ou que cet homme l'eût prise, sa réputation était perdue.

Beaucoup la plaignaient ; d'autres exerçaient leur esprit à son sujet, considérant cette aventure comme une très bonne occasion de gloses piquantes.

Ces bruits parvinrent bientôt aux oreilles de Torsac et de don Andrés.

Les deux frères—on peut leur donner ce nom, car le malheur commun avait resserré davantage leur lien d'amitié—les deux frères souffrirent alors de nouvelles angoisses.

En vain se disaient-ils que Claire était innocente de tout mal et victime d'une situation forcée, la souillure imprimée à la vertu de la jeune fille par les méchants propos du monde prenait de jour en jour un caractère plus apparent.

Ce n'était pourtant pas le propre de cette société élégante et vicieuse du dix huitième siècle de s'inquiéter de ces petites délicatesses morales.

La corruption était assez grande, assez publique alors pour qu'on ne vit dans le malheur de Claire que les résultats d'une fredaine sans importance.

Il n'en était pas ainsi : Claire avait toujours paru comme une protestation vivante contre les mœurs faciles des femmes de son rang ; ces dernières étaient jalouses de cette existence chaste, presque austère, de cette vertu gracieuse et sereine qui condamnait leurs folles équipées, à peine déguisées par le respect humain, et elles se vengeaient, en déchirant à belles dents la réputation de Claire, des reproches secrets de leur propre conscience.

Dès que Torsac eut acquis la certitude que le nom de sa sœur était sérieusement compromis, il prit une résolution, qu'il ne communiqua à personne, pas même à Andrés et dont nous ne tarderont pas à voir les effets successifs.

Andrés se préoccupait moins des suites de ces propos ; son âme chevaleresque plaçait Claire au-dessus de toutes les calomnies et de toutes les insultes, il ne songeait qu'à la retrouver.

Trois jours s'étaient écoulés depuis le départ de Sambuca, et Sambuca n'était pas revenu.

On sait pourquoi.

Depuis ces trois jours, don Andrés n'avait rien appris touchant le marquis Baldi, et à part les billets de Nocé et de Ravanne, aucun indice n'était venu l'éclairer sur ses actes, quoiqu'il eût bien souvent passé et repassé devant l'hôtel du quai des Morfondus pour chercher à surprendre les démarches de l'Italien ou de ses gens.

Peine inutile ! Les portes et les fenêtres étaient restées closes, pour une bonne raison qu'Andrés ne devait pas connaître, mais que nous pouvons, nous, révéler au lecteur.

Le marquis Baldi était à Meudon.

Il y était arrivé le soir du jour où Rosette vint annoncer à Claire de Torsac la prochaine visite de son ravisseur, et il s'était tenu caché dans le pavillon du gardien, dans le but d'étudier les allées et venues de sa captive et de choisir un moment opportun pour se présenter devant elle.

La première fois qu'il aperçut la jeune fille, elle se promenait lentement sous les arbres défeuillés.

Sa tête pensive s'inclinait sur sa poitrine, et le soleil couchant, la frappant de profil, faisait ressortir les lignes harmonieuses de son visage.

Pier Angelo la trouva plus belle que jamais et la passion, qui avait un instant fait place à la haine, se réveilla dans son cœur plus ardente et plus résolue.

Quand la brume tomba sur les bois et enveloppa la maison, où Claire venait de rentrer, d'un voile transparent, argenté par les rayons de la lune, le marquis ne résista plus au désir qu'il avait de se montrer, désir jusqu'alors paralysé par la crainte de se trouver en présence d'une pauvre insensée, comme le lui avait dit Cosimo.

Il s'avança discrètement jusqu'à la maison, en fit le tour et s'arrêta au pied d'une fenêtre faiblement éclairée.

Cette fenêtre était celle de la chambre de Claire.

Elle était située au premier étage et le mur dans lequel elle s'ouvrait se trouvait entièrement tapissé de rosiers, soutenus par un treillage en fer.

Le marquis, s'aidant de ce treillage comme d'une échelle, franchit la distance qui le séparait de la fenêtre, se soutint du coude sur l'appui de la croisée et regarda ce qui se passait à l'intérieur.

Claire était assise devant une petite table et écrivait à la lueur d'un flambeau.

Son attitude était calme ; son front, appuyé sur sa main gauche semblait pur de tout nuage et ses yeux ne gardaient aucune trace d'égarement.

—Cosimo m'a trompé, pensa le marquis. Celle qu'il m'avait peinte si désespérée prend fort bien son parti de sa captivité, ce me semble. Qui sait même si elle ne maudit pas sa solitude ? C'est ce dont il faut nous assurer.

Le marquis descendit avec précaution de son poste, afin de ne pas compromettre l'éclat de sa toilette, et revint sur ses pas.

La porte de la maison était ouverte.

Baldi entra, mais au moment de gravir l'escalier qui conduisait aux étages supérieurs, il réfléchit que Claire avait sans doute fermé à clef la porte de sa chambre, comme le conseillait la plus simple rudence, et que force lui serait de redescendre au bout d'un instant.

Au fond du vestibule où se trouvait alors le marquis, tournoyait un petit escalier caché dans la muraille et accédant à la chambre de Claire par un passage habilement dissimulé.

Ce fut par cette voie que Baldi parvint au premier étage.

Il appliqua son oreille à la cloison qui le séparait de la chambre de mademoiselle de Torsac et écouta.

Mademoiselle de Torsac allait et venait dans son appartement, pleinement rassurée sans doute sur les tentatives d'invasion, puisqu'elle avait eu soin de s'enfermer en rentrant chez elle.

Ainsi que le présuma le marquis, elle avait cessé d'écrire et faisait sa toilette de nuit.

Entièrement enveloppée dans un peignoir de batiste, elle s'était assise au coin du feu et venait de glisser ses pieds nus dans des mules de satin, lorsque le marquis fit jouer silencieusement le ressort d'un panneau tournant encadré dans la boiserie, et s'avança vers la jeune fille.

#### XIV

##### OU LE DRAME SUCCEDE A LA COMEDIE.

Claire entendit le frôlement léger d'un pas sur le tapis.

Elle se leva et, dans la glace placée sur la cheminée, aperçut le visage pâle du marquis.

Fuyant devant cette image maudite, elle fit soudain deux pas en arrière et se trouva presque dans les bras de son ennemi.

—Pardieu, mademoiselle, dit Pier Angelo, pardon de m'être introduit chez vous par surprise ; mais je n'avais pas le choix des moyens.

Muet, le regard fixe, Claire se retourna et, ramenant pudiquement les plis de son peignoir sur sa poitrine, revint s'asseoir auprès de la cheminée.

Baldi, pour le coup, la crut folle.

—Vous ne me dites rien, Claire ? vous ne me méprisez pas, vous ne me repoussez pas ?

—Vous voulez que je parle, monsieur ? vous sollicitez une parole, fût-elle l'expression de mon mépris ? Eh bien, écoutez-moi. Je ne rappelle rien de ce qui s'est passé ; j'oublie comment on m'a conduite ici et comment on m'y a retenue ; je ne veux voir que la situation présente. Vous avez bien tardé, monsieur le marquis ; si vous étiez venu, il y a cinq jours, il y a cinq jours que je vous eusse dit ce que je vais vous dire, il y a cinq jours que je serais morte ou libre.



Ces paroles prononcées avec une étrange fermeté, produisirent peu d'impression sur l'esprit du marquis, qui répondit en souriant :

—Ce préambule est bien grave. Qu'avez-vous donc à m'annoncer, mademoiselle ?

—Vous vous excusiez tout à l'heure, monsieur, du moyen que vous avez mis en œuvre pour entrer chez moi, reprit Claire. Vous avez vu, ma première émotion passée, que je n'ai point témoigné de surprise à cet égard. Je savais d'avance que vous ne reculiez devant rien pour assurer l'exécution de vos projets. Vous étiez attendu ici, et j'étais certain que vous entreriez, les portes fussent-elles verrouillées et les fenêtres barrées de fer.

—Maintenant que vous êtes en ma présence, prêt sans doute à toutes les audaces, déterminé à toutes les infamies, je dois à ma conscience de vous exprimer ma résolution et de vous épargner un remords.

—Si vous faites un pas vers moi, si vous m'adressez une parole outrageante, si avant cinq minutes même vous n'avez pas repris le chemin par lequel vous êtes venu, je vous jure, par la mémoire de mon père, que je me tue à vos yeux.

—Vous ne feriez pas cela, murmura le marquis impressionné, malgré lui, par l'attitude et par l'accent résolu de Claire de Torsac.

—Je le ferais, répliqua la jeune fille en s'armant du poignard qu'elle avait caché dans son corsage.

Le marquis hésita.

—Vous voyez bien, monsieur le marquis, reprit-elle avec une nouvelle force, que je ne vous crains pas et que toutes vos ruses tombent à néant. Si donc vous ne voulez point avoir à vous reprocher ma mort, si le sentiment de la pudeur outragée se réveille en votre âme et vous permet de comprendre ma volonté irrévocable, il ne vous reste qu'un parti à prendre : laissez-moi sortir de cette maison pure comme j'y suis entrée ; laissez-moi retourner chez mon frère.

Baldi se sentit un instant ému, pendant que parlait la fière enfant, mais le souvenir de Renaud de Torsac lui rendit le sentiment de sa vengeance.

Il se mit à sourire, de ce sourire sardonique et méchant dont il avait le secret, et affectant de prendre un ton léger :

—J'aime à croire, mademoiselle, que tout cela n'a rien de bien sérieux. Quoi ! vous vous tueriez pour échapper à l'amour d'un galant homme ? Le trait est trop beau pour qu'on y croie, et je pense, ma foi, qu'il ne s'est point renouvelé depuis Lucrèce ?

—Avez-vous bien réfléchi à ce que vous dites, monsieur le marquis ?

—Voyons, mademoiselle, songez-y : il y a huit jours que vous êtes ici. Depuis huit jours tout le monde vous croit coupable ; que gagnerez-vous ?..

—Assez, monsieur. Vous oubliez à qui vous parlez, et je ne suis point faite pour discuter avec vous l'opportunité de mes décisions.

Depuis un instant le marquis suivait tous les mouvements de Claire, dans l'intention de la désarmer.

Comme elle le regardait avec impatience, il s'élança tout à coup vers elle, et lui saisissant les bras :

—Pardieu, ma belle Lucrèce, s'écria-t-il, je vous empêcherai bien de vous faire le moindre mal !

—Laissez-moi, misérable ! répondit Claire en cherchant à se dérober à l'étreinte qui lui meurtrissait les poignets.

Dans cette lutte, le poignard tomba sur le tapis. D'un coup de pied le marquis l'envoya à l'autre bout de la chambre.

—Vous voyez bien, dit-il alors sans quitter les mains de sa victime, vous voyez bien que votre entreprise était insensée.

L'insolence railleuse de ces paroles ranima les forces de la jeune fille.

Avec un effort brusque et violent, elle arracha ses mains d'entre celles du marquis.

Puis elle courut au bout de la chambre et ramassa son arme.

—Pas un pas de plus ! dit-elle alors à Baldi, qui s'avavançait vers elle.

—Ah ! cette comédie romanesque est par trop fastidieuse ; finissons-en, mademoiselle.

Et de nouveau il chercha à l'atteindre.

Quand elle vit s'étendre vers elle la main de Pier Angelo, la jeune fille eut un regard de résignation suprême, elle appuya sur son sein la pointe de son poignard, un filet de sang vermeil coula de sa poitrine sur la blancheur de son peignoir, et elle tomba inanimée aux pieds du marquis.

—Est-ce possible ! s'écria le gentilhomme terrifié, en se précipitant vers elle.

Il la prit dans ses bras et la déposa avec précaution sur le lit.

Puis il appela Rosette d'une voix impérieuse.

Quand la pauvre servante vit sa maîtresse couchée, sans mouvement et sans souffle, sur ce lit souillé de sang, elle éclata en cris déchirants.

—Il ne s'agit pas de pleurer, fit le marquis d'une voix farouche. Réveille ton mari et qu'il aille quérir un médecin.

—Ah ! monseigneur, vous avez donc assassiné cette pauvre enfant ?

—Marcheras-tu, langue de vipère ? hurla Baldi au comble de l'exaspération.

Rosette sortit comme une folle de cette chambre funèbre, et courut tout raconter à son mari.

Lorsque le médecin arriva, Claire n'avait pas repris connaissance.

Il voulut interroger Baldi sur les causes de l'accident, mais le gentilhomme lui ferma la bouche avec ces mots :

—Votre devoir est de guérir et non d'interroger, monsieur. Examinez la blessure de cette jeune femme, et quoiqu'il puisse arriver, oubliez que vous êtes venu ici et pourquoi vous y êtes venu. C'est un conseil que je vous donne dans votre intérêt.

Le médecin, — vieux bonhomme timide s'il en fut, — regarda avec crainte son interlocuteur et entreprit de sonder la blessure de Claire.

Cette opération terminée, il hocha la tête d'un air important.

—Est-ce grave ? demanda Baldi.

—Très grave, monsieur.

—Avez-vous quelque espoir de guérison ?

—Je ne pourrai pas me prononcer avant trois jours. Si la fièvre se déclare avec trop d'intensité, elle peut emporter rapidement la malade. En attendant que je revienne, il faudra veiller ici continuellement. Avez-vous quelqu'un ?

—Moi, monsieur, dit Rosette avec empressement.

Le médecin posa un premier appareil sur la plaie et se retira.

Au bout d'une heure, Baldi songea, à son tour, à retourner à Paris.

La grave responsabilité qu'il venait d'assumer sur sa tête l'effrayait, l'action de Claire avait chassé de son esprit toutes les pensées coupables et il se demandait maintenant, avec un grand embarras, comment allait se dénouer cette situation difficile.

—J'enverrai prendre tous les matins des nouvelles de mademoiselle Claire, dit-il à Rosette en partant. S'il arrivait un malheur, si la blessée succombait, vous n'attendriez pas le retour de mon messager ; vous expédieriez immédiatement votre mari à Paris pour m'informer de l'événement.

## XV

### UN REVENANT.

Il faut retourner maintenant à Torsac et à don André que nous avons un peu négligés, tant qu'ils n'ont pas eu à jouer un rôle actif dans les événements.

Faire l'analyse de leurs angoisses ; raconter leurs alternatives d'espérances et d'abattements ; les accompagner dans leurs



courées sans résultat à travers Paris, ce serait s'imposer une tâche oiseuse, et, sans doute, le lecteur nous saura gré de lui épargner l'étude intime des sentiments divers de nos deux héros.

(Il est convenu, de temps immémorial, que les principaux personnages d'un roman sont toujours des héros ; veuillez donc, ami lecteur, pardonner à l'écrivain l'emploi de ce terme mirifique, qu'un long usage a consacré.)

Après cette parenthèse, nous nous trouverons tout juste en face de don Andrés, sortant de la maison de Renaud, où il avait pris provisoirement domicile.

Le jeune homme s'arrêta à deux pas de la porte, se demandant de quel côté il se dirigerait, lorsqu'il vit venir vers lui, descendant du pont Neuf, un homme que tout d'abord il ne reconnut pas.

Cet homme n'était vêtu que de lambeaux ; autour de sa tête s'entortillait un linge sanglant ; il boitait légèrement et, quoique marchant assez vite, s'appuyait sur un bâton de houx, comme en portent les paysans.

En apercevant le comte, il accéléra encore sa marche, et se posant devant don Andrés, il lui dit d'une voix triste :

— Je suis donc bien changé, señor, que vous ne me reconnaissez pas !

— Sambuca ! s'écria l'Espagnol en retrouvant son jeune serviteur dans le malheureux élopé qui lui parlait.

— Oui, Sambuca ! répéta le nouveau venu. Vous voyez comme on m'a arrangé, señor.

— Que t'est-il arrivé, mon ami ?

— Je vais tout vous dire. Laissez-moi vous demander d'abord si mademoiselle Claire est retrouvée ?

— Non ! murmura Andrés d'une voix sourde.

— Allons ! fit Sambuca presque gaiement, il est écrit que c'est à moi que reviendra l'honneur de vous rendre votre maîtresse.

— Tu sais donc quelque chose ?

— J'en sais assez pour connaître bientôt le reste.

— Cette expérience t'a coûté cher, mon pauvre Sambuca.

— Un peu ; mais cela m'est égal, pourvu que je réussisse.

— Et tu espères réussir ?

— Avant demain, si l'homme à qui vous devez imputer la cause de mon absence n'a point pris la fuite, avant demain vous aurez revu mademoiselle de Torsac.

Andrés rentra avec Sambuca, qui se trouva, au bout d'un instant, assis dans un bon fauteuil entre son maître et le cavalier, qu'on avait fait appeler aussitôt.

Après avoir raconté aux deux amis les détails que nous connaissons, c'est-à-dire sa chute dans les catacombes, Sambuca acheva son récit en ces termes :

— Ce damné Cosimo m'ayant jeté dans la cave, ainsi que je viens de vous le dire, señors, je restai évanoui sur le sol, Dieu sait pendant combien de temps.

— En revenant à moi, je me sentis brisé ; mes membres, meurtris par les pierres de l'escalier, ne pouvaient me rendre aucun service ; la tête surtout me faisait horriblement souffrir, et le sang, coulant de mon front, m'inondait les yeux. Mon pauvre corps resta donc étendu, dans une immobilité complète, tandis que mon esprit voyageait à la découverte d'une idée.

— Je ne savais pas où j'étais, j'ignorais s'il faisait jour ou nuit, attendu que la cave où Cosimo m'avait poussé était noire comme un four.

— Quand mes forces un peu revenues me permirent de proférer quelques plaintes, de longs échos me répondirent.

— Il me fut alors aisé de comprendre que je n'étais pas dans une simple cave, mais dans un souterrain spacieux, dont les nombreuses galeries renvoyaient le son de ma voix.

— Cela me donna quelque espoir.

— J'essayai de me lever ; j'appuyai mon bras droit à terre et, m'arc-boutant sur le coude, je haussai mon corps, de façon à m'asseoir. Une fois assis, je cherchai dans l'ombre quelque appui capable de me soutenir et de m'aider à me dresser sur les pieds.

— Ma main promenée autour de moi rencontra les derniers degrés de l'escalier.

— Une minute après, j'étais debout, mais chancelant comme un homme ivre.

— Au lieu de chercher à reprendre le chemin par lequel j'étais arrivé si brusquement, je jugeai prudent de longer la muraille et de m'engager plus avant dans le souterrain, espérant trouver quelque autre issue.

— Je m'avançais lentement, appuyé au mur froid et parfois trébuchant contre des pierres, dont le choc imprévu augmentait mes souffrances.

— Ce voyage souterrain dura près d'une heure, après laquelle la fatigue et la faim me forcèrent de m'arrêter.

— Contre la fatigue le remède était facile. Je l'appliquai vite, en me laissant glisser de tout mon long sur le sable.

— Quant à la faim, le problème était plus difficile à résoudre ; il ne me restait pas une miette de mon déjeuner.

— Sambuca, mon ami, pensais-je, tu vas mourir ici comme un imbécile, sans profit pour personne, sinon pour les rats qui te grignoteront les membres, si tant est qu'il y ait des rats dans cette prison de pierre. Un peu de courage et va jusqu'au bout.

— Sur cette belle résolution, que dictait ma cervelle, mais que mon corps montrait une certaine répugnance à exécuter, je me relevai, non sans peine, et je repris mon ténébreux voyage.

— Après une centaine de pas, le mur me manqua tout à coup et j'allai donner de la tête contre une surface dure qui me barrait le chemin.

— Un effroi insurmontable me glaça.

— Je pensai que j'étais arrivé au bout du souterrain et que je venais de m'enterrer moi-même dans ses plus secrètes profondeurs.

— En me retournant, je poussai une exclamation de contentement.

— Le mur ne m'avait pas manqué parce qu'il finissait, mais parce qu'il tournait brusquement à droite.

— En face de moi, au bout d'une galerie étroite, je voyais briller une lueur rougeâtre et s'agiter des formes humaines.

— Sans me demander un seul instant si j'allais tomber entre les mains d'amis ou d'ennemis, je précipitai ma course vers la lumière. Mais l'effort que j'avais fait pour aller plus vite épuisa mes dernières forces. Elles me firent soudainement défaut, et je tombai évanoui pour la secor je fois.

— Lorsque je rouvris les yeux, un vent glacial mordait mes membres ; j'étais couché sur une vieille couverture, dans un champ, en plein jour, au soleil.

— J'étais libre enfin.

— Autour de moi s'agitaient des hommes à figure bienveillante.

— D'autres manœuvraient une grande roue de bois au-dessus d'un trou entouré de pierres.

— Ces hommes étaient ceux dont j'avais aperçu les ombres dans la galerie, des carriers travaillant dans un lieu ouvert sur les dernières ramifications des catacombes, qui sont et es mêmes, comme il me l'ont appris, d'anciennes carrières abandonnées.

— Sans que je m'en doutasse, ma course souterraine m'avait conduit hors de Paris, dans les campagnes de Montrouge.

— Mes sauveurs me donnèrent à manger et à boire, et après m'avoir fait raconter mon aventure, me trouvant trop faible pour marcher, ils me rapportèrent à Paris sur leurs épaules et me firent admettre à l'Hôtel-Dieu.

— Je pensais en sortir le lendemain matin et venir vous communiquer mes découvertes, mais, pendant la nuit, une fièvre intense s'empara de moi ; j'eus le délire, j'oubliai tout, mademoiselle Claire, Cosimo, le marquis Baldi et vous-même, de telle sorte que le médecin put faire de moi tout ce qu'il voulait.

— Il me drogua si bien que, le quatrième jour de ma maladie, je me sentais plus faible encore que le premier.

— Je suppliai alors l'infirmier d'aller rue Saint-Nicaise et de demander le seigneur don Andrés de Corona, secrétaire de l'ambassadeur d'Espagne auquel j'avais à parler à l'instant même.

— L'infirmier haussa les épaules et répondit qu'il avait bien autre chose à faire.

— Je m'adressai à un second.

— Il dit au médecin de me venir voir, attendu que mon délire recommençait.

Que pouvait, en effet, avoir à dire au secrétaire de l'ambassade d'Espagne un pauvre diable de ma sorte ?

— Enfin, ce matin, me sentant mieux, j'ai pris mes habits ou plutôt ce qu'il en restait, j'ai volé un bâton à mon voisin de salle, et sans écouter médecin, sœurs de charité et infirmiers qui me priaient : Arrête ! et parlaient de me donner une douche, j'ai franchi le seuil de l'Hôtel-Dieu et me voilà désormais tout à vos ordres.

— Mais tes blessures, pauvre garçon ? objecta Renaud.

— Bah ! mes blessures ! Le contentement et le bien-être achèveront de les guérir. Occupons-nous du plus pressé.

— Tu sais donc réellement quelque chose du sort de ma sœur ?

— Sans doute. Donnez-moi des habits et, avant une heure, j'espère mettre entre vos mains un homme qui en sait encore plus long que moi.

— Viens donc, dit Torsac. Tout en t'habillant, tu me feras part de tes idées et j'aïserai au moyen de les exécuter.

## XVI

## LES SURPRISES DE COSIMO.

Dans l'après-midi de cette journée, maître Cosimo occupait son poste de bon pauvre à la porte de Saint-Étienne du Mont, lorsqu'il vit arriver sur la place quatre soldats, lesquels entrèrent à la taverne Sainte-Geneviève, en compagnie d'un homme convenablement vêtu d'un habit de drap brun.

Mais comme les soldats étaient sans armes, comme l'homme qui les accompagnait avait l'air tranquille et inoffensif d'un bon garçon qui aime à trinquer avec le militaire, et que d'ailleurs Cosimo ne connaissait pas plus les soldats que l'homme, il détourna de ce groupe son œil indifférent et reprit d'une voix dolente son appel à la charité publique.

Les fidèles étaient rares, car ce jour-là n'était pas un dimanche et il faisait un froid de neuf degrés. Aussi Cosimo gromela-t-il contre la dureté des temps et la rareté des bonnes aubaines.

Dans son dépit se mêlait un vif sentiment de rancune contre le marquis Baldi qui, depuis huit jours, n'avait pas réclamé une seule fois ses services et conséquemment n'avait pas laissé tomber dans sa main un seul petit écu.

Cosimo, à qui cette oisiveté semblait lourde, après les opérations largement rétribuées de la semaine précédente, Cosimo s'était présenté deux fois chez l'Italien.

La première, il ne l'avait pas trouvé.

La seconde, le marquis l'avait reçu, mais de fort mauvaise humeur et l'avait lestement congédié en le priant d'oublier désormais le chemin de son hôtel.

Ce n'était pas là le compte de notre homme qui croyait encore à la reconnaissance des vauriens.

Cosimo était donc fort triste.

En outre, il avait très froid et il se préparait à plier son bagage de mendiant pour aller se réchauffer dans quelque bouge du quartier, lorsque l'homme à l'habit brun sortit de la taverne Sainte-Geneviève et s'avança tranquillement vers Saint-Étienne du Mont.

Cosimo reprit aussitôt son allure suppliante :

— La charité, s'il vous plaît, mon bon monsieur, se mit-il à chevroter d'une voix nazillarde.

L'homme s'arrêta, appuyé sur sa canne, et tout en mordillant une cigarette, qui fumait entre ses lèvres, il se mit à considérer le mendiant d'un air narquois.

Mais le mendiant ne bougea pas et continua sa litanie.

Alors l'homme leva sa canne et touchant l'épaule de Cosimo :

— Eh bien, fit-il, on ne dit donc pas bonjour à ses connaissances ?

Cosimo se dressa sur ses pieds, comme si un ressort l'eût fait agir. Il avait reconnu Sambuca.

— Toi ? murmura-t-il, presque hété de terreur et de surprise.

— Aurais-tu peur des revenants, Cosimo ? En ce cas, je vais te prouver que je suis bien vivant.

Sambuca siffla.

Les quatre soldats sortirent ensemble de la taverne.

A cette vue, Cosimo fit mine de s'enfuir.

— Ne bouge pas, conseilla tranquillement Sambuca, et suis de bonne grâce ces messieurs. Ils ne sont pas armés, c'est vrai ; mais j'ai toujours, moi, les petits parlementaires que tu sais.

Et Sambuca, entr'ouvrant son habit, montra à Cosimo la crosse de ses pistolets.

— Tu veux donc me faire pendre ? balbutia le bandit.

— Pas encore... mais tu ne perdras rien pour attendre.

Allons, marche ; nous sommes à tes ordres, à présent...

— Où me conduisez-vous ?

— Tu le verras.

— Mais enfin, reprit Cosimo qui se piquait de logique, pour m'arrêter, il faut un ordre et tu n'en as pas...

— Erreur, mon ami. Connais-tu la signature de messire Voyer d'Argenson ? La voici au bas de ce papier...

— Canaille ! hurla le faux mendiant. Qui t'a donc tiré de l'endroit où je t'avais mis ?

— Je te raconterai cela, pour charmer les loisirs de ta prison.

Cosimo traversa, d'un air piteux, le carré Sainte-Geneviève ; Sambuca le fit monter dans une voiture, s'assit à côté de lui, pendant que deux des soldats prenaient place en face et deux autres sur le siège, en se serrant un peu pour permettre au cocher de garder son poste, et le véhicule descendit rapidement vers la Seine.

Un quart d'heure après, il s'arrêtait devant la maison de Torsac.

Sambuca y entra le premier, laissant aux soldats le soin d'y introduire le prisonnier, et fit invasion en criant : "Victoire !" dans la chambre où l'attendaient André et Renaud.

— Qu'as-tu fait ? demanda la comte.

— L'homme est là, seigneur, répondit Sambuca ; vous pouvez l'interroger vous-même. Dans sa situation, il ne peut se refuser à vous conduire auprès de mademoiselle Claire ; il a tout à gagner en agissant ainsi, et tout à perdre en faisant le contraire...

— Fais-le venir.

Cosimo entra en lançant des regards obliques sur les deux gentilshommes.

Le mystère de sa situation l'épouvantait.

— Drôle, lui dit Renaud qui s'était chargé de l'interrogatoire, songe à répondre franchement à toutes mes questions, si tu ne veux sortir d'ici pour aller chez le lieutenant criminel...

Cosimo regarda en tremblant l'homme qui lui parlait et baissa la tête en signe de soumission.

— C'est toi, reprit Torsac, qui accompagnais l'autre nuit le marquis de Baldi, quand il s'est introduit dans cette maison ?

— Oui, monseigneur...

— Tu sais, par conséquent, où est ma sœur, puisque tu as été le complice de son enlèvement ?

Cosimo hésita à répondre.

— Parle donc... commanda impérieusement Torsac.

— Monseigneur n'attend-il pas cet aveu pour m'envoyer à la potence ? demanda timidement le bandit.

— Eh ! j'ai bien d'autres soucis que ta pendaison, drôle. Explique-toi...

— Eh bien, monseigneur, fit Cosimo rassuré, promettez-moi la vie sauve et je vous dirai tout.

— Des conditions ?

— Mais, monseigneur...

— Parleras-tu !

— Puisque vous m'y forcez, il le faut bien... Mademoiselle de Torsac est à Meudon...

—A Meudon ! Tu ne me trompes pas ?

—Je vous jure que j'ai dit la vérité, monseigneur...

—En ce cas, dans une heure nous serons auprès d'elle... Et, malheur à toi si tu m'égares, car tu vas nous servir de guide.

Puis, réfléchissant aux hésitations récentes de Cosimo, le chevalier ajouta :

—Il faut que le marquis t'ait bien payé pour que tu aies ainsi tenu son secret !

—Il m'a donné mille livres.

—Inbécile, si tu étais venu me prévenir, je t'aurais donné le double, moi...

Les yeux de Cosimo s'allumèrent.

—Quel donmage ! murmura-t-il. Moi qui y avais d'abord pensé !

## XVII

### CE QUE VOULAIT RENAUD DE TORSAC.

Le mari de Rosette, qui, à ses fonctions de concierge, joignait celles de jardinier, ratissait tranquillement les allées de la villa de Meudon, lorsqu'il vit une voiture et deux cavaliers s'arrêter devant la grille.

Cosimo descendit de la voiture, gardé à vue par Sambuca, et s'avança vers le jardinier.

—Qui vous amène ? demanda ce dernier. M'apportez-vous un nouvel ordre du marquis ?

—Ouvrez, on vous le dira.

—Mais ces messieurs ? fit le gardien avec défiance.

—Ces messieurs m'accompagnent.

—En ce cas, je ne puis ouvrir...

Sambuca glissa le canon d'un pistolet à travers la grille.

—Caramba ! s'écria-t-il, ouvre, portier de malheur, ou je te casse la tête.

Le cerbère n'avait pas d'autres armes que sa bêche ou son râteau.

Il jugea prudent de s'exécuter et il ouvrit.

—Emparez-vous de cet homme, ordonna Torsac en entrant dans le jardin.

Le mari de Rosette voulut se débattre, mais Sambuca, aidé de Cosimo, qui passait décidément à l'ennemi, se rendit maître de lui et le garrotta solidement.

—Où le mettrons-nous, senior ? demanda le Castillan.

—Où vous voudrez ! Il suffit qu'il ne puisse prévenir le marquis de notre visite, si le marquis vient ici.

—Il y a, derrière la maison, un vieux cellier ; on pourrait l'y conduire, conseilla Cosimo.

—Oui, allez...

Pendant que Cosimo et Sambuca emportaient le jardinier et l'emprisonnaient dans le cellier, et que le cocher s'enfonçait dans le bois, emmenant hors de vue la voiture et les deux chevaux, le chevalier et le comte s'élançaient dans la maison.

Deux minutes après, Renaud était dans les bras de sa sœur.

Claire était levée depuis deux jours.

Elle allait mieux.

Sa blessure n'était heureusement point aussi grave que l'avait pensé le vieux docteur, et la convalescence commençait promettait d'être prompte, surtout en présence du bonheur qui venait tout à coup surprendre Claire.

Il faut renoncer à dépeindre la joie de Torsac et de don Andrés.

Claire les regarda longtemps l'un et l'autre, les yeux pleins de larmes, et, après les premiers moments d'effusion, elle leur raconta tout ce qui lui était arrivé.

Les regards de Torsac s'animaient bien des fois pendant ce récit ; il l'écouta, pourtant, sans trahir sa colère par aucun signe. L'heure d'accomplir sa résolution n'avait pas encore sonné.

—Je me sens forte ; votre présence m'a guérie ; emmenez-moi, je ne veux pas rester une heure de plus dans cette maison.

—Nous y resterons cependant, ma sœur, répondit Renaud, d'une voix grave.

—Pourquoi fuir ?

—Pour attendre le marquis Baldi, prononça le chevalier avec une intonation qui fit involontairement frissonner ses deux auditeurs.

Puis, s'apercevant de l'effet qu'il venait de produire, il prit la main de sa sœur et ajouta :

—Laisse-toi conduire, petite sœur. C'est à toi seule que je pense en ce moment.

Les nouvelles que Baldi avait reçues étaient rassurantes, et l'avenir recommençait à sourire à l'italien. Il ne redoutait plus les conséquences de l'acte désespéré de Claire ; de plus il tenait sa vengeance, les mille voix du monde s'étant chargées de porter à Torsac toutes les calomnies et tous les outrages dont la jeune fille avait été l'objet.

Pier Angelo prit donc la route de Meudon, l'âme pleine d'une infernale satisfaction.

Il allait revoir Claire, il allait lui offrir la liberté sans condition.

Mais si la jeune fille devait sortir pure de ses mains, que lui importait maintenant ?

Ne recueillait-il pas déjà les bénéfices de ses misérables manœuvres ? N'allait-il pas assister bientôt à la rage impuissante de Torsac, voir le hautain gentilhomme rougir de son nom souillé, et n'était-ce pas là une belle revanche des insultes que le marquis avait eues à subir, dans sa maison, de la part du chevalier ?

Ainsi rêvait Baldi, lorsqu'il descendit de cheval à la porte de sa villa.

A son grand étonnement, il trouva la grille ouverte et appela en vain le jardinier-gardien.

—Le maraud s'est enivré, sans doute, pensa Pier Angelo. Je le châtierai d'importance.

Il passa outre, se dirigea vers la maison—et monta au premier étage, où il rencontra Rosette.

—Où est votre mari ? lui demanda-t-il sévèrement.

—Je ne sais, monseigneur, répondit la servante, dont Baldi ne remarqua pas l'air contraint.

—Comment va mademoiselle de Torsac ?

—Mieux, monseigneur.

—Peut-elle me recevoir ?

—Oui, monseigneur. Elle est seule.

—Annonce-moi.

Et sans réfléchir à ces mots que venait de prononcer Rosette : *Elle est seule*, observation évidemment singulière, dans les conditions d'isolement où le marquis avait placé sa captive, l'italien entra, d'un pas délibéré, dans la chambre.

Claire était assise à la place même où il l'avait surprise quelques jours auparavant.

Elle le regarda d'un air froid pendant qu'il s'inclinait devant elle, et attendit les premiers mots du marquis.

—Vous voyez un homme bien revenu de ses mauvais sentiments, mademoiselle, commença hypocritement Baldi. Si j'ai attendu jusqu'à ce jour pour venir vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite et du malheur dont j'ai été le motif, c'est que je craignais de paraître à vos yeux, alors que ma présence eût pu déterminer une aggravation de votre mal.

—Et aujourd'hui que vous me savez hors de danger, interrompt Claire avec ironie, vous venez vous assurer si je suis en état d'écouter de nouveau vos paroles offensantes ?

—Je croyais vous avoir dit, mademoiselle, que vous n'aviez plus rien à craindre de moi et vous avoir fait comprendre que je serais désormais le plus respectueux de vos serviteurs.

—Vous allez donc, monsieur, faire tomber devant moi les barrières que vous y avez mises ?

—Cette maison est la vôtre, mais dès qu'il vous plaira de la quitter, je mettrai tout à vos ordres pour cela.

—Et, demanda Claire toujours railleuse, pousserez-vous la complaisance jusqu'à me ramener vous-même chez mon frère ?

—Votre frère m'a gravement insulté, mademoiselle.

—Et vous vous êtes vengé, n'est-ce pas, en me déshonorant aux yeux du monde ?

—Cela n'est pas, je l'espère; un violent amour m'a seul poussé vers vous, murmura le marquis, qui, satisfait par l'intime conviction de sa vengeance accomplie, trouva encore dans son cœur assez de respect humain pour ne pas se vanter de cette lâcheté.

—Je ne vous crois pas, monsieur le marquis. Le chevalier de Torsac aura à vous demander un compte terrible.

—Je lui rendrai celui qu'on se doit entre gentilshommes et qu'on règle l'épée à la main. Un peu de sang versé et nous serons quittes.

—Vous vous trompez, monsieur, nous ne serons pas quittes à ce prix, prononça soudain la voix mordante de Torsac.

Et le chevalier apparut, suivi de don Andrés, dans l'encadrement de la porte qui menait de la chambre au petit salon.

—Je suis trahi, murmura le marquis, blémissant de surprise et de colère.

—Vous êtes ici; c'est bien; reprit-il ensuite en se tournant vers Torsac, qui se tenait pâle et menaçant devant lui; cela nous épargnera bien des explications; car vous avez sans doute entendu tout ce que j'ai dit à mademoiselle. Vous êtes expert, au métier d'espion; ce n'est pas la première fois que vous le faites.

Torsac ne releva pas cette allusion au rôle qu'il avait joué dans la conspiration de Cellamare.

Il marcha vers son ennemi, et lui posant la main sur l'épaule :

—Écoutez bien ce que je vais vous dire, marquis. Vous m'avez offensé mortellement; vous avez livré à la risée du monde la réputation de ma sœur, le nom de mes pères. Il me faut une réparation aussi éclatante, aussi publique que l'a été l'offense.

—Je suis prêt à vous la donner. Choisissez vos armes.

—Vous vous méprenez. Il ne s'agit pas d'un duel.

—De quoi s'agit-il donc ?

—D'un mariage ! Pour réhabiliter ma sœur, je veux, vous m'entendez, je veux que vous lui donniez votre nom.

—Renaud ! crièrent en même temps Andrés et Claire pour protester contre cette déclaration qui les foudroyait dans leur amour.

—Silence, don Andrés; silence, ma sœur. Ce que je fais est la seule chose possible, et dussiez-vous en souffrir plus encore, je dois aller jusqu'au bout.

—Un mariage, répéta alors Baldi, en ricanant et profondément irrité de ton impérieux de Renaud, un mariage, c'est là cette réparation que vous exigez ?

—N'est-ce pas la seule possible, la seule complète ?

—Et ne craignez-vous pas de contracter envers vous-même une nouvelle dette de honte, en unissant votre sœur au marquis Baldi ?

—Le marquis Baldi se croit donc indigne de mon alliance ?

—Vous avez la mémoire courte, monsieur !

—Qui vous le fait croire ?

—Vos actes eux-mêmes. Faut-il vous remettre le passé sous les yeux ? faut-il vous rappeler les paroles que vous m'avez naguère jetées à la face ?... Je ne les ai pas oubliées, moi. Elles se sont gravées en traits sanglants dans mon cœur.

—Marquis Baldi, m'avez-vous dit, alors que je ne pouvais pas me défendre de vos insultes, marquis Baldi, votre aïeul "le médecin Nicolo, fut un empoisonneur et un traître; votre père fut un assassin impuni; vous cherchez, vous, à voler l'honneur des familles. Marquis, vous n'avez pas dégénéré."

—Eh bien, continua l'Italien, avec une ironie toujours croissante, eh bien, vous souvenez-vous, maintenant ? Et, c'est à cette famille des Baldi, à cette famille tarée, à cette famille maudite, à cette race d'empoisonneurs, d'assassins, de traîtres et de suborneurs, que vous voulez allier la vôtre ! Vous n'y pensez pas, monsieur le chevalier, et votre proposition de tout à l'heure était sans doute le résultat d'une minute d'égarement ?

—Avez-vous fini ? demanda froidement Torsac.

—Cela dépend de vous.

—Vous avez eu tort de me rappeler les faits accomplis, continua le chevalier. Ils ne changeront rien à ma résolution ;

si la mémoire de vos pères n'est pas exempte de blâme, votre nom, Dieu merci, est encore intact.

—Je suis heureux de la justice tardive que vous me rendez.

—Ne raillez pas. Ce n'est point une preuve de mon estime que je vous donne; je constate l'opinion du monde à votre égard. Cette opinion a sa puissance, même dans ses erreurs. Sans elle, sans cette lèpre morale qui ronge les réputations les plus saines, je ne vous dirais pas tout ce que je vous dis; je me contenterais de vous tuer.

—Vous êtes bien généreux, murmura l'incorrigible impudent.

—Répondez, maintenant; êtes-vous prêt à la réparation que j'exige ?

—C'est précisément parce que vous l'exigez que je n'y suis point prêt. J'aurais jamais mademoiselle de Torsac et je lui eusse volontiers offert mon nom, si elle avait attendu, si vous eussiez attendu vous-même, monsieur, cette détermination spontanée. Je suis assez galant homme pour la prendre. Mais dès qu'on me l'impose comme une loi inexorable; dès qu'on fait violence à mon libre arbitre et qu'on m'onlève le mérite de cette action, en me disant formellement: "Je veux," je réponds non moins formellement: "Je refuse."

—Prenez garde, monsieur. Si vous ne cédez point à mon injonction, il faudra bien que vous cédiez à celle d'un autre.

—Et qui donc aura assez de pouvoir pour me forcer la main ?

—Le duc d'Orléans, régent de France.

—Le régent a bien autre chose en tête que d'établir les sœurs de ses amis.

—Il y a temps pour tout, monsieur, interrompit une voix sévère à côté du marquis.

Baldi se retourna, étonné.

Le régent venait d'entrer dans la chambre. Il était en habit de chasse, et tout en fouettant de sa cravache ses bottes couvertes de poussière, il regardait le marquis avec une telle fixité que ce dernier baissa les yeux.

## XVIII

## L'HONNEUR EST SAUF.

Pour expliquer l'intervention subite du régent au milieu de la scène précédente, il faut dire qu'avant de partir pour Meudon, le chevalier de Torsac avait écrit à son illustre ami pour le prévenir de ce qui se passait, et en quelques lignes lui avait fait part de sa détermination au sujet du mariage de Claire, en le priant de l'aider à l'accomplir.

Entre autres qualités, le régent comptait la reconnaissance.

Il se souvint de l'aide efficace qui lui avait été prêtée par le régiment de la Calotte, et ne voulant pas attendre que Torsac vint se faire rendre justice en plein Palais-Royal, il avait résolu d'aller au-devant de la chose qu'on attendait de son pouvoir.

En conséquence, il avait commandé ses équipages de chasse et avait pris, avec une nombreuse escorte de piqueurs et de gentilshommes, la route du bois de Meudon.

Puis guidé par les indications de Torsac, préalablement renseigné par Cosimo, le prince avait bien vite découvert la villa du marquis et, laissant sa suite à quelque distance, avait pénétré discrètement dans la maison.

Depuis quelques instants, il assistait, témoin invisible, à la discussion de Renaud et de Baldi, voulant savoir si les choses ne se résoudraient pas naturellement.

Ce ne fut qu'après s'être bien convaincu de la résistance opiniâtre du marquis, que le régent apparut, comme le *deus ex machina*, au dernier acte de la tragédie antique.

Quand sa première stupeur se fut dissipée, Pier Angelo leva les yeux vers le prince, impassible comme un juge, et tenta de s'expliquer.

—Il est inutile, monsieur, dit le duc, que vous me fournissiez de nouveaux éclaircissements. Je suis suffisamment édifié, ayant entendu, tout à l'heure, la plus grande partie de votre entretien.

—Votre Altesse sait alors que je ne puis consentir à ce qu'on prétend exiger de moi.

—Monsieur Baldi, interrompit le prince, vous avez conspiré contre nous et l'on vous a laissé libre. Rendez-en grâce à l'affection que j'ai vouée au chevalier de Torsac. Cependant si libre que vous soyez, je n'ai qu'un mot à dire pour rétablir les choses dans leur premier état et vous renvoyer à la Bastille. En second lieu, vous vous êtes rendu coupable d'un rapt. Si vous connaissez les lois françaises, vous devez savoir de quelles peines ce crime est puni. La loi n'a pas été faite seulement pour le pauvre peuple, monsieur ; elle atteint aussi les gentils-hommes ; je ne veux pas qu'on le mette en oubli.

—Ce qui se passe ici peut rester entre nous, mais si l'honneur du nom de Torsac n'est point sauvegardé, s'il faut un procès criminel pour faire éclater au jour votre odieuse conduite et atténuer les effets de la calomnie qui s'est attachée à mademoiselle Claire, je serais impuissant, tout régent que je suis, à arrêter les suites de cet éclat.

—Le scandale sera plus grand, le mal ne sera pas réparé et, pour garder votre nom, vous exposez votre liberté en ce qui concerne le rapt, et votre vie en ce qui regarde la conspiration ; car les crimes d'Etat sont punis de mort, et ils ont fait tomber de plus hautes têtes que la vôtre.

Le régent débita cette tirade d'une voix calme, en homme qui conseille et non point en maître qui commande.

Ecrasé par cette parole souveraine, le marquis sentait la terre manquer sous lui ; il comprit que ce n'était plus l'heure des impudences et des railleries, et ce fut d'une voix humble qu'il demanda :

—Quelles sont les intentions dernières de Votre Altesse ?

—Je vous laisse juge de votre destinée. Vous épouserez mademoiselle de Torsac, aux yeux de toute la cour, dans la chapelle du Palais-Royal, ou vous partirez immédiatement pour la Bastille. Dans le premier cas, grâce plénière, dans le second, justice rigoureuse et sans merci. Choisissez.

—J'accepte, monseigneur, j'accepte le mariage. Mon orgueil froissé m'a fait repousser la réparation exigée par le chevalier de Torsac. La présence du désir formulé par Votre Altesse je ne puis que m'incliner avec respect, j'oserai dire avec reconnaissance, car cette réparation, ce mariage, comble les désirs secrets de mon cœur.

—Hypocrite ! murmura Torsac, en surprenant le regard plein de passion que Baldi lançait à sa sœur.

Andrès et Claire ne disaient rien ; mais ils se regardaient d'un air abattu comprenant tous les deux la nécessité terrible qui avait dicté les exigences de Torsac.

Le régent s'approcha du chevalier et échangea avec lui quelques paroles à voix basse ; puis, faisant signe au marquis de le suivre :

—Venez, monsieur, commanda-t-il ; venez annoncer à vos amis votre prochaine union. Il est bon que tout le monde soit le confident de votre bonheur.

Dès que le prince et le marquis eurent disparu, Claire se jeta en sanglotant dans les bras de Renaud.

—Tu ne feras pas cela ! s'écria-t-elle, tu ne me sacrifieras pas à cet homme, n'est-ce pas ?

—Il faut que ce mariage s'accomplisse, Claire, répondit avec fermeté le chevalier. Le respect que tu dois au nom sans tache de notre père te donnera du courage.

—Est-ce possible ! intervint alors Andrès d'une voix brisée. Avez-vous songé, Renaud, au malheur que vous allez répandre autour de vous ?

—Consolez-vous, mes enfants, reprit Torsac, en pressant avec effusion les mains de sa sœur et celles du comte, je n'ai pas encore dit le dernier mot de cette affaire.

—Qu'attendez-vous ?

—Ne m'interrogez pas. J'ai besoin de garder ma pensée tout entière. L'avenir calme ou guérit les douleurs les plus vives. Attendez et espérez.

Les deux amants regardèrent le chevalier avec hésitation. Ses paroles énigmatiques leur faisaient peur.

—Était-ce le bonheur, était-ce le désespoir qui allait devenir le mot de ce problème obscur ?

Les jeunes gens restèrent muets ; dominés par l'attitude solennelle de Torsac, ils ne devaient plus songer qu'à se laisser vivre, conduits vers leur destinée mystérieuse par la main toute-puissante du chevalier.

Quand il les vit ainsi couchés sous sa parole, Renaud voulut laisser dans l'âme de sa sœur une consolante impression.

—Claire, murmura-t-il, tu m'as mal entendu tout à l'heure, ou peut-être me suis-je mal expliqué. En t'imposant, comme un devoir, l'alliance du marquis Baldi, je ne prétends pas engager dans ce sacrifice ce trésor d'innocence que tu gardes dans ton cœur. En sortant de l'église, tu viendras reprendre ta chambre virginale. Le marquis te doit son nom, il te le donnera ; hors cela, vous serez étrangers l'un à l'autre.

—Je commence à vous comprendre, Renaud, dit don Andrès, dont l'âme se familiarisait rapidement avec les idées de son ami, idées rares alors et rappelant, dans leur manifestation la plus pure, les formes de l'antique et chevaleresque honneur espagnol, je vous comprends et je vous approuve, quoi qu'il puisse m'en coûter.

—Ne me comprenez pas trop, Andrès ; car, vous n'auriez peut-être pas le courage de porter le poids de mon secret.

Sur ces mots, qui redoublèrent les incertitudes de Claire, Torsac mit fin à l'entretien et s'occupa des préparatifs du retour.

Claire fut portée avec précaution dans la voiture. Renaud se plaça à ses côtés, abandonnant son cheval à Sambuca, et on allait partir, sans songer à Cosimo et au gardien toujours emprisonné dans le cellier, lorsque le Castellan, qui pensait à tout, dit à son maître :

—Tout n'est pas fini, señor. Que faut-il faire du jardinier ?

—Délivre-le, pardieu. Il n'est plus à craindre.

—Et Cosimo ?

—Ah ! Cosimo : ceci me regarde, intervint le chevalier. Avance, maraud.

Cosimo s'approcha.

—Qu'allons-nous faire de ta peau, drôle ? lui demanda le chevalier.

—C'est bien simple, répondit effrontément le bandit : je vous connais, vous autres gentilshommes, maintenant que je vous ai tirés d'embarras, vous allez m'envoyer pendre.

—Tu as du courage.

—Pourquoi pas. Et puis, être pendu un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'est-ce que cela fait, en somme ! Je me suis accoutumé d'avance à cette idée.

—Eh bien, voyons ; je suis bon diable. Demande ta grâce à Sambuca, que tu as voulu envoyer dans l'autre monde ; si Sambuca te pardonne, je ne te retiens plus.

—Dame, Sambuca, fit l'intéressé en s'adressant alors au nouvel arbitre de sa destinée, vois ce que tu as à faire. Si tu t'étais trouvé à ma place, quand tu es venu me chercher noise à la taverne ; si, comme moi, tu t'étais dit : "Je suis pris, et il ne faut qu'une poussée pour me délivrer," n'aurais-tu pas, je te le demande, agi comme je l'ai fait ? Je ne t'en voulais pas, car tu étais un bon compagnon ; mais, que diable ! il s'agissait de ma tête, et dans ces moments-là on ne réfléchit guère.

Le bandit plaidait sa cause avec un accent si comiquement convaincu, que Sambuca ne put s'empêcher de rire.

Sambuca avait bon cœur.

Et ce bon cœur-là était si plein alors de son succès récent, qu'il n'y avait pas en lui la plus petite place pour la rancune.

D'ailleurs le Castellan n'aimait pas à faire intervenir la justice dans ses affaires.

Il préférerait prononcer ses jugements et les exécuter lui-même.

En Espagne il eût volontiers réglé sa dette à coups de couteau.

Mais on était en France, et Sambuca avait devant lui un gredin de basse espèce, avec lequel un honnête hidalgo, comme il se piquait de l'être, ne pouvait se commettre décemment.



Il fit toutes ces réflexions, et jugeant, en outre, que Cosimo ne manquerait pas un jour ou l'autre de payer en bloc tous ses méfaits, il le regarda de haut en bas, comme il convient à un maître omnipotent, puis s'élançant à cheval :

—Va te faire pendre ailleurs, dit-il. Je te tiens quitte.

—J'ai de la chance, réfléchit Cosimo en voyant s'éloigner la voiture et les cavaliers ; en pareil cas, le marquis Baldi m'eût cassé le crâne. Les honnêtes gens ont du bon. Lorsque j'aurai de quoi, j'achèterai de leurs principes. Le philosophe doit tâter à tout.

Ce monologue achevé, Cosimo reprit à pied le chemin de Paris, guignant de l'œil les passants pour voir s'il ne rencontrerait pas quelque bonne mine à exploiter, en attendant qu'il prit patente d'honnête homme.

## XIX

## LE CŒUR ET LA MAIN

Lorsque don Andrès et Sambuca eurent repris possession de leur appartement de la rue Saint-Nicaise, le Castillan mit tous ses soins à dissiper la sombre humeur de son maître.

—Comment veux-tu que je me console, répondait le comte à toutes les exhortations de son fidèle serviteur. Claire est perdue pour moi, et je n'aurai pas même la triste consolation de la voir longtemps encore, car le roi Philippe V va me rappler en Espagne.

—Avant cela, il passera beaucoup d'eau sous le pont Neuf, senor. J'ai dans l'idée que tout se terminera à votre satisfaction.

—Qui te le fait croire ?

—Vous le verrez. En attendant, prenez de la distraction, voyez le monde, visitez vos amis et attendez. C'est, je crois, ce que vous a dit le chevalier de Torsac.

—En effet. Eh ! j'y pense, fit tout à coup Andrès, Renaud m'a donné rendez-vous pour ce matin. Il s'agit du vicomte de Marsanne.

—Ne m'avez-vous pas dit que le vicomte de Marsanne était votre rival ?

—Oui, mon rival auprès de mademoiselle d'Uzès.

—Alors, si rival a jamais été accompagné des vœux de son compétiteur, c'est bien celui-là.

—Sambuca, j'ai donné ma parole à mademoiselle d'Uzès ; mais bien des événements se sont passés depuis le jour où je considérais cette parole comme un lien plus fort que ma volonté. A cette heure, je ne me sens pas le courage d'aller jusqu'au bout ; aucune femme ne pourra plus me faire oublier Claire, et, dussé-je y perdre la considération dont on m'entoure, je n'épouserai pas mademoiselle d'Uzès. Tu vois donc que le vicomte de Marsanne est le bienvenu.

—Le chevalier de Torsac s'occupe de lui ?

—Beaucoup. Il a rendu un grand service au régent.

—Oh ! le régent n'a rien à voir là-dedans, j'imagine. Si M. de Torsac protège le vicomte, c'est à votre intention, soyez-en sûr. Quand mademoiselle d'Uzès sera mariée, vous serez libre, vous.

—Que ferai-je de cette liberté, Claire étant la femme d'un autre ?

—A votre place, je sais bien ce que je ferais.

—Que ferais-tu ?

—J'irais provoquer le marquis Baldi, etc...

—Sambuca, le marquis Baldi appartient à Renaud de Torsac, et Renaud de Torsac m'a fait jurer de ne rien tenter contre celui qui va devenir son beau-frère. Je comprends l'honneur scrupuleux de mon ami, et mon amour s'incline devant mon devoir.

—Alors, j'y perds mon latin.

Don Andrès laissa Sambuca conjecturer à son aise et se demander le mot d'une énigme indéchiffrable pour lui-même. Il quitta son logis et s'achemina vers la maison du quai Bourbon, où Renaud l'attendait depuis une heure.

Pendant que les deux amis se rejoignaient, un doux tête-à-

tête avait lieu dans le salon de la vieille parente chez qui Julien de Marsanne recevait l'hospitalité.

La bonne dame lisait ses psaumes au coin de la cheminée et ne s'occupait pas beaucoup du babil du vicomte, lequel était assis sur un tabouret aux pieds de la gentille Marguerite.

Malgré la présence d'un tiers, nous maintenons le mot de tête-à-tête que nous avons écrit plus haut, car les amoureux s'inquiétaient tellement peu du témoin de leur entrevue que ce témoin ne pouvait sérieusement pas compter entre eux.

D'ailleurs, la vieille femme était au courant de l'amour du vicomte et de Marguerite et, dans l'intérêt bien entendu de son jeune parent, elle encourageait cet amour, ce qui explique suffisamment son attitude toute passive.

—Vous êtes cruel, monsieur Julien, dit tout à coup Marguerite ; vous ne songez pas aux douleurs de ma bonne marraine, et à sa captivité ?

—J'y songe beaucoup, au contraire.

—Eh bien ?

—Eh bien, cette pensée ne m'est pas trop désagréable.

—Fi, monsieur, c'est bien mal.

—Que voulez-vous ? A quelque chose malheur est bon. Votre marraine ne m'aimait pas et je gagne à son absence le plaisir de vous voir souvent et l'espoir de vous épouser.

—M'épouser ! Et le comte de Corona ?

—C'est vrai, réfléchit l'amoureux. Vous l'aimez donc, le comte de Corona ?

—C'est un brave gentilhomme.

—Cela n'est pas répondre. L'aimez-vous ?

—Comment voulez-vous que je m'explique et pour qui me prenez-vous.

—Mais...

—Vous êtes un étourdi et un oublieux, monsieur Julien.

—Moi ?

—En me parlant du comte, vous me dites aujourd'hui. "L'aimez-vous ?" quand vingt fois vous m'avez dit vous-même : M'aimez-vous ?...

Elle rougit un peu et ajouta :

—...Et que je vous ai répondu.

—Vous êtes adorable, murmura Julien, et la suite de tout ceci est bien simple. J'irai trouver le comte, qui est un galant homme, et je lui rapporterai notre entretien.

—Y songez-vous ?

—Certainement, puisque je songe à notre mariage. Je trouve seulement que le régent tarde bien à me remercier en me mettant à même de constituer un mari présentable. La fortune me boude, décidément.

La porte du salon s'ouvrit et on annonça le comte de Corona.

Andrès salua la vieille dame qui se levait pour le recevoir ; puis, baisant la main de mademoiselle d'Uzès :

—Je ne m'attendais pas, mademoiselle, dit-il, à vous rencontrer ici.

—Diable ! pensa Marsanne, se trompant à l'expression des paroles de don Andrès, serait-il jaloux ?

—Je vous ai bien négligée, ces temps-ci, mademoiselle, continua le comte, mais j'ai su que monsieur le vicomte de Marsanne avait pris à cœur de vous distraire de la perte de votre excellente marraine, et ma faute me semble, grâce à cette circonstance bien plus facile à pardonner.

—Monsieur ? s'écria Julien mis en colère par le léger persiflage de don Andrès.

—Ah ! pardon, fit alors l'Espagnol, vous êtes impatient d'avoir affaire à moi, monsieur le vicomte ?

—Quand il vous plaira, riposta Julien.

—Nous ne nous entendons pas, je le vois, sourit Andrès. Quittez cet air irrité, vicomte ; je n'ai point voulu vous offenser : je connais ma situation et la vôtre ; nous sommes faits pour rester amis. La preuve en est dans ce message dont je suis chargé pour vous, l'ayant reçu des mains de mon ami Torsac, qui lui-même le tenait du régent.

—Du régent ! exclama Julien dont les traits s'illuminèrent.



Le vicomte ouvrit vivement la dépêche que lui tendait don Andrés.

— Colonel ! cria-t-il ensuite avec un tressaillement de joie, le régent m'envoie un brevet de colonel.

— Et il espère, ajouta don Andrés que, grâce à la position brillante qu'il vous offre, une alliance honorable vous permettra bientôt de faire noble figure à la cour.

— Une alliance ? Celle que je rêve est à votre discrétion, monsieur le comte.

— A ma discrétion ?

— Ne sommes-nous pas rivaux ? ajouta franchement Julien en désignant mademoiselle d'Uzès.

— Si nous sommes rivaux, colonel, c'est à mademoiselle Marguerite qu'il appartient de se prononcer entre nous. Les influences qui la dominaient n'existent plus, ou du moins sont considérablement affaiblies : elle peut s'expliquer en toute assurance.

Marguerite regarda tour à tour son amant et son fiancé d'un air plein de malice féminine et répondit gentiment :

— Monsieur le comte, vous vous moquez d'une petite fille, en la mettant dans cet embarras. On m'a habituée à voir en vous mon futur mari et, maintenant n'ayant plus de protecteurs, c'est à vous que je dois soumettre ma volonté et demander conseil. Pendant que vous me négligiez, comme vous vous en êtes accusé tout à l'heure, je me suis trouvée maîtresse de mes actions :

— Et, interrompit Andrés, vous vous êtes habituée à mon absence ?

— Je l'ai regrettée, monsieur. Si vous étiez venu, je vous eusse demandé plus tôt le conseil que je vous demande aujourd'hui.

— Et ce conseil ?...

— Le voici : Entre la main que j'ai promise et le cœur que j'ai donné, pour quoi dois-je me prononcer ?

— La main représente l'avenir ; le cœur représente le présent. Le cœur doit l'emporter, ce me semble.

— En ce cas, monsieur le comte, l'avenir, c'est vous ; le présent c'est M. Julien de Marsanne.

— On ne congédie pas un homme en termes plus charmants, fit Andrés en baisant la main de Marguerite. Je mets mes droits entre les mains du vicomte : le présent et l'avenir sont à lui.

Puis, quittant le ton léger qu'il avait pris pour se mettre au diapason du langage précieux sous lequel Marguerite s'était plu à déguiser son embarras, il ajouta cordialement :

— Soyez heureuse, mademoiselle. Vous avez fait un bon choix. M. le vicomte Julien de Marsanne s'appelait tout à l'heure mon rival ; je désire que, bientôt, il veuille s'appeler mon ami.

Les deux gentilshommes se serrèrent la main ; puis, ayant pris congé des deux femmes, ils sortirent ensemble, Julien pour aller remercier le régent de la haute faveur dont il venait d'être l'objet, Andrés pour rapporter à Torsac le résultat de sa double négociation.

## XX

### LES ADIEUX.

Pendant les jours qui suivirent le retour de Claire à Paris, Torsac eut de longs entretiens avec le régent.

Andrés lui-même fut plusieurs fois appelé au Palais-Royal, et le prince le traita avec une bonté bien faite pour gagner à sa cause le cœur du jeune homme.

— Fixez-vous en France, mon cher Andrés, lui disait-il souvent, vous y ferez une fortune rapide ; je me charge de vous l'assurer.

— Monseigneur, répondait tristement le comte, la cause qui m'eût décidé à demeurer à Paris n'existe plus. Celle que j'aime ne peut pas être à moi. Je retournerai à Madrid, quand mon gouvernement me rappellera. Jusque-là je veux jouir en avare de la contemplation du trésor que je vais perdre.

L'ordre attendu et redouté par Andrés lui parvint au sortir d'une de ces entrevues.

Il courut chez Renaud, caressant une dernière espérance, et lui tendit le message d'Alberoni.

— Eh bien, dit le chevalier après l'avoir lu, il faut obéir au ministre d'Espagne ; il faut partir.

— J'attendais de vous une autre parole, Renaud.

— Que puis-je vous dire ?

— Vous pouvez me rendre le plus heureux des hommes ; vous pouvez me donner votre sœur.

— Encore cette folie ?

— Pourquoi pas ? Je vivrai en Espagne avec elle et la calomnie ne viendra pas nous y chercher.

— Détrompez-vous. Les cours échangent leurs chroniques galantes. On dira que le comte de Corona a payé de sa personne la faute du marquis Baldi, et à la tache imprimée sur mon nom s'ajoutera le ridicule promptement jeté sur le vôtre.

— Vous allez bien loin, Torsac.

— Je sais où je vais. La nouvelle du mariage de ma sœur avec le marquis a calmé tous les propos, étouffé tous les bruits ; on en est venu à ce point que la question de l'enlèvement même passe à l'état de fable. On voit aujourd'hui dans l'alliance arrêtée une transaction toute naturelle, sans précédents honteux, sans suites terribles. En un mot, l'honneur est sauf ; le résultat que je désirais est obtenu.

— Mais le marquis peut tout dire, lui !

— Rassurez-vous : le marquis ne parlera pas.

Torsac prononça ces mots avec une intonation dont le comte ne remarqua pas l'étrangeté.

— Je partirai donc, puisque tout est fini, soupira don Andrés.

— Partez, je vous le conseille, et partez dès ce soir.

— Soit ; mais vous me permettrez, Torsac, de faire mes adieux à votre sœur ?

— A quoi bon ? Vous raviveriez vos douleurs et les siennes. Soyez courageux jusqu'au bout ; partez.

— Quoi ! pas même cette dernière consolation ?

— Pas même cela !

— Ah ! Torsac, maudit soit le jour où je suis venu en France !

— Vous êtes égoïste, Andrés ; vous craignez de souffrir. Apprenez à supporter vos peines, mon ami ; vous êtes jeune et vous pouvez attendre un peu l'heure du bonheur.

— Cette heure ne viendra plus.

— Qui sait ? murmura Torsac en le regardant avec une sollicitude attendrie.

Andrés désespéré partit le soir même.

En l'embrassant pour la dernière fois, Renaud lui dit ces mots que le comte emporta dans son cœur comme un vague rayon luttant contre l'obscurité de son avenir :

— Dites-moi adieu sans amertume et sans reproches, cher Andrés. Le bonheur de ma sœur est lié au vôtre. Je ne l'ai jamais oublié. Dans un mois, vous recevrez de mes nouvelles. Jusque-là, vivez avec nous par le souvenir.

Deux jours après le départ du comte de Corona, un double mariage fut célébré dans la chapelle du Palais-Royal.

Les époux étaient, d'une part, Claire de Torsac et Pier Angelo, marquis Baldi ; de l'autre, le vicomte Julien de Marsanne, colonel de cheval-légers et la toute charmante Marguerite d'Uzès.

## XXI

### LE MARIAGE.

Une grande foule de courtisans et de dames encombra l'église où la messe fut célébrée par l'évêque d'Autun, proche parent des Torsac.

Le régent assistait à la cérémonie, après avoir signé aux deux contrats, et il avait voulu que les réjouissances destinées à fêter les deux jeunes couples eussent lieu dans les salons du palais.

Torsac avait eu, le matin même du grand jour, un dernier

entretien avec le duc d'Orléans, lequel échangeait fréquemment avec lui des signes d'intelligence.

Le chevalier, un peu pâle, mais souriant à ses amis, était agenouillé derrière sa sœur dont l'attitude modeste et la radieuse beauté avaient gagné, au premier aspect, le cœur des assistants.

Quant au marquis Baldi, il paraissait triomphant. Son impudente entreprise se terminait, en somme, par une excellente affaire.

Décidé depuis longtemps à ce qu'on appelle encore faire une fin, son mariage avec Claire le rendait réellement heureux. Une femme charmante, une dot de huit cent mille livres et l'oubli du passé, que pouvait-il souhaiter de plus ?

Aussi, dans son for intérieur, bénissait-il le régent de lui avoir forcé la main et d'avoir sauvé son amour-propre, en lui imposant une décision que pour tout au monde il n'aurait pas consenti à accepter du chevalier.

Dans ces rêves chèrement caressés par son imagination, Baldi oubliait tout ce qui se passait autour de lui, il n'entendait pas les paroles du prêtre et les murmures de la foule ; il avait perdu jusqu'au souvenir des sentiments de Claire à son égard.

Etre aimé d'elle lui semblait une conséquence naturelle de sa nouvelle position. Puisqu'elle l'avait accepté sans murmure, pourquoi ne l'aimerait-elle pas ?

Baldi rêvait encore, lorsque les dernières oraisons lui annoncèrent la consommation de l'acte religieux.

Les mariés passèrent de la chapelle dans les salons, où un splendide repas les attendait.

Le régent était assis entre Claire et Marguerite, Baldi et Julien figuraient en face aux côtés de madame de Berry, fille du duc d'Orléans.

Le soir, les grands appartements s'ouvrirent pour un bal où tout ce que Paris comptait d'hôtes illustres avait été convié.

Le régent fut charmant de gaieté et d'esprit : il dansa avec Claire ; il dansa avec Marguerite, tandis que Julien de Marsanne, fou de bonheur, courait de groupe en groupe, avide des témoignages d'admiration éclatant sur le passage de sa jeune épouse.

Torsac ne dansait pas, lui. Il attendait.

Un divertissement imprévu couronna la soirée.

Le régiment de la Calotte avait sa place marquée au programme.

Vers minuit, les portes d'un salon réservé s'ouvrirent toutes grandes, sur un signal du régent, et l'on vit s'avancer, en bon ordre, un cortège composé de tous les chevaliers de la Calotte, amis de Torsac et de Julien.

La foule se rangea sur deux lignes pour le laisser défilé.

Le régent et madame de Berry s'étaient assis au fond, ayant à côté d'eux Claire et Marguerite, les deux reines de la fête. Derrière se tenaient debout, Julien, Baldi et le chevalier.

Le cortège traversa avec majesté l'immense salon.

En tête, marchaient les massiers, portant la marotte d'argent et montrant, sur le devant de leur casaque blanche, les armes de l'ordre brodées en or.

Un porte-étendard les suivait, agitant une bannière surmontée du bonnet de la folie. A la file venait une foule nombreuse de calottins aux costumes éclatants et bizarres, précédant les douze grands officiers de l'ordre, ceux-là même que, dans une circonstance sérieuse, Torsac avait choisis pour former sa compagnie d'élite, garde secrète du régent.

Deux d'entre eux, Nocé et Ravanne, portaient chacun un coussin de velours sur lequel resplendissait une riche parure de diamants.

Un troisième, Lafare, avait à la main un petit rouleau de velin lié d'un cordon de soie amarante.

Le régiment de la Calotte se groupa autour du régent et des mariés.

Lafare seul, flanqué de Nocé et de Ravanne, se tint debout devant le prince.

Il déploya lentement son manuscrit, avec la dignité conve-

nable à un poète, sûr de l'impatience de ses auditeurs et lut des vers de sa façon, à la louange des deux épousées.

Une triple salve d'applaudissements salua l'inspiration galante du poète courtisan, qui se perdit dans les rangs, avec une modestie de bon goût, après avoir été admis à baiser respectueusement la main de Claire et celle de Marguerite.

Nocé et Ravanne vinrent alors fléchir le genou devant le régent.

Philippe d'Orléans se leva et ayant reçu des mains des deux chevaliers les bijoux magnifiques qu'ils portaient, il voulut en parler lui-même Claire et Marguerite, avec cette grâce pleine de distinction qu'il savait mettre à toutes choses.

— Oh ! monseigneur ! s'écrièrent à la fois les deux jeunes femmes, touchées de cette brillante surprise.

— C'est mon cadeau de nocces, sourit le régent. Ne m'en veuillez pas de vous l'offrir si pompeusement, mesdames. C'est le régiment de la Calotte qui, par la voix de Nocé, a sollicité l'honneur de vous l'apporter, en même temps qu'il venait vous offrir ses compliments si galamment mis en vers par Lafare.

— Allons, Torsac, continua le régent en se tournant vers son ami, remercie ton régiment de cet hommage public rendu à la sœur de son colonel, et vous, monsieur de Marsanne, joignez-vous à votre chef.

Torsac et Julien se mêlèrent aux calottins, échangeant avec eux les compliments hyperboliques d'usage et les embrassades de rigueur.

Peu après, l'orchestre attaqua un air de ballet dû à l'inspiration du prince lui-même qui, on se le rappelle, était musicien à ses heures, comme il était chimiste, peintre et cuisinier.

A ce signal, le cortège des calottins se reforma et dansa un intermède burlesque où Julien de Marsanne fit joyeusement sa partie.

Les fous se dispersèrent alors dans la brillante assemblée, y mêlant un nouvel élément de gaieté.

Pendant les derniers accords de l'orchestre, le régent s'était approché de Torsac et lui avait dit :

— Emmène ta sœur. Il est temps.

## XXII

## LA NUIT DES NOCES.

Claire, entourée de ses filles d'honneur, disparut mystérieusement sous la conduite de son frère, tandis que Marguerite, pareillement ravie au tumulte de la fête, montait en carrosse et regagnait l'hôtel d'Uzès où elle devait attendre son mari.

Quand Julien revint auprès du régent, il chercha vainement Marguerite.

— Ma femme ? monseigneur, qu'a-t-on fait de ma femme ? demanda-t-il ?

— Elevée ! disparue ! mon cher colonel, répondit gaiement le régent.

— En ce cas, que Votre Altesse me permette de poursuivre les ravisseurs.

— Allez, bel amoureux, la lune de miel est levée.

— J'en vais saluer le premier quartier, monseigneur, puisque Votre Altesse m'en donne licence.

Et Julien disparut avec une vivacité folle qui fit sourire une dernière fois le régent.

Le marquis Baldi s'aperçut bientôt à son tour de l'absence de Claire.

— Monseigneur, dit-il, en s'approchant respectueusement du prince, je vous demande la permission de me retirer.

— J'ai besoin de vous encore, monsieur, répondit le régent, d'une voix dont la gravité contrastait avec l'enjouement qu'il avait montré depuis le commencement de la soirée ; veuillez m'accompagner.

Baldi, assez intrigué, suivit Philippe d'Orléans qui le fit entrer dans son cabinet, où l'attendait l'abbé Dubois.

— Monsieur, dit alors le duc au marquis, la fête est finie, le mariage dûment consacré ; le moment est venu de vous apprendre ce que j'attends de votre fidélité.

— Je vous écoute, monseigneur.

—Voici un ordre pour le gouverneur de Bayonne, où les forces de l'armée royale vont se concentrer prochainement; on voici un autre pour le colonel des dragons de Sa Majesté, commandant la place de Châlons-sur-Saône. Vous allez partir immédiatement et rendre ces deux dépêches à leur destination. Arrivé à Bayonne, vous vous mettrez à la disposition du gouverneur, lequel se chargera de vous apprendre ce que j'ai fait pour vous.

—Mais, monseigneur, objecta Baldi, c'est un exil que vous m'annoncez là ?

—Un exil ? non, monsieur... vous ne quittez pas la terre de France...

—Avouez, monseigneur, fit Baldi en essayant de sourire, que l'heure est singulièrement choisie pour m'envoyer aux frontières ?

—Les ordres du roi ne se discutent pas, monsieur.

—Songez-y, cependant, monseigneur... Je suis marié de tout à l'heure... Votre Altesse ne pourrait-elle m'accorder jusqu'à demain ?

—C'est impossible.

—Votre Altesse souffrira alors que je la prie de reporter sur un autre la faveur dont Elle daigne m'honorer...

—Si je vous ai choisi, c'est à bon escient.

—Pourtant...

—Obéissez, monsieur, interrompit le régent d'une voix brève. Vos équipages et votre escorte, — le prince appuya sur ce dernier mot, — vous attendent à la porte du Palais-Royal.

—Enfin, monseigneur, s'écria Baldi exaspéré, m'expliquera-t-on la cause de cette étrange violence ?

—Vous en voulez savoir la cause, monsieur ? Ne l'avez-vous pas comprise ?

—Nullement, monseigneur...

—En ce cas, je vais vous l'expliquer... Votre mariage récent, offert comme excuse, n'a rien à voir dans l'ordre que je vous donne, puisque ce mariage est une pure formalité, n'engageant en aucune façon votre personne...

—Une pure formalité ! mais j'aime Claire de Torsac, monseigneur, et je prétends...

—Vous n'avez rien à prétendre... Vous aviez engagé l'honneur de mademoiselle de Torsac ; vous le lui avez rendu intact en lui donnant votre nom... Tout doit se borner là...

—C'est une trahison, monseigneur... Aurais-je consenti à ce mariage, si j'avais connu ces restrictions ?

—Votre devoir de gentilhomme était de réparer la faute ; vous l'avez fait, vous pouvez partir...

—Ainsi, portant mon nom, mademoiselle de Torsac sera libre... elle ne me devra point compte de sa conduite, et, au besoin, je servirai de manteau à l'amour d'un autre.

—Vous insultez une femme au-dessus de tout soupçon. Taisez-vous, monsieur...

—Et, demanda Baldi avec un calme plein de respect ironique, quand finira mon exil ?

—Quand les passions qui veillent autour de vous se seront calmées, ou bien, ce que je souhaite vivement, monsieur, quand mademoiselle de Torsac vous rappellera elle-même... Écrivez-lui souvent ; effacez de son esprit la trace du passé ; un jour, bientôt peut-être, elle oubliera l'outrage en considération du repentir. Je ne vous retiens plus monsieur...

—J'obéis, monseigneur ; j'obéis à la force, prononça Baldi en étouffant un cri de rage.

—C'est plus prudent et, croyez-moi, monsieur, vous prenez le bon parti. L'air de Paris ne vaut rien pour votre santé en ce moment. Un voyage ne peut que vous être fort utile.

### XXIII

#### RECOMMANDATION SUPRÊME.

Suivant les intentions de Torsac, Claire fut reconduite à la maison du quai Bourbon.

Prévoyant l'effet de la colère du marquis, qui devait trouver désert l'appartement préparé pour sa femme, le chevalier passa la nuit à sa fenêtre.

Rien ne vint troubler le silence de la rue.

—Cet homme aurait-il compris de lui-même que son rôle est fini ? se demanda Torsac.

D'autant plus intrigué de l'absence du marquis, qu'il s'attendait à un violent éclat, Renaud se rendit au Palais-Royal, d'aussi bonne heure que l'étiquette le lui permettait.

—Eh bien, Torsac, lui demanda le régent, madame la marquise Baldi a-t-elle passé une bonne nuit ?

—Elle dort encore, monseigneur ; mais je ne viens pas vous parler d'elle.

—Je comprends. Tu viens me demander des nouvelles du mari ?

—Précisément.

—Tu ne l'as pas vu ?

—Non, monseigneur.

—Cela ne m'étonne pas. Il est parti.

—Parti ?

—Oui ; je craignais un coup de tête de ta part, car j'ai lu un peu dans ton esprit, ces temps-ci, Torsac ; si bien que pour mettre notre homme à l'abri et t'éviter à toi l'occasion de faire une sottise, je l'ai expédié à Châlons et, de là, à Bayonne.

—Est-ce possible ?

—Mieux que possible, c'est certain ; le marquis est parti à deux heures du matin.

—C'est bien, monseigneur : je respecte vos décisions.

—Tu sais que je n'aime pas les tragedies, Torsac ; fais-moi le plaisir de t'en souvenir.

—Je n'oublie rien, monseigneur. Après tout, les choses sont mieux ainsi.

Et sur cette parole ambiguë, Renaud prit congé du régent et courut à l'hôtel d'Uzès.

Julien de Marsanne était à table avec Marguerite.

Dès que les laquais l'eurent nommé, Torsac fut introduit dans le nid coquet où les deux amoureux faisaient leur premier déjeuner conjugal, festin charmant où les baisers enivraient plus vite les convives que le champagne dans les cornets de cristal.

—J'ai à vous parler, Julien, dit Torsac, et comme la chose dont il s'agit ne se peut renvoyer, vous m'excuserez d'être venu vous déranger d'aussi bonne heure.

—Entre nous les excuses sont inutiles, chevalier. Vous ne me demanderez jamais assez de services pour me permettre de m'acquitter envers vous.

Marguerite se leva.

—Je vous laisse, messieurs, dit-elle.

Puis, menaçant Torsac du bout de son doigt rose et lui désignant Julien :

—Sur tout, chevalier, ajouta-t-elle, ne l'engagez pas dans des expéditions téméraires, je ne vous le pardonnerais jamais.

—Soyez tranquille, madame ; je comprends trop le bonheur de Julien pour vouloir l'éloigner de vous.

—A la bonne heure. A ces conditions-là, je suis tranquille.

—Vicomte, prononça Renaud lorsqu'il se vit seul en présence de son interlocuteur, je vais vous charger d'une mission toute de confiance. Promettez-moi d'avance de l'accepter.

—Je vous le jure.

—Bien. Voici ce dont il s'agit. En rentrant chez moi, je vais écrire trois lettres, que vous aurez l'obligeance de venir prendre vous-même dans deux heures.

—C'est entendu.

—L'une de ces lettres vous est adressée.

—A moi ?

—Oui. La seconde concerne le régent ; la troisième est au nom du comte de Corona.

—Que faudra-t-il faire de ces lettres ?

—Je vais vous l'expliquer. Après vous les avoir remises, je quitterai Paris.

—Ah ! pour longtemps ?

—Pour vingt-quatre heures, je pense. Ce délai expiré, je reviendrai prendre entre vos mains le dépôt que je me dispose à vous confier. Si je ne reviens pas...

—Si vous ne revenez pas !

—Vous attendrez deux jours encore, car je puis être retardé.

—Et au bout de ces deux jours ?

—Au bout de ces deux jours, mais seulement alors, vous me le promettez, vous décachèterez l'enveloppe à votre adresse. La lettre écrite pour vous doit vous apprendre ce que vous aurez à faire des deux autres.

—Je suis prêt à vous obéir aveuglément, Torsac ; mais ces recommandations solennelles m'inquiètent. Que sera-t-il donc arrivé si vous n'êtes pas revenu au terme indiqué ?

—Si je ne suis pas revenu, je serai mort.

—Mort ! s'écria le vicomte avec émotion.

—En ce cas, continua tranquillement Renaud, je compte sur votre amitié pour préparer ma sœur à la funeste nouvelle.

—Mais vous ne mourrez pas, Torsac ! Dites-moi tout, confiez-moi vos desseins. Peut-être pourrai-je vous venir en aide et prévenir un funeste résultat ?

—Non, mon ami, ce secret doit rester entre Dieu et moi. Dieu seul sera le juge de ma conduite. En vous chargeant de mes dernières volontés, en assurant la tranquillité de ma sœur, je pars content, car mes devoirs sont remplis.

—Vous reviendrez, Torsac, je l'espère. Puissé-je demain vous rendre intacts les lettres que vous allez me confier !

—Demain, à pareille heure, si Dieu m'exauce, je frapperai de nouveau à votre porte.

—A demain donc, fit Julien d'un ton encourageant.

—Merci pour ce mot de bon augure. J'attends de vous un dernier serment, vicomte ?

—Dites.

—Quoi que l'on vous demande, quoi que vous entendiez raconter, si la mort m'épargne, oubliez notre entretien d'aujourd'hui et ne cherchez jamais à pénétrer le mystère de ma conduite.

—J'ai foi en votre loyauté, Torsac, et je respecte vos scrupules. Encore une fois, vous avez ma parole.

—Tout est entendu. Dans deux heures, chez moi ?

—Dans deux heures.

—Allons, murmura Torsac en se retirant, si ma résolution est condamnable, qu'elle profite du moins à ceux que j'aime. Dieu ne voudra pas faire subir à ces innocents le châtement de mes erreurs.

## XXIV

### LE DERNIER MOT DE L'ÉNIGME.

C'était dans la petite ville de Montereau.

La nuit était froide ; une neige épaisse couvrait la terre, et la rivière, grossie, charriait des débris de toutes sortes et se brisait, en gémissant, contre les arches du vieux pont où, sous les yeux du Dauphin, fut assassiné jadis le duc de Bourgogne.

Les citoyens paisibles gardaient le coin du feu, abandonnant la ville aux Loups et aux coureurs d'aventures.

Mais ni loups, ni aventuriers ne semblaient désireux de profiter de la licence, car les rues de Montereau étaient désertes.

A la porte d'une auberge, à l'enseigne de l'*Écu de France*, stationnait une chaise de voyage dételée.

Les gens à qui elle appartenait avaient dû sans doute, vu le mauvais état des chemins, s'arrêter à l'improviste à Montereau, car l'hôte de l'*Écu de France* s'agitait dans sa cuisine et faisait d'un air désespéré, en homme pris au dépourvu, la nomenclature de ses faibles ressources.

Tant bien que mal cependant, il avait improvisé un souper et l'avait servi, avec mille excuses préparatoires, aux voyageurs amenés sous son toit par le mauvais temps.

Ces derniers avaient fait honneur à la maigre chère de l'aubergiste, en lui tenant compte de sa bonne volonté et s'étaient retirés dans leur chambre, à l'exception d'un seul qui écrivait, à la lueur de deux chandelles, sur la table même où l'on avait dressé le souper.

Cet homme était le marquis Baldi.

Parti, le matin même, de Paris, et forcé, ainsi qu'il vient d'être dit, de relayer à Montereau, il trompait l'ennui de cette halte, en écrivant à Claire, suivant le conseil du régent.

Le marquis avait l'intention de voyager lentement,

Il espérait encore (son exil pouvant être une courte épreuve imposée à son amour), qu'un courrier allait le rejoindre bientôt, pour lui dire de revenir sur ses pas.

Sa lettre se ressentait de cette impression.

Il implorait la pitié de Claire et lui peignait sa passion en termes ardents.

Le châtement de Baldi commençait.

Quand il avait vu mademoiselle de Torsac pour la première fois, elle ne lui avait inspiré qu'une fantaisie passagère ; la résistance opposée à ses galanteries, la résolution héroïque dont il avait été le témoin, avaient peu à peu transformé cette fantaisie en admiration et cette admiration en véritable amour.

Cet amour, sanctionné, légitimé par le mariage, régnait maintenant, en maître absolu, dans le cœur du marquis. L'ordre du régent l'avait frappé dans ses désirs les plus chers ; il souffrait à la fois toutes les tortures de la jalousie, de la méchanceté impuissante et de la vanité blessée.

Pier Angelo écrivait encore, lorsque le galop d'un cheval se fit entendre dans la rue.

Peu d'instants après le murmure de deux voix, échangeant des explications, parvint à l'oreille de Baldi et un homme entra dans la salle où le marquis était demeuré seul.

L'Italien leva les yeux vers le nouveau venu, sans pouvoir distinguer les traits de son visage encore ensevelis dans la pénombre de la salle.

L'étranger se débarrassa de son manteau couvert de neige, le jeta sur un fauteuil auprès du feu et vint s'asseoir en face de Baldi, en pleine lumière.

—Monsieur de Torsac ! s'écria le marquis. Et sa voix trembla, et ses yeux brillèrent d'espérance. Il crut reconnaître dans le chevalier le messager consolateur qu'il espérait.

—Moi-même, marquis Baldi. Ne m'attendiez-vous pas ? répondit Renaud d'une voix froide.

—J'attendais le pardon et l'oubli. Est-ce là ce que vous m'apportez ?

—Vous parlez d'oubli et de pardon ? Regardez-moi bien, marquis.

Baldi attachait ses yeux sur ceux de son interlocuteur et y lut tant de haine et de résolution farouche, qu'il se leva en demandant d'une voix entrecoupée :

—Alors... que voulez-vous de moi, chevalier ?

—Ce que je veux, vous le devinez bien : je veux vous tuer. Baldi tressaillit.

Puis, se remettant, en présence de cette déclaration qui réveillait toute sa fierté :

—L'aveu est franc, répondit-il. En tout cas, il me semble au moins singulier dans la circonstance actuelle.

—Oui, n'est-ce pas ? Vous vous êtes dit : Maintenant que Claire de Torsac est ma femme, je suis inviolable et sacré ; nul ne viendra se jeter à la traverse de mon bonheur.

—J'ai pu me dire cela, en effet, monsieur, mais j'ignorais alors avec quelle facilité un homme tel que vous peut se rirer des liens qu'il contracte et chercher à les rompre à coups d'épée.

—Trêve de grands mots, marquis. Je pressens tout ce que vous pouvez dire et tout ce que le monde dira, s'il apprend jamais ce qui va se passer ici. Mon projet est insensé, ma vengeance est sans exemple, je le sais. Je brave tous les préjugés sociaux ; je fais litière de scrupules respectables ; je m'expose à la déconsidération des esprits rangés et des froids raisonnateurs, peu m'importe ! J'aime ma sœur ; je la veux heureuse à tout prix. En l'épousant, vous lui avez restitué l'honneur ; en vous tuant, je lui rendrai la liberté.

—C'est bien parler. Eh ! que n'avez-vous fait ces réflexions plus tôt ? Quand vous m'avez surpris à Meudon, il fallait mettre l'épée à la main ; en acceptant alors une réparation par les armes, vous eussiez évité un mariage et sauvé la liberté de votre sœur.

—Ce mariage était impérieusement commandé par les circonstances, vous le savez bien. Je grâce, ne le discutons plus.

—Je vous suis sur le terrain où vous me placez.

—Laissez-moi, en ce cas, revenir sur d'autres faits. Je veux justifier même à vos yeux mon inexorable résolution.

—Je vous ai dit un jour, Marquis, nous nous retrouverons ; je ne prévoyais pas alors le projet infâme dont la pensée était déjà peut-être dans votre esprit.

—Ma sœur m'était rendue, pure de vos outrages, elle avait repris sa vie innocente et calme, et j'entrevois pour elle un avenir sans nuages.

—Je suivais avec attendrissement en elle le développement d'un amour chaste. Elle aimait l'homme qui l'avait sauvée, et cet homme, le cœur le plus droit, l'âme la plus vaillante que je connaisse, j'allais le lui donner pour époux, lorsque pour la seconde fois vous m'avez lâchement enlevé ma sœur.

—Comprenez-vous ce que j'ai souffert, ainsi blessé à la fois dans mon honneur, dans mes affections, dans mes joies ? Comprenez-vous la haine que j'ai amassée contre l'auteur de trus ces maux ?

—Ces maux, la nécessité d'un mariage avec le ravisseur de Claire devait les rendre plus amers encore.

—Il fallait faire mon devoir ; je l'ai fait, en appelant tout bas l'heure de l'expiation.

—Et ma sœur a pleuré toutes ses larmes, en songeant à ses rêves brutalement détruits, à sa liberté enchaînée, à sa félicité morte.

—Et don Andrés de Corona est parti désespéré pour l'Espagne, maudissant le jour où je lui avais dit : Nous serons frères.

—Voilà pourquoi je vous ai poursuivi jusqu'ici, marquis Baldi.

—La main de Dieu ne s'appesantit pas toujours sur les méchants en ce monde ; il leur laisse parfois de longues années, ayant l'éternité tout entière pour les punir.

—Ma patience ne saurait attendre cette justice tardive.

—Je songe à ces deux enfants que j'avais unis et que vous avez séparés, et depuis l'instant où la fatalité a lié ma vie à la vôtre, je n'ai cessé d'y songer, hâtant de mes vœux le moment où je pourrais vous reprendre le bonheur dont vous les avez dépouillés.

Le marquis laissa passer ce flot de paroles, débordant du cœur trop plein de Torsac.

—Il est vraiment dommage, monsieur, ricana-t-il ensuite, que vous ne soyez pas né deux siècles plus tôt ? Il y aurait eu, en vous, l'étoffe d'un de ces honnêtes spadassins qui faisaient métier de tuer les maris, pour donner libre carrière aux amoureux.

—Railliez, c'est fort bien, marquis. Mais songez aussi à vous défendre.

—Vos plans sont fort beaux ; il est une chose à laquelle vous n'avez pas songé, toutefois ?

—Laquelle ?

—Vous parlez de me tuer, comme si c'était chose faite. Et si je vous tue, moi ?

—Je le regretterai pour ma sœur qui m'aime beaucoup ; mais, du moins, m'en irai-je tranquille sur son avenir : le régent se chargera de la garantir de vos prétentions.

—Le régent est mortel, fit observer Baldi, qui commençait à envisager la question assez froidement et comptait fort sur son courage et sur son habileté au jeu des armes pour la résoudre à son profit.

—La nuit s'avance, interrompit Torsac, et vous penserez comme moi, monsieur, que tout doit être terminé dès demain matin.

—Le plus tôt sera le mieux.

—Nous trouverons, sans doute, à la caserne de Montereau des témoins discrets.

—Je le pense.

—Prenez donc votre épée, monsieur, et suivez-moi. J'ai vu, en passant devant la caserne, un poste de nuit. Nous y rencontrerons des gens de bonne volonté.

—A vos ordres, chevalier, répliqua Baldi, graduellement envahi par un impérieux désir de sentir Renaud à la pointe de son épée.

Les deux gentilshommes sortirent ensemble de l'auberge de l'Écu de France et se dirigèrent vers la caserne, située à une courte distance.

Le ciel était toujours aussi sombre, quoiqu'il fût alors près de six heures après minuit ; la neige éclatante de blancheur indiquant la ligne de la rue permit toutefois aux voyageurs d'arriver sans trop de difficultés à leur but.

## XXV

## UNE QUERELLE D'AUBERGE

Un soldat faisait faction devant le corps de garde. Pendant que le marquis se tenait un peu à l'écart, Torsac s'approcha de la sentinelle.

—Qui vive ? cria le soldat.

—Ami, répondit Torsac.

Le factionnaire, habitué à la tranquillité de la petite ville, se contenta de cette réponse, et voyant le chevalier arrêté devant lui :

—Que voulez-vous, demanda-t-il, oubliant un peu la discipline.

—Camarade, fit Torsac, je suis arrivé ce soir à Montereau et je me suis pris de querelle à l'auberge de l'Écu de France, avec un voyageur. Y a-t-il au poste deux braves prêts à nous servir de témoins ?

—Vous voulez vous battre ? En voilà des enragés ! fit le militaire qui avait peine à retenir son fusil entre ses doigts glacés.

—Eh bien ? dit Torsac impatient.

—Eh bien, la diane va commencer à six heures ; à sept, il fera à peu près jour, vous pouvez attendre un instant.

Le soldat achevait ces mots, lorsqu'on vint le relever de son poste.

—Patientez cinq minutes, dit-il rapidement au chevalier, je vais parler aux camarades.

—Dix louis pour boire à notre santé, si tu les décides.

—On va voir, mon officier.

Le factionnaire entra au poste, pendant que Torsac rejoignait Baldi.

Peu après la diane sonna.

Deux militaires sortirent du corps de garde et s'approchèrent des gentilshommes.

Torsac reconnu, au son de sa voix, l'homme auquel il s'était adressé déjà.

L'autre était un vieux bretteur, type qui s'est conservé dans tous les régiments, et dont le premier mot fut celui-ci :

—Si l'affaire peut s'arranger, je n'en suis pas.

—Sois tranquille, mon brave, elle ne s'arrangera pas, répliqua Torsac.

—A la bonne heure. Vous êtes un bon luron, vous ! Avec qui vous battez-vous ?

—Avec moi, répliqua brièvement Baldi.

—Ah ! pardon, je ne vous voyais pas. Autre question. Pourquoi vous battez-vous ?

—Ce serait trop long à expliquer, s'empressa de dire Torsac. Il s'agit d'une discussion sans intérêt pour vous. Il importe seulement que vous nous voyiez aux prises et puissiez rendre compte de la loyauté du combat.

—Cela suffit, en effet, mon gentilhomme.

—Venez alors, dit le marquis.

—Sortons de la ville, conseilla le vieux soldat. Je sais un endroit au bord de l'eau où nous serons comme des auge. Le vent y souffle ferme ; mais le terrain est bon.

—Allons !

Les quatre hommes s'acheminèrent à travers les rues de Montereau et parvinrent, au bout d'une demi-heure, à l'endroit choisi par les deux témoins.

C'était une page de sable, hérissée de bouquets de saules, contre laquelle l'eau clapotait avec une monotonie lugubre.

La neige, chassée par le vent, y était moins épaisse que dans la campagne environnante, mais le sol détrempé par l'humidité n'offrait pas aux pieds une résistance suffisante.

Il fallut chercher, dans l'ombre, un terrain plus sûr.

Cette recherche conduisit les quatre acteurs de cette scène au bout d'une petite presque île couverte de cailloux plats.

Leur course avait duré fort longtemps.

Le froid glaçait leurs membres ; tous songèrent qu'il était temps d'en finir.

La demie de sept heures sonna dans le lointain.

Un jour grisâtre commençait à se répandre dans le ciel.

Le lieu était singulièrement funèbre, et cette demi-obscurité d'un crépuscule d'hiver jetait dans l'âme des témoins une émotion indéfinissable.

Il était triste, en effet, de songer à ces deux champions dont le fer glacé allait trouer la chair frissonnante et qui, tous les deux, peut-être, devaient se coucher mourants dans ce lit de neige et de fange.

—Allons, dit brusquement le soldat, aux épées ! Cette bise endiablée me fige le sang.

Pier Angelo et Renaud mirent habit bas. Une fièvre subite s'empara d'eux et les empêcha de sentir les morsures du vent.

Les armes furent mesurées et reconnues égales.

Au signal donné par les témoins, les combattants s'attaquèrent avec fureur.

Le jour grandissant permettait à Baldi de voir les yeux éclatants de son adversaire obstinément fixés sur les siens et ce regard inflexible le fascinait.

La lutte durait depuis cinq minutes sans résultat, lorsqu'en rompant pour éviter un coup de riposte, le marquis Baldi glissa sur la neige et tomba à la renverse.

Renaud leva son épée.

—Reprenez-vous, dit-il à son adversaire.

—Vous pouviez me tuer, monsieur, répondit Baldi.

—Je veux vous tuer loyalement, marquis.

Le combat recommença dès que Baldi se fut remis de l'ébranlement causé par sa chute.

Torsac, sentant qu'il avait affaire à forte partie, se borna, pendant quelques passes, à opposer sa lame aux attaques violentes de l'italien.

Puis, tout-à-coup, au moment où l'arme de Baldi arrivait sur lui avec la rapidité d'une flèche, il se déroba sous le fer, et le marquis, poussant un soupir étouffé, s'affaissa lourdement dans la neige.

L'épée du chevalier venait de lui traverser la gorge.

Renaud se précipita vers lui, et soulevant la tête mourante de Pier Angelo :

—Votre sang lave tout le passé, murmura-t-il. Je vous pardonne maintenant, marquis. Que Dieu me juge.

L'italien ne l'entendait plus.

Renaud laissa retomber sur la terre la tête pâle de Pier Angelo, et s'adressant aux témoins, qui assistaient à cette scène avec une silencieuse horreur :

—Ai-je fait loyalement, messieurs ? demanda-t-il.

—Il n'y a rien à dire, formula le vieux soldat. Le coup est donné dans les règles. Maintenant, gagnez au large, mon gentilhomme. Le reste nous regarde.

Le chevalier arriva à l'Écu de France avant le réveil des gens du marquis.

Il sella lui-même son cheval et reprit, bride abattue, la route de Paris.

Le soir même, il entra dans le cabinet de Julien de Marianne et lui redemandait ses lettres.

Lorsque la mort du marquis fut publiée et qu'on raconta les circonstances de son duel avec un voyageur inconnu, à la suite d'une querelle d'auberge, personne ne songea à accuser Torsac.

Il obtint le secret qu'il avait souhaité. Claire rentra en possession de sa liberté, sans savoir qu'elle la devait à la résolution désespérée de son frère.

Torsac était jaloux de ménager la tranquillité d'esprit de la jeune fille et de garder pour lui seul les scrupules éveillé dans sa conscience par la satisfaction qu'il s'était donnée.

Ces scrupules, il n'en voulait rendre compte qu'à Dieu. Julien de Marianne et le régent soupçonnèrent seuls la vérité.

Mais Julien avait promis de tout oublier, et le régent, qui n'avait pu empêcher les suites du projet de Torsac, ferma complaisamment les yeux, pour n'avoir point à punir celui qu'il appelait son meilleur ami.

Les biens du marquis revinrent à une branche de sa famille, laquelle habitait Florence, et le souvenir de l'italien, grâce à la frivolité de cette époque féconde en incidents de tout genre, s'éffaçait rapidement des esprits.

Quand on annonça à Richelieu la fin déplorable du gentilhomme, l'esprit léger du duc ne trouva pas d'autre réflexion que celle-ci :

—Pauvre Baldi ! Il lègue la liberté à sa femme, et pour rien encore ! Être veuve avant d'être épouse ! Mademoiselle de Torsac a tous les bonheurs. Ses cheveux bruns à reflets d'or feront à merveille sous la crêpe. Quand le deuil leur va si bien, les femmes ne sauraient trop tôt perdre leurs maris.

Telle fut l'oraison funèbre du marquis Pier Angelo.

## XXVI

## L'HEURE DU BONHEUR.

Don Andrés était à Madrid depuis trois semaines et il attendait la lettre promise par Renaud.

Cette lettre ne venait pas.

Deux mois s'écoulèrent encore dans cette impatience.

Andrés devenait de plus en plus sombre, malgré les conseils et les encouragements de Sambuca.

Le joyeux Castillan représentait vainement à son maître que la distance de Paris à Madrid étant fort longue et le service des courriers fort mal fait, il n'était pas impossible que la lettre se fût perdue ; Andrés ne voulait rien entendre et continuait à vivre seul, repoussant tous les plaisirs et donnant de sérieuses inquiétudes à ses amis.

Un jour de mars 1719, il s'était réfugié au fond des jardins de l'hôtel de Corona et errait mélancoliquement sous les arbres, parés de leur première verdure, lorsque Sambuca accourut vers lui, en criant :

—Venez vite, señor, on vous demande.

—Qui me demande ?

—Des étrangers, je pense, fit le Castillan en réprimant un mouvement de folle joie.

Don Andrés n'eût pas le temps de répondre.

Il vit venir vers lui, à travers les jardins, une jeune femme en deuil, conduite par un cavalier également vêtu de noir.

—Claire ! Renaud ! s'écria-t-il.

La joie le suffoqua et il tomba évanoui sur le sable.

Lorsqu'il eut repris ses sens et qu'on lui eut tout raconté, suivant la version acceptée par le monde, lorsqu'il se fut bien persuadé, — en baisant mille fois les mains de Claire, — que son bonheur était très-réel, il éclata en reproches amicaux contre l'ignorance où Torsac l'avait laissé pendant si longtemps.

—Je t'avais promis une lettre et je t'ai vu ta femme, répondit le chevalier. Cela ne va-t-il pas mieux ?

Claire épousa don Andrés, à l'expiration du dixième mois de son deuil.

Le mariage eut lieu à Madrid, où les nouveaux époux demeurèrent jusqu'à la fin de l'année 1719.

Quand le comte de Corona revint en France, où il avait l'intention de se fixer, par amitié pour sa nouvelle famille, le régent s'attacha tout à fait les sympathies du jeune homme.

Philippe V l'avait fait grand d'Espagne.

Philippe d'Orléans devait, plus tard, lui donner un gouvernement.

Ces honneurs n'empêchèrent point don Andrés d'être parfaitement heureux.

FIN.

Pour paraître dans le prochain numéro :

**LES CHEVALIERS DE L'AS DE PIQUE.**



# LE MONDE ILLUSTRÉ

Publié par P. Guillaume & Sabourin, 30 rue St-Gabriel, Montréal

Abonnement Un an, \$1.00 - Six mois, \$1.50 - Quatre mois, \$1.00 - Payable d'avance.  
En vente dans tous les dépôts de journaux et par les porteurs: 5 cts le numéro.

LE MONDE ILLUSTRÉ donne chaque mois à ses lecteurs \$200.00 en primes, distribuées au moyen d'un tirage qui se fait dans une salle publique par trois personnes choisies par l'assemblée. La liste des gagnants est publiée après chaque tirage. On peut gagner de un à cinquante dollars chaque mois.

**CASTOR-FLUID.** On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 CTS. LA BOUTEILLE.

**HENRY R. GRAY**  
144 Rue St-Laurent, Montréal. CHIMISTE-PHARMACIEN

## AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

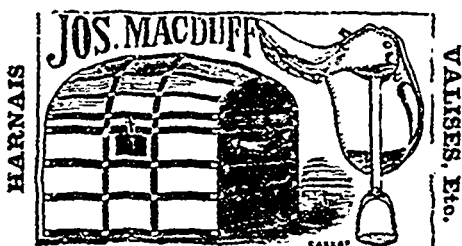
Grande VENTE D'AUTOMNE à une Réduction de 50 POUR CENT.

### AVANTAGES SANS PAREIL

Tous nos Ottomans pour Manteaux. Toutes nos Etoffes brochées à Manteaux. Tous nos Tweeds à Ulsters. Tous nos Draps Jersey pour Manteaux. Tous nos Sealettes et nos Soies Ottoman.—Réduction directe de 50 pour cent.  
Tous nos Circulaires en pelletterie. Toutes nos Colletteries en fourrures. Toutes nos Garnitures en pelletterie. Tous nos Manchons. Toutes nos Doublures en pelletterie.—Réduction de 50 pour cent.  
Toutes nos Etoffes à Pardessus. Tous nos Meltons à Capots. Tous nos Draps Pilot. Tous nos Trièrts français pour Pardessus. Tous nos Tweeds Ecossais. Tous nos Tweeds Anglais.—Réduction de 50 pour cent.  
SPECIAL.—Tout notre grand assortiment de Manteaux, Paletots, Ulsters et Manteaux d'enfants, réduits de 50 pour cent.  
Toute notre grande variété de Soies et Satins noirs et couleurs, unis et de fantaisies, ainsi que toutes nos Pluches, réduites de 50 p. cent.  
BONA FIDE BARGAINS -500 Chapeaux en Feutre, garnis dans les derniers goûts, à être vendus au quart de leur valeur réelle.  
Tous nos Corps et Caleçons en Laine écossaise. Tous nos Corps et Caleçons en Laine canadienne. Toutes nos Chemises, Poignets, Collets, Cois, Bretelles, Bas, Mitaines, Gants, Mouchoirs et Foulards en soie, réduits de 50 pour cent.  
Tout notre grand assortiment de Gants de Kid, doublé et pas doublé, pour Dames, à être sacrifié à 50 cents dans la piastre.  
GRANDE VENTE de Tapis, Prêlarts, Rideaux, Matings, Rugs, Pôles, Corniches, Chaines et Garnitures et toute fourniture pour ameublement de maison, à être sacrifié à une réduction de 25 pour cent, AU BON MARCHÉ.

1869 — RUE NOTRE-DAME, Près de la RUE MCGILL — 1871

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire



Nous attirons l'attention de nos lecteurs d'une manière spéciale sur la maison JOS. MACDUFF, Sellier et fabricant de Vaisses. Tous les produits de cet établissement sont faits à la main. Harnais complet d'une solidité à toute épreuve, cousus à la main, depuis \$12.00.

JOS MACDUFF, SELLIER  
No 701, Rue Ste-Catherine, Montréal  
ouvertures de cheval, peignes, cirilles, brosses, fourreaux, etc. aux meilleures conditions.

DEMANDEZ A VOTRE EPICIER

## L'HUILE "STAR"

POUR VOTRE MACHINE A COUDRE

C'EST LA MEILLEURE JUSQU'A PRESENT  
CONNUE

Exigez la bouteille avec une ETOILE sur le  
Bouchon et sur l'Étiquette.

## MAD. GIGUERE & CIE

No. 710, RUE STE-CATHERINE

Viennent d'ouvrir un Magasin d'ouvrage d'Articles de Fantaisie de toute sorte, tels que

CHENILLE, ARRESINE, BRODERIE  
Peintures à l'Huile sur Satin

et de L'OUVRAGE EN CRIS de toute espèce, etc

N. B.—Une modiste de première classe est au service de cet établissement.

N'oubliez pas l'adresse

No 710, RUE STE-CATHERINE  
MONTREAL

### LIBRAIRIE

## C. O. BEAUCHEMIN ET FILS

256 & 258, RUE ST-PAUL, MONTREAL

Librairie—Papeterie—Imprimerie—Reliure

Aux lecteurs de la Bibliothèque à 5 Cents.

Nous avons l'honneur d'informer les personnes qui collectionnent cette publication, que nous nous chargeons d'en relier les volumes, reliure très-solide et très-élégante, moyennant 75 cents chacun.

Nous mettrons en vente dans quelques jours, la 3e édition de l'ouvrage de M. Louis Fréchet: LES FLEURS BOREALES. LES OISEAUX DE NEIGE. questions canadiennes couronnées par l'Académie française. 1 beau volume in-12. Prix, broché, \$1.00. Relié, \$1.25. Les catalogues de notre maison seront adressés à toute personne qui en fera la demande.

ETABLIE EN 1863

## G. CONSTANTINEAU

Foies, Fournaises et Ustensiles de Cuisine

AGENT POUR

"DUNDAS STOVE CO."

Manufacture célèbre pour leur

FOURNEAU ELECTRIQUE

qui a remporté le PEE-EX-ER-PRIN à la dernière Exposition.

1950, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

## Bijoux et d'Objets de Fantaisie

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER, FORTIER & CIE

No 865, RUE STE-CATHERINE  
MONTREAL

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant.  
On sollicite une visite.

### MAISON DU PACIFIQUE CANADIEN

## L. J. GUILMETTE ET CIE

(Autrefois employé chez J. B. Germain)

MARCHANDS - TAILLEUR

No 1488, RUE NOTRE-DAME

MONTREAL

HABDES FAITES ET MERCERIE

Spécialité de confections sur commande. Les ordres sont exécutés avec promptitude. Un tailleur de première classe est au service de l'établissement. Un habillement complet fait en six heures.

La maison tient aussi un assortiment complet de Chapeaux dans les derniers goûts, Chemises, Cravates, Collets, Corps, Caleçons, Vaissés, etc.

Avant d'aller ailleurs les familles ont priées de faire une visite chez

## LABBÉE ET CIE

MARCHANDS DE

FERRONNERIES, PEINTURES, VAISSELLES

HUILES, VERNIS, VERBERIES

Outre d'avoir un grand assortiment, ses prix sont si bas, qu'ils ne craignent aucune concurrence. N'oubliez pas l'adresse:

No. 587, RUE STE-CATHERINE, MONTREAL

A l'Enseigne du Cadenas Tricolore.

## O. COURTEMANCHE

102 RUE ST-DOMINIQUE

502 ET 504 RUE DORCHESTER

Obligé pour cause de santé de cesser temporairement des affaires, offre en vente son fonds de magasin consistant en Meubles, Epées, Lampes, Livres, Verres, etc. à des prix vraiment bon marché, il acceptera aussi bien en échange pour le prix de son stock une propriété foncière. Etabli depuis 14 ans, il a le plaisir de dire que celui qui sollicitera son magasin y fera une des plus jolies et lucratives affaires. En attendant cette vente en bloc le public pourra faire une visite à l'adresse ci-dessus, pour acheter après un rabais de 50 p. cent. Venez et voyez.

O. COURTEMANCHE,

102 rue St-Dominique, 502 et 504 rue Dorchester, Montréal.